LETTRES

JUIVES,

TOME PREMIER.

Ces Lettres juives sont
l'œuvre du fameux aventurier
Jean Baptiste Boyer, Marquis
d'Argens, un des plus vifs
et des plus déterminés agents
français du Roi Frédéric II
de Prusse dont l'auteur et
son digne confrère Voltaire
ont été les suppôts diaboliques

La première édition date
de 1754.

H. J. Trouw, Rédacteur
de l'Univers de Paris
du 8 Octobre 1843 - 26 Juillet 1914

LETTRES JUIVES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voyageur en différents États de l'Europe, & ſes Correſpondants en divers endroits.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de remarques.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LXXVII.

1777

PREFACE

GÉNÉRALE

DE TOUT L'OUVRAGE.

JE pourrois éviter, ſi je voulois, de faire une *Préface générale*. Celles qui ſe trouvent à la tête de chaque volume ſuffiſent aſſez pour détruire les fades critiques & les puériles objections qu'ont fait mes prétendus cenſeurs. L'approbation du public ſemble d'ailleurs me diſpenſer aſſez d'y répondre plus amplement : & ce ſeroit déshonorer en quelque maniere le ſuccès qu'a eu cet ouvrage, que de vouloir le défendre contre les attaques de quelques miſérables barbouilleurs de papier, gens auſſi ignorans dans la république des let-

tres, que déshonorés dans la ſociété civile. Les injures groſſieres qu'ils ont vomi contre moi, ne pourront jamais me faire aucun tort dans le monde, quoiqu'ils aient pouſſé l'impudence juſqu'à l'extrême, & qu'ils aient inventé les calomnies les plus atroces pour me rendre odieux & mépriſable. J'ai dédaigné juſqu'à préſent de les confondre, & de mettre au grand jour leur ſcélérateſſe. Mais il ne ſera pas hors de propos que d'un ſeul trait je faſſe connoître la fauſſeté de leur reproche. Ils ont eu l'audace de m'accuſer d'avoir quitté le ſervice par débauche & par libertinage, & ont circonſtancié de cinquante particularités inſultantes cette impudente calomnie. Voici, pour la détruire, la copie d'un certificat, dont j'ai fait mettre l'original chez le libraire qui a imprimé ces *Lettres*. Ceux qui voudront le voir, en ſeront les maîtres.

NOUS, capitaine au régiment de RICHELIEU, *certifions à tous ceux qu'il appartiendra, que M.* LE MARQUIS D'ARGENS *a servi dans notre régiment en qualité de capitaine pendant toute la campagne de Philisbourg en* 1734; *& qu'il a quitté ledit régiment après la campagne, à cause de ses infirmités, & d'une chûte qui le mettoit hors d'état de continuer ses services. Ladite retraite faite avec l'agrément de M. le duc de Richelieu, l'estime & l'amitié de tous ses camarades. Ce que nous certifions avec grand plaisir. A Maubeuge, le* 11 *Mars* 1738. Signé, LUMAJOUR, *major*; *le chevalier* D'ARISSAC; LA TOUR; D'ARGENSON; *le chevalier* DE LUMAJOUR; RAYNE; TERSON; MAJENVILLE; *le chevalier* D'ARTIGNOSE; LA ROUZET, *commandant du troisieme bataillon*; LA LANDELLE; GUICHEN; LE GRAS; SALHA; D'ESGUILLE; MAYNARD; RICHEBOURG; VAUGELAS.

Le ſceau & cachet du régiment eſt poſé & mis ſur le préſent certificat.

Si mes indignes calomniateurs étoient capables de quelques ſentiments d'honneur, ne devroient-ils pas mourir de confuſion, de ſe voir convaincus d'être les perſonnes les plus déshonorées de l'univers ? Mais doit-on attendre le moindre remords de leur part ? Ce ſeroit demander l'impoſſible. La honte n'eſt pas faite pour des gens de leur eſpece. Je ſens que je m'avilis en parlant trop long-tems d'eux. Mes lecteurs m'excuſeront. La néceſſité m'y a forcé ; & il a fallu que je me réſoluſſe à faire connoître le caractere, la naiſſance & la probité de ces écrivains gagés, qui, ſans aucun ſujet, s'étoient déchaînés contre moi.

Il eſt vrai que je ne dois point ranger tous mes critiques dans la même claſſe. Il en eſt quelques-uns, qui ont écrit avec plus de retenue, quoique cependant, ſi l'on ôtoit de leurs ouvrages toutes les injures, on en ſuppri-

meroit plus de la moitié. Je ne puis m'empêcher de rire lorſque je ſonge aux vains efforts qu'ont fait cinq ou ſix petits auteurs pour s'oppoſer au cours de ces *Lettres*. Le ſuccès prompt & heureux qu'elles ont eu, loin de les rebuter, a ſemblé exciter leur bile. Las d'employer la force ouverte, ils ont eu recours à l'artifice : & voyant que leurs miſérables critiques étoient mépriſées du public, ainſi qu'elles méritoient de l'être, ils ſe ſont ſervis en quelque maniere du nom des véritables ſavants. Il eſt vrai qu'ils en ont été la dupe, & que le mal qu'ils vouloient me faire m'a procuré l'honneur le plus ſenſible que je puſſe eſpérer.

Il y a quelques mois qu'il parut contre cet ouvrage une aſſez plate rapſodie dans la *Bibliotheque Germanique*. Voici la lettre que m'a fait la grace de m'écrire à ce ſujet l'illuſtre & ſavant M. de Beauſobre, dont l'Europe entiere reſpecte le mérite, & admire les vaſtes connoiſſances & la profonde érudition.

MONSIEUR,

» J'AI été fort surpris & fort mortifié
» de trouver dans le tome XL de la
» *Bibliotheque Germanique*, une let-
» tre où l'on critique une de vos *Lettres*
» *Juives*. Comme on n'ignore pas que
» j'ai part à ce journal, vous auriez pu
» croire, monsieur, que j'en ai aussi
» à la publication de cette lettre. C'est
» ce qui m'oblige à vous dire que cette
» piece a été fourrée à mon insçu, dans
» la *Bibliotheque*. La longue maladie
» qui m'est survenue au commence-
» ment de l'automne, & dont je ne
» suis pas encore remis, m'a empêché
» de donner aucune attention au jour-
» nal. J'ai seulement envoyé la section
» IX de la réponse aux journalistes de
» Trévoux, & ne me suis point mêlé
» du reste. Si j'avois quelques obser-va-
» tions à faire sur vos ouvrages, je
» vous les communiquerois, monsieur,
» pour en faire l'usage que vous trouve-
» riez à propos. Ces égards sont bien

» dûs à un auteur, qui, comme vous, » a infiniment de l'esprit, & qui enri- » chit le public d'ouvrages très-agréa- » bles & très-instructifs. Continuez, » monsieur, à mériter l'estime des hon- » nêtes-gens qui ont du goût pour le » vrai & pour le beau. Vous vous êtes » acquis toute la mienne, &c ».

DE BEAUSOBRE.

A Berlin, le 15 Février 1738.

Quel gré ne dois-je point savoir à l'auteur subalterne qui a fait insérer dans la *Bibliotheque Germanique*, la piece où il a prétendu décrier mes ouvrages, puisqu'elle me procure ce que j'aurois acheté par tout ce qui m'eût été le plus cher? Accoutumé de bonne heure à regarder M. de Beausobre comme un des plus vastes & des plus sages génies de l'Europe, son estime m'avoit toujours paru d'un prix infini; & peut-être sans mon critique, n'eussai je jamais su jusqu'où alloit sa complaisance pour mes foibles talents. Il

faut que j'avoue que, si j'ai jamais ressenti quelques mouvements de vanité, c'est à la premiere lecture de sa lettre. Mais ces mouvements sont bien excusables, & si Boileau fit tant de cas de la lettre que lui écrivit M. Arnaud, qu'il vouloit la faire graver sur son tombeau, quelle satisfaction ne dois-je pas ressentir de celle de M. de Beausobre, théologien aussi grand qu'Arnaud, critique aussi éclairé que Bayle, historien aussi sincere & aussi correct que de Thou ? Une seule de ces qualités suffit pour former un grand homme. Je demande quel est le mortel qui puisse être insensible à l'approbation d'un personnage aussi illustre & aussi respecté, non-seulement dans la république des lettres, mais parmi tous les gens de mérite & de goût. Puissent tous les grimauds du Parnasse écrire contre moi plus de rapsodies que Pradon & Bonecorse n'en ont écrit contre Boileau, si l'ennui passager qu'elles me

cauſeront eſt réparé par une gloire éternelle. Dorénavant je croirois être indigne de l'honneur que j'ai reçu, ſi je faiſois la moindre attention à des perſonnages auſſi ſots que ridicules, & dont je ne dois me venger que par un parfait mépris.

Je place dans cette claſſe les journaliſtes de Trévoux. L'univers entier connoît leur mauvaiſe foi. Que peut on eſpérer de bon de trois jéſuites, chargés par leur état de défendre toutes les iniquités de la ſociété ? pour les faire rentrer en eux-mêmes, leur dira-t-on qu'ils n'ont ni honneur ni probité ? On les en a convaincus pluſieurs fois. Le front d'un jéſuite n'a jamais ſu rougir que du dépit de ne pouvoir pas nuire à ſes ennemis. Auſſi n'eſt-il aucun menſonge que ces journaliſtes n'inventent, aucune fourberie à laquelle ils n'aient recours pour en venir à bout. Je ne répondrai point ici aux injures groſſieres

qu'ils m'ont dit ; & je renvoie mes lecteurs à la *préface* du cinquiéme volume, & à la lettre où il eſt parlé d'eux dans le ſecond (1). On trouvera dans ces deux endroits de quoi pouvoir juger de l'équité de ces révérends peres, qui ont eu l'impudence de m'accuſer de déïſme, parce que j'avois plaiſanté ſur quelques friponneries des moines, & en paſſant, auſſi ſur les leurs.

Quoi! l'état de jéſuite eſt-il ſi glorieux,
Qu'on ne puiſſe en parler ſans offenſer les dieux!

C'eſt avec bien de la raiſon qu'un de nos plus ſages écrivains a dit: » Si vous attaquez aujourd'hui quel-» que auteur moine qui ait du cré-» dit à la cour, ou auprès des ma-» giſtrats, il va obtenir des lettres » de cachet, ou des arrêts, pour » vous faire envoyer en exil, com-» me ſi c'étoit une querelle d'état ou » de religion. *Quaſi illud reſpublica*

(1) *Lettre XIII.*

» *effet* (1). J'ai éprouvé cette vérité ; & il n'a pas tenu aux faux dévots & aux moines, de soulever l'univers entier contre moi. Mais s'ils savoient combien je me ris & combien je me moque de leur impuissante haine, ils cesseroient de criailler inutilement. Philosophe encore plus par tempérament que par étude, rien ne peut me faire de la peine, que les reproches secrets de ma conscience. Or, il n'est aucun principe, aucune maxime dans les *Lettres Juives*, que je ne sois fermement persuadé être très-conforme aux regles de l'honneur, de la probité & du bon & vertueux citoyen. On y voit par-tout cette soumission qu'on doit aux puissances que Dieu nous a données pour nous conduire. Le respect pour la personne des souverains y est fortement établi. Toutes les qualités morales y sont mises dans un assez grand jour ; & le pu-

(1) Amelot de la Houssaie, Annal. de Tacite, *Liv. IV. pag.* 288. Réflexions politiques.

blic, qui juge ſans paſſion, a juſtifié par ſon approbation mes ſentimens.

Les invectives des faux-dévots ont fait ſi peu d'impreſſion ſur les honnêtes-gens, & ſur les perſonnes d'un certain rang, que divers ſouverains m'ont fait aſſurer de leur protection, ſi je voulois me retirer dans leur état. Il n'y a pas encore trois mois qu'un des plus illuſtres, des plus eſtimables, & des plus reſpectables princes d'Allemagne, frere d'un grand roi, dont les vertus égalent la naiſſance, répondit à une perſonne de diſtinction qui lui avoit écrit à mon ſujet, que ſi j'avois deſſein de m'établir dans ſon pays, j'y jouirois de ſa *protection dans une pleine & entiere liberté*. Ma ſanté ne m'a pas permis de pouvoir être aſſez heureux pour aller le remercier de ſes bontés, & elle m'oblige à me fixer dans un autre climat. Mais, dans quelque endroit que je ſois, je me moque de la haine des hypocrites, des faux-dévots, & de

celle de tous mes ennemis. Je leur conſeille donc de ſe tranquilliſer, & de ne point ſe tourmenter vainement.

En voilà, je crois, aſſez pour ma juſtification. Quelque ennuyeux que ſoit ce détail, les lecteurs verront qu'il étoit néceſſaire. Plus ils ont eu de bonté pour mes ouvrages, & plus je me flatte de les voir paſſer à la poſtérité. J'ai dû par conſéquent me purger des calomnies dont on m'avoit chargé. Il eſt impoſſible d'eſtimer parfaitement un livre, lorſqu'on méſeſtime la perſonne qui l'a écrit.

Au reſte, quelque bon accueil que le public ait fait à mon ouvrage, il s'en faut bien que je le croie exempt de défauts. S'il y a quelque choſe de louable, & qui le diſtingue de la plupart de ceux d'aujourd'hui, c'eſt que la vérité y paroît hardiment. Je n'ai point craint de heurter de front tous les abus qui m'ont paru ruiner la ſociété. J'ai

plus fait que de condamner la superstition, le fanatisme, l'hypocrisie, la mauvaise foi. J'ai démasqué ceux qui profitent habilement de ces vices, pour parvenir à leurs fins, & qui font servir à leur intérêt particulier les malheurs & les calamités publiques. C'est-là ce qui m'a fait tant d'ennemis : *Hinc prima mali labes.* Mais dussai-je en voir croître le nombre à chaque jour, rien ne pourra me forcer à manquer à ce que je dois à mes concitoyens. Je n'ai écrit que pour leur être utile. Devois-je déguiser la vérité ? Je l'ai dite hardiment, & la dirai toujours. *Et si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.*

Je viens actuellement aux *augmentations* que j'ai faites dans cette derniere édition. Les nouvelles *Lettres*, que j'y ai ajouté, me paroissent aussi passables, & j'ose dire aussi intéressantes que les autres. Je n'avois pu les donner en feuilles périodiques, parce que le même sujet con-

tenant quelquefois deux ou trois *Lettres*, on ne pouvoit guere les lire, encore moins les vendre & les débiter séparément. J'ai ajouté dans beaucoup d'endroits des *notes*, des *remarques*, & quelques *citations* qui m'ont paru nécessaires. Comme on doit tâcher de rendre un ouvrage, le plus qu'il est possible, utile aux lecteurs; j'ai cru devoir leur présenter sous les yeux, certains passages des plus grands-hommes, qui autorisoient ou justifioient quelques-uns de mes sentimens, qui, peut-être sans cela auroient moins trouvé de croyance chez les gens qui se déterminent difficilement. J'ai recorrigé bien des fautes d'impression, qui s'étaient glissées dans les premieres éditions; & il est peu de *Lettres* où il n'y ait, outre cela, quelque *changement* ou *augmentation*. Je prie donc le public de ne point s'arrêter aux différentes *contre-façons* qu'on a fait de cet ouvrage dans divers pays. Elles sont

remplies de fautes, & entiérement différentes de cette édition. Je n'ajouterai rien à ce ſujet ; l'exactitude de celle-ci fera aſſez connoître ſa ſupériorité ſur toutes les précédentes.

Au reſte, je ſuis obligé, & comme philoſophe, & comme galant-homme, de déclarer ici, que je n'ai eu aucune intention de faire de la peine à M. le baron de Polnitz, en diſant qu'il avoit été abbé. J'ai cru, qu'il regarderoit cela comme une plaiſanterie. J'ai ſu le contraire : & ayant pour la naiſſance & le mérite de M. le baron de Polnitz tous les égards que je dois, je ſuis bien aiſe de proteſter publiquement, que perſonne n'eſt plus convaincu que moi, qu'il eſt digne de l'eſtime de tous les honnêtes-gens. Je lui ai en particulier des obligations que je ne dois point oublier. Mes lecteurs lui en ont auſſi; car ſans lui, peut-être n'euſſai-je jamais fait les *Lettres Juives*. Il appaiſa le gouverneur de Rome, & d'autres prêtres, fort irri-

tés

tés contre moi, & deux Suiſſes très-aimables, à cauſe de certains diſcours peu meſurés que nous avions tenu ſur la pantoufle du pape, & ſur les miracles de S. Jacques ſecoue-chevaux. M. le baron de Polnitz étoit chéri de tout ce qu'il y avoit à Rome de gens de diſtinction. Le pape lui avoit donné un appartement dans ſon palais; & je l'ai vû très-ſouvent à Monte-Cavallo, où ſa ſainteté fait ſa demeure. Je rends à ce ſeigneur Allemand la juſtice qu'il mérite, avec d'autant plus de plaiſir, que j'ai l'agrément qu'il n'eſt aucun particulier qui puiſſe ſe plaindre de moi; & qu'en blâmant les défauts des hommes, j'ai évité, autant qu'il m'a été poſſible, des perſonnalités également odieuſes & déplacées.

A MONSIEUR

JAQUES,

GARÇON LIBRAIRE.

J'Apprends, M. JAQUES, *que vous êtes d'une exactitude infinie à porter les* Lettres *que j'envoie deux fois par semaine à votre maître. Souffrez que je vous en fasse mes remerciments, & vous en montre ma reconnoissance dans une* épître dédicatoire.

Vous recevez un honneur qu'on a rendu aux plus grands héros, mais qu'on a aussi accordé à bien de faquins. Le mérite a occasionné les louanges qu'on a données aux premiers : les richesses les ont attirées aux derniers. Vous n'êtes, vous, M. JAQUES, *ni grand-homme, ni riche ; car votre maître m'a assuré que vous ne gagniez que douze sols par semaine : & l'on me*

soupçonnera peu d'avoir voulu flatter votre vanité, pour partager vos tréſors. Mais enfin, tout pauvre que vous êtes, je vous aime mieux,

Avec votre indigence,
Qu'un commis engraiſſé des malheurs de la France.

Vous êtes, du moins, honnête garçon : & les gens d'affaires ſont ordinairement de grands coquins. Le nom de quelqu'un d'entre eux eût admirablement convenu à la tête des LETTRES JUIVES, *par la reſſemblance que les fermiers-généraux, partiſans, & autres voleurs publics, ont d'ordinaire avec quelques-uns des Iſraélites modernes. Mais, puiſque le vôtre s'y trouve placé, il y reſtera, s'il vous plaît.*

Je ſuis, Monſieur JAQUES,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Le traducteur des
LETTRES JUIVES.

PREFACE DU TRADUCTEUR.

LOrsque j'entrepris la traduction des LETTRES JUIVES, j'entrevis une partie des inconvéniens, qu'il y avoit à les rendre publiques, & je n'eusse jamais consenti à me dessaisir du manuscrit, si mes amis ne m'eussent reproché de vouloir priver les philosophes & les honnêtes-gens de la lecture d'un ouvrage qui pourroit les amuser. Ils me rassurerent sur l'inimitié des moines, & me persuaderent enfin que ces *Lettres* conservant pour la personne des souverains le respect qui leur étoit dû, & ne contenant que des maximes utiles au bien & à la tranquillité publique, les lecteurs judicieux ne se laisseroient point pré-

venir aux déclamations de quelques bigots & de quelques ignorants, qui croient que c'eſt attaquer Dieu, que de démaſquer le vice & l'hypocriſie.

Cependant, ce que je prévoyois eſt arrivé. L'on m'a regardé, parmi certaines gens, comme un homme dont la religion étoit ſuſpecte; & l'on m'a voulu rendre reſponſable des ſentiments de mon auteur. N'y a-t-il pas de l'extravagance à vouloir exiger qu'un Juif approuve des maximes & des uſages qui ſont directement contraires à ſa loi & à ſes préjugés? S'eſt-on ſcandaliſé des lettres de l'*Eſpion Turc*? Elles ſont infiniment plus hardies que celles dont j'ai donné la traduction. Cependant on n'a pas cru, chez les honnêtes gens, devoir rendre reſponſable le François des maximes du Muſulman.

Si l'approbation des connoiſſeurs, & le ſuccès d'un ouvrage, récompenſent un auteur de la peine que peuvent lui faire certains diſcours, j'ai

lieu de me consoler de la critique de quelques ignorants, & de la calomnie de certains bigots. J'ai reçu des lettres de différents endroits de l'Europe, qui me félicitent du bon sens d'*Aaron Monceca :* & récemment, mon copiste de la Haye m a envoyé l'original d'une lettre de mylord***, dans laquelle il écrivoit en Hollande son sentiment à son ami sur les *Lettres Juives*, de la maniere du monde la plus obligeante pour moi. Je sais que l'approbation d'un réformé paroîtra suspecte à un catholique outré ; & que plusieurs ont été choqués de quelques plaisanteries sur les cérémonies de l'Eglise. Mais ils auroient dû s'appercevoir, qu'en attaquant l'écorce, & pour ainsi dire l'inutile, & le superflu de la religion, on en a relevé le fonds & le solide avec beaucoup de netteté & de précision. Ce n'est pas quelque plaisanterie sur le rit Romain, qui a révolté les faux-dévots : ce sont leurs friponneries, leurs fourbes & leurs hypocrisies, mises à découvert.

Cela leur a été d'autant plus ſenſible, que l'ouvrage a eu un cours qui leur a fort déplu, & auquel ils auroient bien voulu s'oppoſer.

Si l'attention que je dois à des ſeigneurs de la premiere volée, n'arrêtoit la vanité que leur approbation me donne, il eût été aiſé de faire voir, qu'au milieu de Paris même, les *Lettres Juives* ont trouvé d'auſſi grands partiſans qu'en Hollande & en Angleterre. C'eſt à des génies de la premiere claſſe qu'on doit s'efforcer de plaire Doit-on s'embarraſſer d'être condamné par un tas de grimauds, d'ignorants, de moines & de faux dévots? Ce qu'ils condamnent en vaut-il moins?

Au reſte, quelques ſavants, au goût deſquels je ferai toujours gloire de me ſoumettre, euſſent voulu qu'Aaron Monceca eût donné l'extrait de quelques livres nouveaux. La choſe étoit fort aiſée. J'ai pluſieurs lettres de lui, traduites, prêtes à être miſes ſous preſſe, & qui concernent uniquement la litté-

rature, mais le libraire, plus attentif à contenter le public que le petit nombre de ſavants, a préféré de publier d'abord toutes celles qui regardent les mœurs & les coutumes, comme intéreſſant plus de monde, en ſe débitant plus aiſément. Dans le ſecond volume de cet ouvrage, on tâchera de oontenter alternativement les ſavants, les petits-maîtres & les dames qu'on devoit mettre les premieres. On annonce même la paix aux moines, dont les lettres prochaines font aſſez peu de mention; le ſecond volume de cet ouvrage roulant uniquement ſur la galanterie, la littérature & les mœurs.

LETTRES

LETTRES JUIVES,

OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre un Juif voyageur en différens états de l'Europe, & ses correspondans en divers endroits.

LETTRE DE MONSIEUR D***

AU LIBRAIRE.

MONSIEUR,

JE viens enfin d'obtenir d'Aaron Monceca ce que vous souhaitez avec tant d'empressement : il consent que je vous envoie régulièrement la traduction des principales let-

tres qu'il écrira ſur les ſujets qui lui paroîtront dignes de ſes réflexions. Il m'a même promis de me communiquer les réponſes de ſon ami Iſaac Onis, rabbin de Conſtantinople; & celle de Jacob Brito, juif Génois, ſon correſpondant en Italien. Comme il a changé de nom depuis qu'il eſt en France, il n'a aucun ménagement à garder. Ainſi, Monſieur, tout votre ſecret doit ſe borner à cacher le traducteur, que vous mettriez dans la néceſſité, s'il étoit connu, de déguiſer les noms de ceux dont il parle dans ces lettres (1), & d'adoucir certaines expreſſions qui dépeignent au naturel les véritables ſentimens de ſes philoſophes Hébreux. Je ſais, Monſieur, &c.

LETTRE PREMIERE.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *rabbin de Conſtantinople.*

APRÈS bien des fatigues, mon cher Iſaac, je ſuis enfin arrivé à Paris, & depuis mon départ de Conſtantinople, c'eſt ici le premier moment où j'ai pu te don-

(1) Les aventures qui ſont inſérées dans ces Lettees ſont conformes à la plus exacte vérité.

ner de mes nouvelles. J'aurois ſouhaité de t'écrire de Marſeille ; mais j'y ai ſéjourné ſi peu, & tant d'embarras m'ont accablé, qu'il m'a fallu différer. J'ai été heureux de ſavoir la langue du pays : ſans cet avantage, il m'eût été impoſſible de terminer mes affaires.

Depuis que je ſuis en France, je n'ai pû profiter des avis que tu m'avois donnés avant mon départ ; ni de tes inſtructions fondées ſur l'expérience de tes voyages dans les cours d'Allemagne, de Pologne & du Nord.

En traverſant un pays, ſans s'arrêter qu'autant de temps qu'il en faut pour ſatisfaire à la faim & au ſommeil, il eſt impoſſible de s'inſtruire. Il faudra donc te contenter de quelques remarques vagues, qui ſont le fruit des converſations que j'ai eues avec trois compagnons de voyage, & de quelques avantures qui me ſont arrivées ſur la route. Je réparerai, à la ſeconde lettre que je t'écrirai, le vuide de la premiere ; & je m'apperçois déja, depuis vingt-quatre heures que je ſuis ici, que je ne manquerai pas de matiere pour entretenir notre correſpondance philoſophique.

Le négociant de Marſeille m'avoit adreſ-

ſé à Lyon à ſon correſpondant : il voulut abſolument que je logeaſſe chez lui ; & le matin que je partis pour Paris, il me conduiſit au carroſſe. Nous étions quatre dans cette voiture, deux marchands, un officier & moi. A peine eûmes-nous fait deux lieues, qu'on eût dit que nous nous étions connus depuis dix ans. Ils avoient la complaiſance de répondre, avec une politeſſe & une douceur infinies, aux queſtions que je leur faiſois, & j'ai déja reconnu que les François ont généralement beaucoup plus d'attention pour les étrangers dans leur pays, que lorſqu'ils ſont hors de chez eux. C'eſt aſſez leur défaut, à Conſtantinople, de n'approuver rien que ce qui vient de France, ou que ce qu'on y fait.

A deux journées de Lyon, (1), en deſcendant dans l'hôtellerie, nous entendîmes un bruit étonnant, & nous vîmes beaucoup de gens aſſemblés devant la porte d'une maiſon voiſine. Nous nous informâmes de ce qui pouvoit cauſer cette émeute : un homme qui ſe trouva là, nous en apprit le ſujet. „ Meſſieurs, nous dit-il, le logis, où vous „ voyez tous les voiſins du quartier, ap„ partient à Mr. Mirobolan, apothicaire ;

(1) A Châlons ſur Saône.

» il vient de ſe produire dans le monde » d'une façon brillante ; & déſormais, ce » ſera un des ſaints illuſtres de la grande » confrérie. Il a trouvé Mme. Mirobolan » en flagrant-délit avec un de ſes garçons » de boutique. La fureur l'a ſaiſi : il a pris » une vieille arquebuſe, & a voulu la dé- » charger ſur ſon rival. Le fuſil, plus ſage » & plus bénin que lui, a refuſé de pren- » dre feu. L'amant a ſauté par une fenêtre » dans la rue : la femme a appellé les voi- » ſins ; ils ſont accourrus, & ont trouvé » M. Mirobolan, la rage dans les yeux, » & le fuſil en main, aſſommant ſa che- » re moitié à coups de croſſe. L'on a eu » grande peine à la ſauver de ſon courroux. *Et que ſera-t-on, Monſieur*, lui dis-je, *à cette femme adultere* ? » Et que voulez-vous » qu'on lui faſſe, me répondit-il ? elle va » porter plainte contre ſon mari, qui, » n'ayant aucun témoin de l'affront qu'il » prétend avoir été fait à ſon honneur par » le garçon de boutique, ſera obligé de lui » donner une penſion chez ſes parens, où » elle va ſe retirer. « *Vous n'y penſez pas*, repliquai-je ; *vous voulez obliger un mari à payer argent comptant les infidélités de ſa femme* ? » Ce ſont nos loix, me répondit-il,

» & nos juriſconſultes, exemples des maris
» débonnaires, les ont approuvées & ſoute-
» nues par des milliers de volumes. «

Que penſes-tu, mon cher Iſaac, de la confuſion & du dérangement qui regne dans les coutumes & les mœurs des nazaréens ? Ils vantent tous les jours la beauté & la régularité de leur morale & l'adultere paſſe chez eux pour galanterie. Quelle différence de l'innocence d'Iſraël aux débauches des infidéles ! Nos femmes mettent leur plus grande gloire à n'aimer que leurs époux : c'eſt de leurs tendreſſes dont elles attendent cette lampe qui doit éclairer de l'un à l'autre hémiſphere ; & ſi quelquefois l'humanité & la foibleſſe l'emportent chez elles ſur la ſageſſe & la raiſon, elles effacent la moitié de leur crime par les ſoins qu'elles prennent d'en ôter la connoiſſance au public.

Les nazaréens regardent l'infidélité des femmes comme un ſujet inépuiſable de plaiſanteries & de bons mots. Cet officier, de qui j'étois compagnon de voyage, ſe moquoit de mon étonnement. Ses diſcours ſont ſi gravés dans mon eſprit, que je me ſervirai, autant que je pourrai, des mêmes mots que lui, pour que mes expreſſions te paroiſ-

ſent auſſi originales que les faits que je te raconterai. » On voit bien, me diſoit-il, » que vous venez du bout du monde. Eh » quoi ! une femme galante vous étonne? » Vous vous humaniſerez, ſi vous reſtez » quelque temps dans ce pays, & vous quit- » terez cette auſtere vertu. » *Comment*, lui dis-je, *Monſieur, voit-on ſouvent des ſcenes pareilles à celle qui vient d'arriver* ? » Non, » me répondit-il : tous les maris ne ſont » point auſſi ſots que M. Mirobolan, & ne » rendent pas publiques les affaires de leur » ménage. « *Il faut donc*, repliquai-je, *que les mariages ſoient bien mal aſſortis dans ce pays : ce qui doit faire le bonheur de la vie en fait toute l'infélicité.* » Vous vous trom- » pez, me dit-il; nous ſommes accoutumés à » ces ſortes d'accidens : le ſort de nos voiſins, » de nos parens, de nos amis, nous prépare » au nôtre, & nous en ôte l'amertume. » D'ailleurs, le mariage chez nous eſt une » eſpece de commerce. On prend une fem- » me comme on prend une piece de drap : on » meſure l'un à l'aune, & l'autre aux louis » d'or. » *Je crois*, lui répondis-je, *qu'une femme doit peu aimer un mari, qui n'a trouvé d'aimable en elle que les richeſſes, & qu'elle doit le perdre ſans le regretter.*

» Il en meurt peu, me dit-il en riant, de » douleur d'être veuves. Elles obſervent » pourtant un grand cérémonial. D'abord » qu'une femme perd ſon mari, vous diriez » qu'elle va ſuivre ſon ſort. Elle s'enferme » dans ſon appartement, que l'on dépouille » de toutes les parures ordinaires : tableaux, » miroir, tout eſt condamné. Une tapiſſe- » rie noire & lugubre en fait tout l'orne- » ment. On croiroit qu'elle eſt retirée dans » un tombeau. Au moindre ſouvenir du dé- » funt, ſes yeux ſont deux fontaines qui » verſent de l'eau en abondance. Ses cris, » ſon déſeſpoir éclatent dans le public. » Voyez-la dans le particulier, elle écoute, » dès le premier jour, les conſolations que » lui donnent ſes confidentes. Un ami prend » ſoin de lui repréſenter, qu'elle eſt encore » dans un âge où elle ne doit point s'enter- » rer vivante. *Vous êtes jeune, aimable,* » *belle, voudriez-vous enſévelir tant de char-* » *mes : Il eſt peu d'hommes qui ne s'eſtiment* » *heureux de ſuccéder à votre époux. Croyez-* » *moi, ma chere enfant : le conſeil que je* » *vous donne, je le prendrois pour moi. Vous* » *n'ignorez pas quelle eſt la façon de penſer* » *du chevalier. Il avoit du goût pour vous,* » *lorſque votre époux vivoit : penſez-vous qu'il*

» *ne le remplaçât pas avec plaisir* ? La veuve, » à ce discours, baisse les yeux, & fait la » petite bouche. L'amant vient faire dans ce » moment une visite de bienséance : sa pré- » sence acheve de persuader ; & le mari n'est » point encore enterré, que la veuve est déja » remariée ».

De semblables mœurs, mon cher Isaac, ne sont-elles pas une punition visible de la colere de Dieu ? Il noya autrefois Pharaon & les Egyptiens dans la mer rouge : il abîme les nazaréens dans un gouffre de perdition & de réprobation. Il a garanti son peuple de ces excès, & le vice n'a pu se naturaliser ainsi chez nous. Nos femmes ont levé les mains au ciel conjointement avec nous : elles ont béni le dieu d'Israël ; & il n'a point répandu, ni sur elles, ni sur leurs enfans, l'esprit de perdition.

As-tu jamais réfléchi, mon cher Isaac, sur le caractere des femmes juives ? Ce sont les seules de l'univers, sur qui les mœurs des pays n'influent pas : elles ont par-tout la même liberté & la même retenue. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, les voient également vertueuses : il n'en est pas ainsi des femmes des autres religions. Les mahométannes doivent leur sagesse aux verroux,

aux portes, & à la vigilance des eunuques : elles ont autant de penchant à l'infidélité, que les nazaréennes ; & elles ſont même moins difficiles à ſeduire. Lorſque l'occaſion eſt favorable, la concluſion ſuit de près la déclaration. La contrainte, dans laquelle elles ſont retenues, leur fait profiter du premier moment. La ſeule vertu eſt la regle des filles de Sion : elles ſont auſſi libres en Aſie, que les Européennes ; & elles y ont la ſageſſe des mahométanes : elles la conſervent de même parmi les débordemens des pays nazaréens, ſans être ſéduites, ni tentées par le mauvais exemple.

Ce que cet officier me diſoit des femmes de ſon pays, me fit naître l'envie d'être inſtruit de leur caractere moins ſuperficiellement. Je jugeai que les éclairciſſemens qu'il me donneroit, pourroient me ſervir, lorſque je ſerois à Paris, à débrouiller plus aiſément le chaos dans lequel me jetteroient des coutumes ſi différentes, & des mœurs ſi diſſemblables des nôtres. *Monſieur*, lui dis-je, *ce que vous m'avez appris excite ma curioſité. Souffrez que, comme étranger, j'oſe vous demander de me mettre un peu au fait des femmes Françoiſes ; & je vous aurai l'obligation d'être plus en état d'en juger par*

moi-même, si vous voulez bien m'en donner quelques idées générales. » Nos femmes, me » répondit-il, peuvent être distribuées en » deux classes, qui contiennent toutes les » autres : les femmes du monde forment la » premiere, & les dévotes la seconde. Leurs » façons de vivre, dans deux états aussi » éloignés, tendent pourtant au même » point ; &, par des routes différentes, » aboutissent à la galanterie : c'est-là le but » où se réunit la différence de leur caracte- » re. Je vais, pour vous donner des idées » plus distinctes, vous les faire examiner sé- » parément.

» Une femme du monde ne doit se lever » qu'à deux ou trois heures après-midi. Com- » me il seroit messéant qu'elle partageât le » lit de son mari, elle a son appartement sé- » paré. Elle reste quelquefois des semaines, » sans lui parler, & sans le voir, si ce n'est » dans les assemblées générales, au bal, à » la comédie, où l'époux a grand soin d'é- » viter de l'approcher, & de lui parler, s'il » ne veut être regardé, ou comme un petit » bourgeois, ou comme un jaloux & un » hypocondriaque. A peine est-elle habil- » lée, qu'elle envoye un domestique chez » la marquise, chez la baronne, chez la

» preſidente. L'après-dîné ſe paſſe en com-
» plimens. Cinq heures ſonnent, elle eſt en-
» core indéterminée ſi elle ira à la comé-
» die Françoiſe, ou à l'Italienne. Comme
» elle a une partie de ſouper aux porche-
» rons, ou au Port-à-l'Anglois, elle donne
» la préférence à l'opéra. Elle en ſort pleine
» de maximes qu'elle y a entendu débiter :
» le vin, la bonne chere, la liberté du ſou-
» per, leur donnent une nouvelle force ; &
» elle en eſt ſi convaincue, qu'avant de ſe
» retirer chez elle, elle les met en uſage
» avec ſon Amant juſqu'à cinq heures du
» matin, que le jour, malgré elle, la ra-
» mene au logis.

» La dévote, au contraire, fuit cet air
» bruyant, & cette façon de vivre déran-
» gée : elle réduit ſes paſſions dans une eſ-
» pece de retenue. Un plumet la ſcandaliſe :
» les manieres vives, étourdies, ne lui
» conviennent pas : un jeune homme pour-
» roit lui faire perdre la réputation que trois
» ans de contrainte lui ont acquiſe : c'eſt un
» abbé, obligé à des ménagemens pareils
» aux ſiens, qu'elle choiſit pour galant.
» Leur intérêt pour le ſilence eſt commun :
» le moindre éclat perdroit la dame de ré-
» putation, & feroit évaporer l'évêché que

» l'hypocrisie de l'abbé est à la veille de lui » procurer.

» Toutes les femmes ne peuvent point » avoir des prélats & des chanoines : ce » sont là des trésors qui ne sont destinés » que pour celles qui sont les plus heureu- » ses ; mais il est une seconde classe de gens » d'église, dont elles se servent au besoin. » Ce sont nos moines, gens vils & inutiles » à l'état. Ils sont, en galanterie auprès des » dévotes, ce que les Suisses sont en France, » troupes auxiliaires, & jouissent de tous les » privileges de la nation. Le secret est leur » partage : ils se glissent dans les familles » sous les noms de directeurs spirituels, de » conducteurs dans la voie du salut ; & ils » promettent de mener par la main, dans » le chemin du ciel, jusqu'au petit chien » de la fille du logis. Le mari est le pre- » mier trompé, & bénit chaque jour l'heu- » reuse connoissance de celui qui le désho- » nore. »

Quels excès, mon cher Isaac, & quels dé-réglements ! Je t'avouerai que je souffrois, lorsque cet officier me tenoit ces discours. J'avois peine à les croire ; mais je suis à » même d'examiner tout. S'il ne m'en a point imposé, juge, si, lorsque j'entrerai dans le

détail, je manquerai de matiere pour nos lettres. Je t'avoue que je me félicite tous les jours d'être né juif. Je n'aurois pu m'accoutumer à de pareils déſordres ; & j'euſſe mieux aimé d'être privé du doux nom de pere, que d'épouſer une nazaréenne. Tu connois mieux qu'un autre tout le prix des femmes Juives, & tu poſſedes dans Sara la perſonne la plus accomplie. Elle n'eſt occupée que de ſon ménage. Lorſqu'elle a eu ſoin de pourvoir aux affaires de ta maiſon, d'aider elle-même tes domeſtiques à t'apprêter à manger, de te préſenter le café & le ſorbet de ſa main, elle apprend à ſes enfans les principes de notre ſainte loi : c'eſt là ſon divertiſſement, & le tems de ſa récréation. Je te prie de lui faire lire ſes lettres que je t'enverrai : elles pourront ſervir à l'amuſer.

Je n'ai reçu encore aucunes nouvelles, ni de Marſeille, ni de Genes. J'ai écrit à Livourne à Jacob Brito : j'attends ſa réponſe au premier jour.

De Paris, ce,.....

LETTRE II.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *rabbin de Conſtantinople.*

TU ne me reconnoîtrois plus, mon cher Iſaac, ſi tu me voyois dans mon nouvel habillement. J'ai quitté la robe à la Levantine, pour endoſſer un juſte-au-corps. Au lieu d'un bonnet fourré de peau de *ſouſamour* (1), qui tenoit ma tête chaude, je porte une perruque, qui ne peut me garantir du froid. En vain j'ai voulu conſerver mon ancien vêtement : il a fallu m'habiller à la Françoiſe, ou me réſoudre à fixer ſur moi les regards de tout Paris. Mon tailleur m'a aſſuré, que mon habit étoit d'un goût galant, & fort à la mode. Un petit-maître, avec qui j'ai fait connoiſſance, & qui loge dans le même hôtel où je ſuis, en a eu la direction. Il a voulu qu'on le fît ſur le modele du ſien, qui paſſe pour un chef-d'œuvre, & dont il eſt l'inventeur. Il m'a proteſté qu'il avoit rêvé plus d'un mois à la ſeule façon des manches, & que le reſte l'a-

(1) Mot Turc, qui ſignifie Martre Zibéline.

voit occupé une grande partie de l'été. *Vous avez*, lui ai-je dit, *des affaires de peu de conſéquence à régler, puiſque vous conſumez tant de tems à de pareilles bagatelles.* « Appellez-» vous, m'a-t-il répondu, l'invention d'une » nouvelle mode une bagatelle ? On voit » bien que vous venez d'un pays barbare, » d'où le bon goût eſt exilé. Il faut plus de » talent, plus d'eſprit, plus de ſcience, » pour régler la tournure d'un habit, que » pour la conſtruction d'un palais ſuperbe. » Croyez-vous qu'il ſoit aiſé de poſſéder » l'art de groſſir les épaules aux gens min-» ces, de les rendre plattes & effacées à ceux » qui les ont rondes, de donner des hanches » à ceux qui n'en ont point, de ranger un » panier, un pli, une manche ſous les loix » de la bonne grace & du bon goût ? Ce n'eſt » que par une longue étude, & par une mé-» ditation profonde, qu'on peut atteindre à » ce degré. Il faut même que la nature ſe » prête à l'application ; ſans quoi, l'on ne » ſort jamais du médiocre. Le talent de la » parure eſt un don du ciel : beaucoup s'em-» preſſent à l'avoir ; mais peu ſont aſſez heu-» reux pour l'obtenir. »

Ja'i ri, mon cher Iſaac, d'ouir de pareilles fadaiſes. De quelques égaremens dont je

cruſſe

cruſſe les hommes capables, je ne penſois pas qu'ils s'étendiſſent juſqu'au point de leur faire regarder comme une affaire ſérieuſe un pli de plus ou de moins. Je me ſuis informé d'un François qui s'occupe de quelque choſe de plus eſſentiel que des nouvelles modes, s'il y avoit à Paris beaucoup de gens entêtés de ſemblables ſottiſes? « Il y » en a, m'a-t-il répondu, plus que vous ne » ſauriez croire: la mode eſt le foible de » notre nation: chez le beau ſexe, c'eſt une » fureur. Une femme, ſortant le matin de » ſa toilette, conſume une partie de la ma- » tinée à ſe parer des nippes qu'elle a ache- » tées la veille. Elle va à la Comédie: la » mode a changé de midi à trois heures; & » elle eſt ſurpriſe de voir dix robes d'un goût » nouveau. Elle eſt vêtue à l'antique: elle » ſouffre à regret qu'on la regarde; elle eſt » au déſeſpoir. Elle ſort donc du ſpectacle » au ſecond acte; & va s'enfermer juſqu'à » ce que dix couturieres, qui veillent toute » la nuit, la mettent en état de reparoître le » lendemain.

» Ce n'eſt pas ſur les habits ſeuls que la » mode étend ſes droits. Elle eſt ſouveraine » de toutes les actions de la vie: la religion » même eſt de ſon reſſort. Un directeur,

» un confeſſeur doit être à la mode. Tel curé
» dirigeoit la ſemaine paſſée quatre cents
» femmes de condition, qui n'eſt plus chargé
» de la conſcience que de deux ou trois ſer-
» vantes: un mathurin, un récollet, un auguſ-
» tin l'ont déplacé ; & l'ont été ſucceſſive-
» ment par un minime, qui ſuivra dans deux
» jours le ſort des autres. La parole de Dieu,
» les myſteres de la foi, tout doit être à la
» mode. Un prédicateur qui n'a pas la vo-
» gue, prêche aux bancs de l'égliſe, ou à la
» populace ; il eſt, pour les gens du bel air,
» comme un mandarin de la Chine, qui dé-
» biteroit la croyance de Confucius : enco-
» re peut-être écouteroit-on ce dernier par
» curioſité. La façon de penſer ſur la reli-
» gion eſt encore ſujette à la mode. Il a été
» un tems qu'on étoit moliniſte : on eſt enſui-
» te devenu janſéniſte ; on a retourné au mo-
» liniſme. Le janſéniſme regne aujourd'hui :
» peut-être ſera-ce demain la fin de ſon
» regne.

» Les ſaints ne ſont point exempts du goût
» pour la nouveauté. Saint Pierre, ſaint
» Paul ont été remplacés par ſainte Gene-
» vieve. Le crédit de ſainte Genevieve eſt
» paſſé : ſaint Pâris a pris le deſſus, juſqu'à
» ce que quelque autre rempliſſe ſa place.

» L'amour de Dieu a même été ſujet à la mo-
» de. Il y a eu un tems, où l'on a cru en être
» diſpenſé. Des gens qui ſe piquoient d'auſ-
» térité dans les mœurs, avoient introduit
» ce dogme abominable, & le ſoutenoient par
» des argumens pitoyables & ridicules. «

Que penſes-tu, mon cher Iſaac, d'une religion ſujette au changement ? La ſtabilité & l'immutabilité ſont les marques de la vérité. Cette fille du ciel n'eſt point vacillante : elle ne court pas après la nouveauté, & ne ſe prête pas aux idées chimériques des hommes. As-tu jamais vû dans le paganiſme, je ne dis pas dans le paganiſme éclairé, mais dans l'idolâtrie la plus craſſe, rien d'auſſi monſtrueux que d'agiter ſi la créature doit aimer ſon créateur ? Dès le moment que Dieu donna la loi à ſon peuple, ce fut-là ſon premier commandement. Les nazaréens croient, enſeignent, conſervent les mêmes commandemens qui furent écrits ſur la montagne de Sinaï. Comment ne leur ſervent-ils pas de ſoutien contre de ſemblables égaremens ? Je crois que le dieu d'Abraham a répandu ſur eux cet eſprit de perverſion, qui les empêche de ſe ſervir des notions les plus claires. Ils nous reprochent tous les jours notre entêtement, & notre indocilité. Veulent-ils que

nous embraſſions une loi, qui diſpenſe d'aimer Dieu, & qui, à la faveur des deux ſyllogiſmes & d'un enthymême, répand une obſcurité ſur le précepte le plus clair & le plus néceſſaire ? Laiſſons-les, mon cher Iſaac, dans leur aveuglement ; & ne faiſons attention à leurs opinions & à leurs mœurs, qu'autant qu'elles ſervent à nous inſtruire.

Le François qui m'a parlé ſi raiſonnablement, a fait pluſieurs voyages. Il s'appelle le chevalier de Maiſin. Il a été en Italie, en Egypte, & au grand Caire : Il aime le mérite par-tout où il le trouve ; & la différence de nation & de croyance n'influe point ſur ſes idées. Il ſçait parfaitement l'Hébreu & le Grec. Je lui ai fait préſent d'un manuſcrit d'Homère, que j'avois apporté de Smyrne. Il fréquente ici tous les gens de lettres, & cultive les beaux arts. Il eſt en état de me procurer d'excellentes connoiſſances qui fourniront à la matière de notre correſpondance philoſophique.

Le petit-maître, qu'on nomme le marquis de Farſin, s'eſt chargé de me préſenter à un nombre d'aimables femmes, & de gens du bel air. Il devoit hier me conduire à l'opéra, le ſpectacle étant de ſon département ; mais il fut obligé d'aller montrer à

la comédie Françoiſe un manchon & une ceinture d'un nouveau goût qui augmenteront de beaucoup ſa réputation. Le chevalier de Maiſin m'accompagna à ſa place.

Je n'avois aucune idée juſte de ce ſpectacle, qu'on appelle *Académie royale de muſique*. Ce titre pompeux avoit en partie cauſé mon erreur. J'entrai dans une ſalle, dont le fond eſt garni d'un théâtre, & le reſte entouré de trois rangs de tribunes (1) conſtruites l'une ſur l'autre. Ces tribunes étoient remplies par des perſonnes des deux ſexes. Au milieu de cet édifice, il y avoit un nombre de gens debout (2), qui examinoient avec ſoin, à l'aide de lorgnettes, la phyſionomie & l'habillement de toutes les femmes. D'abord que ces lorgnettes ſe fixoient ſur quelqu'une, elle tournoit doucement les yeux, elle ſourioit d'une maniere aimable, elle minaudoit galamment avec ſon manchon, ou avec ſon évantail. Ce manège duroit juſqu'à ce que les lorgneurs commençaſſent d'examiner ſa voiſine, qui jouoit auſſi-tôt le même rôle.

Monſieur, dis-je au chevalier, *je vous*

(1) L'Auteur veut dire *Loges*.

(2) C'eſt le Parterre.

prie de m'apprendre qui ſont ces gens qui paroiſſent ſi curieux, & pourquoi ces dames prennent tant de peine & de ſoin ? » Ces perſonnes que vous voyez, me répondit-il, » ſont des petits-maîtres, examinateurs & » contrôleurs nés de la parure des femmes. » Ce ſont eux qui décident de leur mérite, » de leur eſprit, & même de leur vertu. » Voyez-vous cette dame ſur qui les lorgnettes ſont arrêtées actuellement ? Dans » un inſtant d'ici, il va être décidé ſouverainement qu'elle a fait un amant nouveau ; que l'abbé qu'elle a eu ſur ſon » compte tout l'été, vient d'être caſſé aux » gages, par l'arrivée de ce jeune officier » qui l'a conduite avant-hier à la comédie » Italienne, hier à la Françoiſe, & aujourd'hui ici. Celle qui a été examinée avant » elle, a eſſuyé un arrêt moins favorable : on » a trouvé qu'elle étoit mal coëffée, qu'elle » ſourioit de mauvaiſe grace, & qu'elle n'avoit point les yeux brillans. »

Dans le moment que le chevalier de Maiſin m'inſtruiſoit de ces particularités, que je n'euſſe pû deviner par moi-même, j'entendis une ſymphonie qui me ſurprit. Je tournai les yeux du côté où étoient les Muſiciens. Je les apperçus au pied du théâ-

tre, & comme enterrés dans un trou (1). Quelque tems après, je vis paroître une femme, ſuivie de pluſieurs autres, qui fit cinq ou ſix pas gravement : elle chanta ; & bientôt toutes ſes ſuivantes mêlerent leurs voix à la ſienne. Des hommes, qui parurent enſuite, augmenterent ce Concert ; & je compris que ce qu'on appelloit un *opéra* étoit une comédie en muſique, dont j'avois pu voir la premiere idée dans les chœurs des anciennes tragédies Grecques. Le plaiſir, que le chant, les machines & les danſes me donnerent, ſuſpendit quelque tems mes queſtions : mais la curioſité l'emportant, je priai le chevalier de m'apprendre le nom de quelques-unes de ces dames, qui formoient cette *académie royale*, & que je croyois devoir être des premieres de la cour ; ne me figurant point, que ce ne fût qu'à un ramas de ſimples comédiennes que l'on donnât un ſemblable titre. « Qu'appellez-vous, me répondit-il, » Vous demandez le nom de ces dames de » condition ? Y penſez-vous ? Ce ne ſont là » que des chanteuſes à gages. Cette reine » de Crete eſt *la Peliſſier*, autrement appellée

(1) C'eſt l'Orcheſtre.

» la *Manon* : ſon premier métier étoit d'ê-
» tre ravaudeuſe à Rouen. Cette autre, qui
» repréſente la princeſſe ſa ſœur, eſt *la Her-*
» *mance* : ſon pere étoit ſavetier. Il eſt peu
» de ces princeſſes & de ces reines qui
» n'aient fait en leur vie un ou deux tours
» à la Salpétriere, ou aux Madelonnettes ;
» ſans compter les abſences qu'elles font
» quelquefois, lorſqu'elles ſont en retraite
» chez quelque habile chirurgien.

» Tous ces gens, continua-t-il, que vous
» voyez ſur ce théatre, ſont excommuniés
» & ſéparés de notre égliſe : ils ſont regar-
» dés par nos prêtres comme indignes de la
» ſépulture ; & cet aviliſſement occaſionne
» une partie de leurs débauches. *Pourquoi*,
» lui dis-je, *les ſouffre-t-on : pourquoi permet-*
» *on qu'on vienne les entendre, & qu'on ſerve*
» *de prétexte à leur perte* ? » Le ſpectacle, ré-
» pliqua-t-il, eſt néceſſaire dans une grande
» ville. Il occupe agréablement le public : c'eſt
» un délaſſement pour les gens d'étude, & un
» amuſement pour ceux du monde. Il épar-
» gne aux joueurs leurs bourſes : il ſuſ-
» pend la médiſance & la calomnie chez les
» femmes ; & l'ivrognerie, les carillons,
» & les tapages, chez les jeunes gens. »

Comment

Comment donc, lui répondis-je, *n'empêchez-vous pas vos prêtres de couvrir d'ignominie des personnes si utiles à la société ? Je vois que chez vous autres, la religion & l'état ont leurs maximes à part.* « Vous avez rai-
» son, me dit le chevalier : la nécessité le
» veut & l'exige de même. Si notre religion
» étoit aussi simple que la vôtre, nos prê-
» tres auroient moins le moyen de l'em-
» brouiller : elle approcheroit alors de la
» nature & du droit commun ; mais chez
» nous, tout est mystere, tout est révéla-
» tion. Ce que touchent les dépositaires de
» notre foi, devient sacré dans leurs mains ;
» & leur ambition les portant à étendre leurs
» prétentions sur toutes les matieres, l'état
» n'a pu se sauver & se garantir des invasions
» de la religion, que par la différence de ses
» mœurs, de ses coutumes & de ses maxi-
» mes. L'église excommunie tous les jours
» un homme pour un sujet qui le rend cher
» à la république, & lui fait obtenir une
» pension du prince.

Ce que ce François me disoit me rappella ce que j'ai vu si souvent à Constantinople, où bien des mahométans ne se font pas scrupule de boire du vin, de ne point jeûner le Ramadan, & de manquer le pélérinage

de la Mecque. Tel eſt le ſort des religions, qui impoſent un joug inſupportable, & un amas de maximes inutiles. Elles tombent dans le cas de n'être point obſervées. L'homme né pour la liberté, briſe, à la fin, des chaînes qui le tiennent dans un eſclavage qui lui ôte l'uſage de la vie & de la ſociété civile.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac. Si tu as répondu exactement à mes lettres, j'aurai bientôt une de tes réponſes.

De Paris, ce.....

LETTRE III.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *rabbin de Conſtantinople.*

ON cultive & l'on aime les ſciences dans ce pays; mais l'on ne peut les pouſſer que juſqu'à un certain point. Les grands ſujets ſont défendus aux François: la cour & les prêtres, ſont deux barrieres inſurmontables, qui arrêtent les découvertes que pourroient produire l'étude & la méditation. Il faut qu'un métaphyſicien accommode ſa philoſophie à la politique de l'état, & aux

rêveries des moines : ou bien il eſt forcé de ne communiquer ſes idées qu'en ſecret à ſes plus intimes amis. Si ſes ſentimens éclatent dans le public, les eccléſiaſtiques l'excommunient, & les magiſtrats l'exilent ou le confinent dans une priſon.

Il y a cinq à ſix mois, qu'un François, qui s'eſt acquis de la réputation (1), s'aviſa de rendre public un livre rempli d'opinions un peu hardies, ſoutenues par des raiſonnemens perſuaſifs & remplis de ſel (2). Les moines s'élevèrent contre lui : il eut beau vouloir ſe juſtifier ; il fut proſcrit du royaume, & ſes ennemis le punirent moins des erreurs qu'ils croyoient entrevoir dans ſon ouvrage, que de quelques traits de plaiſanteries qu'il y avoit ſur eux.

On exerce ſur les ſavans dans ce pays-ci l'oſtraciſme (3) que les Grecs exerçoient ſur leurs concitoyens. D'abord qu'un homme de lettres devient illuſtre, & qu'il s'éleve par ſon génie au deſſus des autres, on le bannit. Ce que je te dis te paroîtra extraor-

(1) Voltaire.
(2) Les lettres philoſophiques.
(3) Banniſſement de dix ans ; auquel les Athéniens condamnoient ceux de leurs citoyens qui étoient trop puiſſans.

dinaire ; mais il eſt conforme à l'exacte vérité. Ce fameux Deſcartes, dont tu as lu la philoſophie avec tant de plaiſir, fut obligé de ſe retirer dans le fond du Nord ; l'ignorance & la haine monacale l'y pourſuivirent : tout mort qu'il eſt, elles l'attaquent journellement. Le plus grand des théologiens (1), dont les ouvrages furent le plus ferme ſoutien de la croyance de Nazareth, fut exilé en Flandre ; &, long-tems après, on renverſa, on brûla, on raſa la retraite d'un nombre de ſavans (2), dont les écrits paſſeront à la poſtérité la plus reculée. Les moines commanderent eux-mêmes les troupes, qu'on deſtina à l'exécution de ce projet : ils triompherent de cette maiſon, comme les Grecs triomphent de Troie. Ils allerent plus loin. Achille ne déterra point Hector, pour le traîner dans le camp : ce fut dans un premier mouvement de fureur. Mais les moines firent exhumer les morts ; &, après leur avoir fait mille outrages, ils en laiſſerent un grand nombre en proie à l'avidité des bêtes féroces.

Je ne puis approuver cette bizarrerie dans

(1) M. Arnauld.
(2) Port-Royal.

le goût des François : ils aiment les sciences, & craignent qu'elles ne viennent les éclairer. C'est un reproche que les Anglois leur font. Ceux-ci, uniquement sectateurs du vrai & du bon, tâchent de découvrir le mensonge, & d'appercevoir la vérité : ils la cherchent avec empressement, & récompensent ceux qui la trouvent. On peut comparer les savans de France à des oiseaux, à qui l'on a coupé une partie des aîles, & qui n'ont la liberté de s'élever que jusqu'à un certain point. Quelque génie qu'ait cette nation, cela répand dans ses écrits un air de contrainte, qui gêne & l'auteur & le lecteur. Plusieurs savans ont recours aux imprimeurs étrangers, pour éviter de tomber dans ces défauts, & pour exprimer plus naturellement leurs pensées : mais leurs livres sont regardés comme des marchandises prohibées & empestées. Les gardes sont attentifs, sur les frontieres du royaume, à n'en point laisser entrer ; & s'il en pénetre plusieurs, c'est par ruse & par finesse.

Cette gêne éternelle empêche les assemblées des gens de lettres de produire des ouvrages parfaits. Il y a plusieurs sociétés à Paris, qui portent le nom d'*Académie*. La principale & la plus ancienne est l'*académie*,

Françoise. Elle n'a produit jusqu'ici qu'un ramas de complimens. Elle est composée de quarante personnes, qui s'assemblent trois fois par semaine. Ces académiciens sont réguliers à se rendre à leurs devoirs, parce que le roi fait distribuer à chacun une médaille d'argent, & que celle des absens est donnée aux présens. Leurs assemblées, depuis près de quatre-vingts ans, se passent en discours de félicitations & de réception, & en louanges qu'ils se prodiguent mutuellement : ils se félicitent de leurs talens & de leur mérite ; après quoi ils retournent chez eux. Ils s'occupent quelquefois à régler un mot ou une syllabe. Alors l'académie entiere travaille, dispute, étudie pendant six mois, & prononce une sentence qui condamne une expression à la mort. Il arrive souvent, que le public n'ayant aucun égard à son jugement, tant de peines & de soins deviennent inutiles. Elle travailla pendant cinquante ans à un dictionnaire. Elle l'annonça avec de grands éloges : il parut, & fut généralement méprisé : un autre, composé par un seul académicien, qui fut imprimé dans le même tems, & généralement goûté, acheva de le décrier. L'académie voulut venger son

honneur outragé, & acheva de le perdre : elle bannit de son corps un auteur (1), qui n'avoit fait d'autre crime que de mériter l'estime du public.

Sous Louis XIV, tous les grands hommes étoient de cette académie : ce monarque ordonnoit qu'on les reçût, lorsqu'on tardoit à leur rendre justice ; depuis sa mort, un tas d'ecclésiastiques, de prélats, & de petits-maîtres leur ont succédé. Ils ont associé à leur assemblée les comédiens (2), à qui ils ont donné séance parmi eux : & ont préféré deux ou trois baladins & farceurs à cinq ou six hommes de la premiere classe, qu'ils ont exclus à perpétuité de leur corps, pour avoir plaisanté sur une conduite aussi ridicule.

Il y a une seconde société littéraire, appellée *Académie des sciences*. Celle-là mérite des louanges pures & sinceres : elle s'occupe d'études profondes & suivies, quoiqu'elle ne puisse pousser que jusqu'à un certain point ses réflexions sur la métaphysique. Elle produit tous les jours mille découvertes utiles, nécessaires & curieuses,

(1) Furetiere.
(2) Les comédiens François.

pour l'aſtronomie, la médecine, &c. Si les ſavans, qui compoſent cette aſſemblée, n'étoient point gênés & retenus, je ne doute point, mon cher Iſaac, qu'ils ne donnaſſent au public des chefs-d'œuvres, qui feroient bientôt tomber le bandeau de l'illuſion. Mais l'ignorance a dans ce royaume un ferme ſoutien dans les moines. Leurs intérêts exigent que les peuples ne ſoient point éclairés : ils connoîtroient la fourbe & la tromperie de ces faux docteurs ; & la ruine de leurs opinions & de leur crédit ſuivroit bientôt après.

Que penſes-tu d'une religion, dont les dépoſitaires demandent d'en être crus ſur leur parole, & ſans rendre aucun compte ? Je regarde un théologien comme un négociant qui voudroit qu'on reçût ſes marchandiſes ſans les examiner. C'eſt ainſi que le ſouverain pontife des nazaréens (1) débite toutes ſes rêveries. Il veut que ceux de ſa croyance reçoivent ſes ordonnances & ſes réglemens (2), comme les Turcs reçoivent le cordon que leur envoie le grand ſeigneur. Tu ſais qu'ils baiſent l'inſtrument

(1) Le pape.
(2) Bulles.

de leur mort. Le pontife veut que les nazaréens portent avec joie les chaînes dont il les charge. Son aveugle ambition va jusqu'au point de prendre un titre qui n'est dû qu'au messie (1), qui viendra un jour faire reluire la gloire d'Israël.

J'ai examiné avec soin ce qui pouvoit avoir acquis un crédit si considérable aux moines. J'ai eu plusieurs conversations à ce sujet avec des savans désintéressés, qui parloient sans prévention & sans passion. Il m'a été aisé de connoître que l'hypocrisie & la fourbe en avoient été les principaux motifs. Le peuple se laisse conduire aux premiers objets qui le frappent : les apparences le touchent ; & il n'approfondit jamais rien. La vie austere des religieux, leurs habits grossiers, leur air humble & contrit, l'ont empêché de voir leurs désordres & leurs débauches. Je vais t'en apprendre un trait que je tiens du chevalier de Maisin, dont je t'ai parlé dans ma derniere lettre.

Dans une des principales villes du royaume, un jeune carme, nommé le pere Ange, alloit souvent chez une couturiere : il y étoit plus assidu qu'à ses offices. Sa

(1) Lieutenant ou vicaire de Dieu en terre.

converſation ne rouloit pas ſur des matieres de religion. Le moine s'amuſoit à quelque choſe de plus gai. Il uſoit du privilege des prêtres Grecs ; & , quoique ſa regle lui défendît le commerce des femmes, il avoit cru pouvoir s'exempter d'une gêne auſſi dure. Depuis plus de ſix mois il jouiſſoit d'une paix profonde , & ſon bonheur n'avoit point encore été interrompu , lorſqu'un jour une vieille femme , qui logeoit au-deſſus de la couturiere , apperçut un trou au plancher , par lequel on pouvoit voir ce qui ſe paſſoit dans la chambre au-deſſous. La curioſité l'ayant engagée à regarder , le premier objet qu'elle apperçut , fut le carme & la couturiere dans une ſituation qui n'inſpiroit pas la modeſtie : le moine travailloit à la conſtruction d'un petit anachorete. Surpriſe d'une pareille viſion , elle appelle les voiſins , & fait un vacarme étonnant. Le monde accourt en foule , & tout le quartier eſt en rumeur : l'un croit que le feu eſt à la maiſon , l'autre qu'on a égorgé ou volé quelqu'un. Quand la vieille a dit le ſujet de ſes allarmes , le calme ſuccede à la frayeur : les voiſins prennent ſeulement la réſolution d'attraper le moine gaillard : ils barrica-

dent en-dehors la porte de la chambre qu'il avoit fermée en-dedans, & lui annoncent qu'on eſt allé chercher le pere prieur, pour être témoin de ſes hauts faits. Le pere Bonaventure arrive peu après : il ordonne d'un ton de maître d'ouvrir la porte. L'amant monacal ne trouve de reſſource que dans ſon déſeſpoir ; il jure qu'il n'obéira point : le ſupérieur la fait enfoncer ; & à la tête de de la populace qu'une pareille ſcène avoit raſſemblée, il reconduit ſon ouaille dans ſon bercail.

Tu crois, ſans doute, mon cher Iſaac, que ce moine a reçu la punition que ſubiſſoient les veſtales Romaines ? Il en a été quitte pour deux jours de jeûne, & neuf coups de diſcipline, & n'a été châtié que pour le ſcandale qu'il a donné. Si ſon crime n'eût éclaté que parmi ſes confreres, on l'eût regardé comme une peccadille.

Il arrive tous les jours de ſemblables aventures. Le peuple imbécille n'en eſt pas plus éclairé : ſa crédulité ſurpaſſe la fourbe de ceux qui le trompent. Si quelqu'un veut faire luire le flambeau de la raiſon, on le regarde comme un novateur, comme un homme ſoupçonné & même convaincu d'héréſie. Il eſt moins dangereux pour un

nazaréen qui veut vivre tranquille, de mépriſer Dieu que les moines.

Heureuſe notre religion, mon cher Iſaac ! Heureuſe notre ſainte loi ! Nos docteurs n'ont point voulu s'acquérir une vaine eſtime, fondée ſur notre aveuglement. Ils nous ont imprimé une horreur infinie pour le crime ; & l'ont haï eux-mêmes ; nos rabbins nous regardent comme leurs fils : nous les regardans comme nos peres. Ils nous conduiſent par la raiſon, & ne veulent mériter notre eſtime que par leurs ſoins à nous inſtruire. Je défie les nazaréens de pouvoir reprocher de pareils excès à nos docteurs. Qu'ils les attaquent tant qu'ils voudront ſur leurs prétendues viſions. Tout homme équitable avouera, qu'il ſeroit aiſé de prouver, qu'il y a plus d'impoſture & de ridiculité dans le ſeul volume de Marie Alacoque (1), que dans les ouvrages immenſes de tous nos rabbins. Lorſque ce marchand de Péra nous prêta ce livre, & qu'il nous aſſura qu'il avoit été fait par un évêque, ſavant théologien, je crus toujours que c'étoit quelqu'un de ſes ennemis qui avoit voulu ternir ſa réputation, en lui attribuant un ramas de pareilles puérilités : depuis que je ſuis en France, j'ai ſçu que ce prélat ſe glorifioit d'être l'auteur d'un écrit ſi ridicule.

(1) Vie myſtique d'une ſainte.

Si tu as été exact à m'écrire, je recevrai par le premier courier une de tes réponſes. Il n'eſt pas néceſſaire que je t'avertiſſe d'y être retenu. Je ſuis dans un état, où la qualité d'étranger devient ſuſpecte en temps de guerre ; & mes lettres pourroient être interceptées. Si tu veux que je t'expoſe fidélement ce qui pourra tranſpirer juſqu'à moi, & ſervir à la gloire de notre ſainte loi, & à la connoiſſance des coutumes & des mœurs des pays par où je paſſerai, bannis de tes lettres ce qui pourroit intéreſſer le gouvernement des états, & la perſonne des ſouverains. Quand on penſe d'une façon auſſi ſage que toi, dans quelque pays qu'on ſe trouve, on reſpecte ceux à qui Dieu a commis la conduite des peuples. La différence de religion ne peut ſervir de prétexte. Nos livres nous en ont conſervé un exemple fameux dans Mardochée, attentif à garantir les jours d'Aſſuérus qui tenoit Iſraël captif.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & que le dieu de nos peres répande ſur toi ſes bienfaits en abondance.

De Paris, ce . . .

POST-SCRIPT.

DEPUIS ma lettre écrite, le chevalier de Maisin m'en a montré une qu'un de ses amis lui a écrite de Hollande. Je l'ai trouvée si plaisante, que je l'ai prié de vouloir m'en laisser copier une partie : & je ne doute pas qu'elle ne t'amuse beaucoup.

» Je vous ai des obligations infinies de » m'avoir mis au fait de la naissance & des » aventures de notre abbesse Hollandisée, » la prétendue madame de J... (1). Je re- » connois parfaitement, au portrait que » vous m'en faites, que c'est cette même » tourière, échappée du couvent de force, » où elle avoit été mise, pour s'être » évadée de son monastere avec un amant. » L'indice que vous me donnez du temps » qu'elle a été fille-de-chambre chez la » femme du médecin Helvetius, achève de » m'en convaincre. Elle parle de lui inces- » samment, & le cite sans cesse comme son » ami de cœur.

» En arrivant en Hollande, elle reprit son » premier métier, & se mit gouvernante » chez un négociant de Rotterdam. Un

(1) Voyez les mémoires de mademoiselle de Mainville, pages 214 & suivantes.

» domeſtique jeune & égrillard, qui ſervoit » dans la même maiſon, lui fit faire une » nouvelle brêche à ſes anciens vœux de » chaſteté. Le bourgeois Hollandois qui s'en » apperçut, la chaſſa de ſa maiſon.

» Elle ſe retira à la Haye, où elle a long- » temps dupé les perſonnes charitables de » cette ville. Depuis elle a paſſé à Amſter- » dam, où elle joue encore le même manége. » C'eſt dans la premiere de ces villes que je » l'ai connue. Dès qu'elle y fut arrivée, elle » changea de ſtyle & de façon, & ſe dit » d'une naiſſance diſtinguée. Elle fut cepen- » dant embarraſſée du choix de la maiſon dont » elle vouloit ſortir. Elle ne ſavoit ſi elle » adopteroit quelque famille de ſimple gentil- » homme, ou ſi elle prendroit ſa tige dans » quelque maiſon titrée, ne fût-ce que du » côté gauche. Elle choiſit ce dernier parti, » & s'allia avec celle de Bouillon. Tous les » ſeigneurs de cette maiſon devinrent ſes pro- » ches parents: l'un étoit ſon couſin, l'autre » ſon frere, l'autre ſon neveu; en ſorte » que, n'ayant pas bien pris ſes précautions, » & leur ayant diſtribué à tous les degrés de » parenté, il ne reſtoit que le cardinal défunt » qui pût être ſon pere. Quelqu'un lui fit » faire malicieuſement cette réflexion : &

» quoiqu'elle aimât mieux ſortir d'un car-
» dinal que d'un ſimple bourgeois, elle ſouf-
» frit impatiemment la plaiſanterie. Elle fait
» donc préſentement un myſtere de ſa naiſ-
» ſance, & ſe contente d'en laiſſer ſoupçon-
» ner la nobleſſe.

» Comme la qualité & les titres ne font
» pas vivre à la Haye, elle ſe fit revendeuſe
» à la toilette, s'aſſocia avec des Juifs, qui
» lui firent quelques légeres avances. C'eſt
» chez un commerçant de mes amis, où elle
» porte ſouvent des ouvrages brodés, que
» j'ai eu l'occaſion de la voir. La curioſité m'a
» porté à m'inſtruire de ce qu'elle pouvoit
» être, & je vous ſuis obligé de l'éclairciſſe-
» ment que vous m'avez donné. Je retourne à
» Amſterdam au premier jour; & je me fe-
» rai un plaiſir de jouir de ſon embarras,
» lorſque je lui ferai ſentir, que je ſais la plu-
» part de ſes aventures. »

LETTRE

LETTRE IV.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *rabbin de Constantinople.*

J'AI une question épineuse à te proposer ; & je te prie de l'exposer à quelques autres rabbins de tes amis, pour que je puisse sçavoir leurs sentimens & le tien. J'ai découvert à Paris un nombre infini de juifs, qui le sont, sans croire l'être, & sans en rien sçavoir. Ce que je te dis te semblera un conte fait à plaisir. Rien n'est cependant plus vrai. Tout ce qu'on appelle ici esprit-fort, gens du bel air, femme du monde, n'exercent la religion nazaréenne que dans l'extérieur. Au fond du cœur, il en est très-peu qui en soient persuadés. Ils se contentent de croire un Dieu. Plusieurs pensent que l'ame est immortelle : beaucoup d'autres, ainsi que les saducéens, soutiennent qu'elle est sujette à la mort. Je regarde ces derniers comme des gens dans l'erreur : quant aux premiers, je ne sçais si nous pouvons leur refuser le titre de Juifs. Ils croyent un Dieu qui a créé

l'univers, qui récompense les bons, & punit les méchans. Que croyons-nous davantage ? N'est-ce pas là toute notre religion ; excepté quelques cérémonies, que nos docteurs & nos prêtres nous ont ordonnées ? Mais les cérémonies ne sont pas indispensablement nécessaires : il me sera aisé de t'en donner des preuves convaincantes.

Tu sçais que l'Espagne est encore remplie de nos freres, malgré la persécution qu'ils y souffrent. Le moindre soupçon de judaïsme fait condamner un homme au feu. Les Juifs Espagnols ont donc été forcés de ne plus circoncire ; car, pour peu qu'on eût soupçonné quelqu'un, il eût été aisé de vérifier le fait : & la nécessité les a dispensés de la plus essentielle de nos cérémonies. Si tu réfléchis à ce que je te dis, tu ne pourras refuser de reconnoître ce nombre de Pharisiens dont je te parle, pour des enfans d'Israël. Ce seroit un grand bien pour notre sainte loi, si l'on pouvoit leur apprendre de quelle religion ils sont, & les réunir à notre communion. Il faudroit leur envoyer quelque habile rabbin qui fût en état de leur ouvrir entiérement les yeux : & si la douleur de l'opération de la

circonciſion faiſoit peine à quelques-uns, on pourroit leur accorder le même privilége qu'aux juifs Portugais & Eſpagnols. Il faudroit ſeulement uſer de grandes précautions, pour que ces converſions ne vinſſent point aux oreilles du miniſtre. On prend en Eſpagne des meſures ſi juſtes, que rarement on découvre ceux de notre religion. Un pere ne déclare à ſon enfant qu'il eſt Juif, que lorſqu'il a atteint l'âge de raiſon. Il examine, avant de lui confier ſon ſecret, de quelle maniere il pourra l'apprendre. S'il doute qu'il renonce au chriſtianiſme, il le laiſſe dans ſon égarement. Mais dès le moment qu'il a fait cette dangereuſe confidence, s'il ne veut pas embraſſer la foi d'Iſraël, il eſt condamné à la mort. La néceſſité oblige à cette cruauté. On l'empoiſonne bien-tôt. Il y a en Eſpagne beaucoup de médecins Juifs. Ils diſtribuent aux peres de famille un venin ſubtil, qu'ils compoſent & réſervent pour cette occaſion.

Ces choſes, mon cher Iſaac, doivent être toujours cachées à nos ennemis: ils nous accuſeroient de cruauté & de perfidie. Mais pour éviter de nous porter à ces excès, ils n'auroient qu'à avoir plus d'humanité; &

le ſang de ſes enfans, que les peres ſont contraints d'immoler, retombera ſur nos tyrans, ſur ſes cruels inquiſiteurs, dont le plus doux plaiſir eſt de nous pourchaſſer comme des bêtes féroces. Le jour où ils condamnent un Juif au feu, eſt pour eux un jour de plaiſir & de triomphe.

Les rabbins, qui viendroient à Paris, n'auroient pas à craindre le même châtiment. Dans ce pays, on ne punit les gens qui ſont d'une religion différente de celle du prince, qu'en les exilant du royaume : tout ce qui pourroit leur arriver, c'eſt qu'on leur donnât des lettres de cachet, pour aller tenir compagnie à quelques théologiens janſéniſtes. On appelle de ce nom certains docteurs qui veulent introduire de nouveaux dogmes. S'ils étoient en Eſpagne, ils n'en ſeroient pas quittes à ſi bon marché : on les traiteroit auſſi cruellement que nous.

Je t'ai ſouvent parlé dans mes lettres précédentes du chevalier de Maiſin. Il m'eſt dans ce pays-ci d'une grande utilité. Sans lui, il me ſeroit impoſſible de percer le chaos d'idées que produiſent dans mon eſprit toutes les nouveautés que je vois. Je vais t'en citer un exemple.

Quoique je ne me fisse aucune peine d'entrer dans l'église des nazaréens, ayant résolu de voir tout par moi-même, ce fut sans le sçavoir que je m'y trouvai hier. Je passai dans une rue peu fréquentée. Je vis une salle, dont la porte étoit ouverte, où chacun parloit & s'entretenoit librement. Je crus que c'étoit quelque halle publique, & je n'eusse jamais soupçonné que ce fût un temple. En y entrant, j'apperçus à peu près ce que j'avois vu à l'académie de musique. Il y avoit un seul rang de tribunes qui formoit le même spectacle que celles de la salle de l'opéra. Une de ses tribunes étoit occupée par des musiciens, dont la symphonie me parut mélodieuse. Le milieu de cet édifice étoit rempli d'hommes & de femmes; & la seule différence que j'y trouvois, c'est qu'ils étoient assis, au lieu que ceux qui sont dans le parterre se tiennent debout. Chacun parloit: je voyois des femmes tenir une conduite pareille à celle dont je m'étois apperçu au spectacle. Les hommes couroient avec un air de dissipation, faisant usage de leurs lorgnettes. Je n'avois point avec moi le chevalier de Maisin qui auroit pû m'éclaircir de mon erreur. Je n'étois jamais entré dans des églises de naza-

réens : & ces lustres, ces images, ces tableaux qui s'offroient à mes yeux ; cette symphonie, qui frappoit mes oreilles, ne servoient point à m'éclaircir. A quelque chose près, j'avois vû & entendu à l'opéra, ce qui dans ce moment causoit mon erreur. Je n'osois confier mes doutes à personne. Je regardois par-tout si je ne découvrirois point de théâtre : il ne s'en présentoit aucun à ma vûe. J'apperçus enfin une espéce de petite tribune, contre un des piliers de la salle, dans laquelle je vis entrer un homme avec un habillement qui m'étoit inconnu, & qui tenoit du grotesque. Il avoit mis sa chemise sur son habit, & sur sa tête un bonnet noir, dont le haut se terminoit par quatre cornes. Je ne doutois pas que ce ne fût-là le comédien qui devoit ouvrir la piéce. Je croyois qu'il alloit parler ; mais il resta quelque tems sans rien dire. Il regarda l'assemblée, toussa, cracha, se mit à genoux, remua ses levres, se porta la main sur les épaules, sur l'estomac, sur le ventre. Je ne doutois plus que ce ne fût une pantomime : je crus qu'il alloit occuper toujours de même l'assemblée ; car elle étoit fort attentive à toutes ces grimaces, & je voyois

qu'il falloit qu'elle entendît à fond ce langage. Cependant lorſque je m'y attendois le moins, cet homme dit gravement une phraſe latine ; & parlant enſuite françois, fit un diſcours qui me parut aſſez bon, ſur les dangers où la comédie expoſoit en excitant les paſſions. J'étois aſſez attentif, & je ne pouvois comprendre pourquoi il décrioit ainſi ſes confrères. Je n'aurois jamais cru que c'eût été là un docteur qui annonçoit la loi de Dieu. Ses geſtes, ſes contorſions, ſes emportemens, ſes tons, tantôt violens, tantôt modérés, ſon air doux dans certains momens, hagard & furieux dans d'autres, tout cela me confirmoit dans mon opinion.

Lorſque j'étois dans une ſi grande erreur, j'apperçus le chevalier de Maiſin à l'autre bout de la ſalle. J'uſai du privilége des autres ; je traverſai la foule, & fus le joindre. *Expliquez-moi*, lui dis-je, *l'endroit où je ſuis ; car je vous avouerai que je ne puis le deviner.* » Vous êtes, me dit-» il, dans une de nos égliſes ; & vous y » entendez un ſermon que débite un fort » bon prédicateur. « *Vous appellez donc*, lui dis-je, *cet homme qui ſe démene dans cette tribune un prédicateur, & ce qu'il récite un*

ſermon ? *Mais*, continuai-je, *cela me paroît aſſez bon : pourquoi ne le dit-il pas ſimplement* ? » C'eſt pour lui donner plus de gra- » ce, pour toucher plus vivement les cœurs » de ſes auditeurs, & pour donner plus de » force à ſa morale. « *Il faut*, repliquai-je, *que vous ayez le cœur bien dur, ou que votre morale ſoit bien mauvaiſe, ſi de pareilles contorſions & de ſemblables criailleries, ſont néceſſaires pour vous émouvoir à la vertu.* Pendant cette converſation, le prédicateur finit : il termina ſon diſcours par les mêmes grimaces qu'il avoit faites au commencement, & diſparut par un trou qu'il y avoit dans le pilier.

A peine eut-il ceſſé de parler, que le chevalier de Maiſin me propoſa d'aller à la comédie Françoiſe. *Eh quoi* ? lui dis-je : *oubliez-vous ce que vient de vous dire ce prédicateur* ? » Il a fait, me dit-il, ſon » métier, comme nous faiſons le nôtre. » Cet homme eſt payé pour crier contre » les plaiſirs. Il crie : hé bien, laiſſons-lui » gagner en paix ſon argent ; mais ne » ſoyons point aſſez dupes pour nous en- » nuyer par de vaines craintes. Vous le » verrez lui-même ce ſoir au ſpectacle. » C'eſt un abbé du grand air. Il y eſt très- » aſſidu;

» assidu : il va changer sa longue soutane » en manteau court ; &, en la quittant, se » dépouiller de toute sa rigidité. Ces fem- » mes que vous voyez, vont s'y rendre dans » le moment. La curiosité d'entendre l'abbé » qui a la réputation d'avoir de l'esprit, » les a amenées ici ; cette même curiosité » les conduira à la comédie : on joue au- » jourd'hui une piéce nouvelle : je suis bien » aise de m'y trouver, l'auteur étant de mes » amis. »

Je suivis le chevalier à la comédie. En y arrivant, nous trouvâmes que toutes les places étoient prises depuis long-tems ; à peine pûmes-nous trouver à nous asseoir. Dès que l'acteur eut dit quelques vers, on battit des mains pour applaudir. A la fin de toutes les scènes ce bruit recommençoit, & interrompoit l'attention des auditeurs. J'enrageois contre ces applaudissemens hors de propos. Dès que la comédie fut finie, je m'informai du chevalier pourquoi on n'attendoit pas la fin de la piéce pour applaudir ? » La plûpart » de ces gens, me dit-il, qui ont battu des » mains, étoient priés ou payés pour le » faire. L'auteur, qui avoit une cabale con- » sidérable contre lui, auroit vû tomber sa » piéce, s'il n'eût eu un parti plus fort, &

» plus nombreux que ſes ennemis. » *Mais pourquoi*, répliquai-je, *voulez-vous qu'elle n'eût pas réuſſi, puiſqu'elle eſt excellente?* » Ce n'eſt pas-là une raiſon, me répondit-» il, pour la mettre à couvert de la critique. » D'excellentes piéces du théâtre ſont tom-» bées au commencement; & ce n'a été qu'a-» vec le tems, que quelques gens de bon » goût ont fait revenir le public. Pour une » perſonne éclairée qui vient à la comédie, » il y en a cent qui n'ont pas le ſens com-» mun, & qui ſe laiſſent conduire par un » nombre de demi-ſçavans & d'eſprits-faux, » toujours ennemis du mérite & des bon-» nes choſes. Pour balancer ces Zoïles mo-» dernes, & étouffer leurs critiques, on » leur oppoſe ces battemens, & ces ap-» plaudiſſemens qui entraînent le public » ignorant, le préviennent, & lui font croi-» re excellent ce que ſouvent il auroit trou-» vé mauvais ſur la foi des autres, & ſans » le connoître. «

Mais, lui dis-je, *lorſqu'on veut critiquer un ouvrage, & le rendre mépriſable, il faut qu'il ait des défauts eſſentiels. Quelque porté qu'on ſoit à ne rien approuver, que peut-on dire d'un bon ouvrage?* » Ce qu'on » en dit, reprit le chevalier de Maiſin? Qu'il

» ne vaut rien. On n'entre point dans le » détail : on ſe contente de crier qu'il eſt dé- » teſtable, abominable, mal écrit, rem- » pli de penſées uſées. Si quelqu'un veut en- » trer en matiere, & demander ce qu'on » trouve de mauvais, on redit encore que » tout eſt déteſtable, abominable & mal » écrit. L'homme d'eſprit leve les épaules, » & gémit de voir le ſçavant en butte à l'i- » gnorant, qui, à force de crier, entraîne » tous ſes pareils. «

Les hommes, mon cher Iſaac, ont été de tout tems les mêmes. Dans les ſiécles paſſés, la noble émulation a ſervi d'aiguillon aux grands génies, & la baſſe jalouſie a été le partage des eſprits vils & rampans. Il en eſt de même aujourd'hui.

Il arriva hier ici, dans le fauxbourg ſaint Martin, une aventure aſſez plaiſante. Deux jeunes mouſquetaires ſoupoient avec leurs maîtreſſes dans une maiſon dont la réputation n'étoit point en odeur de ſainteté. Le commiſſaire du quartier s'y étant tranſporté, trouva les mouſquetaires à table avec leurs princeſſes. Il procéda d'abord, ſelon le devoir de ſa charge ; & après avoir griffonné du papier, il étoit ſur le point de ſe ſaiſir des filles. Lorſqu'il voulut faire ſigner

le procès-verbal aux mousquetaires, qui, pendant qu'il écrivoit, avoient eu le tems de se consulter, un d'eux s'approcha des filles, l'autre éteignit la chandelle ; & mettant l'épée à la main, cria : *tue, tue.* Le commissaire & ses archers, mourant de peur, & craignant de se blesser mutuellement, se mirent ventre à terre, pour éviter la rencontre des épées qu'ils croyoient voltiger dans la chambre. Les mousquetaires gagnerent la porte, emmenerent les deux donzelles ; & en sortant enfermerent à clef le commissaire dans la chambre. Lorsqu'il n'entendit plus de bruit, & qu'il fut rassuré, il voulut sortir : mais il fallut qu'il enfonçât la porte ; ce qu'il ne put faire aisément, n'ayant point de lumiere. Pendant ce tems, les deux couples d'amans eurent le moyen de se mettre en sûreté.

Porte-toi bien, mon cher Isaac, & que le Dieu de nos peres te comble de richesses, & te donne une nombreuse postérité.

De Paris, ce.....

LETTRE V.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *rabbin de Constantinople.*

JE t'ai fait part, dans mes lettres précédentes, des réflexions que j'avois faites sur les choses qui m'ont le plus frappé à Paris. Je comptois recevoir quelqu'une de tes réponses : mais je n'ai pas eu cette consolation ; & j'aime mieux en accuser le défaut de commodités que la paresse.

Quoique je n'aie point encore reçu de tes lettres, je sçais tout ce qui arrive à Constantinople, & dans les principales villes du monde. On débite ici, deux fois par semaine, un papier imprimé, dans lequel sont écrits les principaux événements journaliers. Celui qui compose cet écrit, est en relation avec des gens de toutes les nations : & de son cabinet, il sçait ce qui se passe à Ispahan. Il est vrai qu'il est quelquefois trompé par ses correspondans, & qu'il trompe à son tour le public ; mais lorsqu'il a donné une nouvelle fausse, & qu'il la reconnoît pour telle dans la suite, il a la bonne foi d'avouer son erreur.

On a encore un nombre infini de feuilles volantes de cette espéce. Les unes roulent sur la littérature, les autres sur la politique, quelques-unes sur la galanterie. Ces dernieres sont assez à la mode : elles sont du goût des femmes & des abbés. Celles qui traitent de littérature, ont moins de vogue ; mais elles ne laissent pas d'être goûtées. Les plus ridicules sont celles que font certains politiques qui veulent connoître à fond les intérêts des princes. L'empereur n'a rien de caché pour eux. Le roi de France leur communique tous ses secrets. Ils donnent avis à un tel prince d'Allemagne, de prendre garde à ne point signer un traité qui pourroit lui être contraire : ils invitent un autre à y accéder. Il ne se fait pas le moindre mouvement dans une cour dont ils ne sçachent les ressorts cachés. Tu te tromperois si tu croyois que les auteurs qui travaillent à ces écrits politiques, fussent des gens nourris dans les affaires d'état, élevés dans le ministère, ou ayant du moins quelque correspondance avec ceux qui l'exercent. Ils sont nés dans une condition qui les en éloigne, & n'ont d'autre certitude de leurs discours que quelques raisonnemens vagues & quelques préjugés peu décisifs, auxquels

ils joignent les idées qu'ils se sont forgées.

Il y a encore des ouvrages plus considérables qu'on débite, les uns tous les trois mois, d'autres tous les six. On appelle ces livres des *journaux* : il y en a deux ou trois qui méritent d'être lûs. Celui qu'on nomme *journal des sçavans* a été digne de l'estime des connoisseurs. Mais il y a tant de ces sortes d'ouvrages, que peu s'en faut qu'ils ne surpassent le nombre des auteurs. On peut regarder ces sortes d'écrits comme des crieurs publics, payés par les libraires, pour louer les livres qu'ils impriment, & pour en faciliter le débit, en prévenant le public. Chaque libraire a un journaliste à ses gages, qui loue les ouvrages qu'il débite, & blâme ceux que vendent ses confrères. Il y a ici une société de docteurs nazaréens qui en ont plusieurs soumis à leurs ordres ; ils les font travailler sur les matières qu'ils veulent. Ce sont eux qui leur donnent les idées, qui leur réglent les expressions ; & ces auteurs (1) ne sont proprement que des secrétaires copistes : aussi sont-ils généralement mépris, & n'ont d'autres lecteurs que les gens que la crainte ou l'ambition attachent à ces

(1) Les journalistes de Trévoux.

docteurs nazaréens (1), dont le crédit eſt puiſſant, & la haine implacable. Un parti de pluſieurs eccléſiaſtiques qui leur eſt entiérement oppoſé, imprime une feuille volante (2) qui les a mis en fureur. Ils ont vainement cherché à en connoître l'auteur : il a ſçu ſe cacher, & a été heureux de pouvoir le faire ; car on l'eût puni rigoureuſement, s'il eût été découvert. Il eſt vrai qu'il méritoit une punition exemplaire ; non pas pour avoir écrit contre des moines & des prêtres ; mais pour avoir manqué en pluſieurs endroits de reſpect au ſouverain, au miniſtère & à la nation. Cet endroit de ma lettre me conduit imperceptiblement au reſpect que les ſujets doivent à leurs princes.

Il me paroît, mon cher Iſaac, que le bonheur des peuples dépend de leur ſoumiſſion aux loix de l'état, & aux ordres de ceux à qui Dieu en a conſié la conduite. La tranquillité & la paix d'un royaume conſiſtent dans l'harmonie & dans l'union du ſouverain & des ſujets. Dès que cette union ne ſe trouve point, tout eſt en combuſtion : il faut que, par les fréquentes ſecouſſes que la diſcorde donne à un état diviſé, il s'é-

(1) Les jéſuites.
(2) Les nouvelles eccléſiaſtiques.

croule & tombe en ruine. L'empire Ottoman ne périra jamais que par ſes propres forces : il renferme dans ſon ſein ſes plus cruels ennemis ; & ſes changemens de viſirs, ſes ſultans détrônés, ſes janiſſaires toujours prêts à ſe révolter, ſont des accès de fureur qui déchirent ſes entrailles.

On doit rendre cette juſtice aux François qu'ils aiment leur ſouverain ; & l'on ne voit point ici de ces cataſtrophes ſi communes à Conſtantinople. Mais ce qui te paroîtra ſurprenant, c'eſt que les troubles intérieurs de cet état ne ſont cauſés, ni par les grands, ni par la nobleſſe, ni par les troupes, ni par les peuples. Tu prendras ce que je te dis pour une énigme, & tu ne pourras comprendre qui peut les occaſionner. Ta ſurpriſe augmentera, lorſque je te dirai, que c'eſt par les moines & les eccléſiaſtiques. Ils ſont ici les mêmes manœuvres que les janiſſaires & les ſaphis, & ſont diviſés en deux partis auſſi oppoſés que le ſont ces deux corps de milice. Le ſujet de leur haine eſt un écrit que le ſouverain pontife a fait, par lequel il ordonne à tous les nazaréens de penſer, d'écrire & de ſoutenir, qu'il penſe juſte lorſqu'il ſe trompe (1). Cette ordonnance a ré-

(1) L'infaillibilité du pape.

volté beaucoup de gens, & sur-tout quelques docteurs mathématiciens, qui n'ont pas trouvé que les preuves de cette proposition pussent se démontrer géométriquement. Ils ont donc appellé à la pluralité des voix de tous les pontifes subalternes. Mais, quoiqu'ils ne dussent pas s'y attendre, ils ont été condamnés; & ces pontifes ont décidé que leur souverain avoit raison, & pensoit juste, même quand il pensoit mal. Les docteurs, révoltés d'une semblable décision, & ne voulant pas s'y soumettre; ne sçachant cependant quelle raison alléguer pour ne point obéir, se sont avisés de soutenir, qu'il falloit que la décision des pontifes eût été faite dans une assemblée générale, où ils eussent tous assisté; soutenant qu'ils n'avoient pu juger légitimement cette question, parce qu'ils avoient donné leurs voix séparément, & chacun dans son pays (1). Les autres se sont récriés sur une proposition si extraordinaire. Ils ont dit, que leurs ennemis ne demandoient cette assemblée, dont la tenue étoit impossible, que pour avoir un prétexte de soutenir leur erreur; & qu'il étoit aisé de voir, qu'un homme ne changeoit point

(1) Diocèse.

d'opinion, parce qu'il étoit obligé de faire un voyage.

Le miniſtère, ennuyé de toutes ces diſputes, ordonna aux deux partis de ſe taire. Ils n'obéirent ni l'un ni l'autre; & pour colorer leur déſobéiſſance, ils s'aviſerent d'un plaiſant expédient. Ils s'accuſerent mutuellement d'être mauvais ſujets, ennemis de l'état & rebelles au roi; & ſous prétexte de défendre les intérêts du prince, ils s'attaquerent plus vivement que jamais. La paix, & l'inaction dans laquelle étoient les François, dont le génie eſt naturellement amoureux de la nouveauté, fit prendre parti à bien des gens dans cette querelle. Les ſuites en devenoient dangereuſes pour l'état; mais la guerre, & la punition de quelques-uns de ceux qui ne vouloient pas croire que le ſouverain pontife raiſonnoit ſenſément, lors même qu'il extravaguoit, a fort appaiſé les diviſions.

Je t'avouerai, mon cher Iſaac, que, ſi j'avois été chargé du miniſtère de France dans le commencement de cette affaire, j'en euſſe prévû les ſuites, & je les euſſe évitées. Les Vénitiens, dont tu connois le génie politique, reçoivent ſouvent de ces écrits pontificaux, & les renferment, ſans les lire, dans un cof-

fre, où il y en a déjà nombre d'autres, & qui ſert toujours au même uſage. Il eût été prudent de tenir la même conduite. Mais lorſque le ſouverain s'étoit déclaré, qu'il vouloit que cet écrit fût reçu, & qu'il regardoit comme ennemis de l'état ceux qui le refuſoient, la déſobéiſſance des ſujets devenoit un crime. Le bien public, la tranquillité, le repos de la patrie, exigeoient d'eux cette complaiſance.

Ce n'eſt pas, mon cher Iſaac, que j'accorde au roi cette puiſſance aveugle & deſpotique qu'exercent les ſultans. Non, ce n'eſt pas-là mon ſentiment. Je veux qu'un roi ſoit le pere du peuple, & n'en ſoit pas le tyran. Mais je ſoutiens que, pour le bonheur de l'état, il doit avoir un pouvoir ſupérieur; & qu'il faut qu'il ſoit au-deſſus de ſes peuples, autant que les loix doivent être au-deſſus de lui. J'ajoûterai même, que s'il viole les loix, il faut laiſſer au ciel à juger de la punition qu'il mérite, dont ſes ſujets ne peuvent & ne doivent jamais connoître. Quel embarras, quel trouble, quelle diviſion ne s'enſuit-il pas du principe contraire? Dès qu'il y a deux partis dans un état, il eſt impoſſible qu'un roi les ſatisfaſſe tous les deux également. Les mécontens pourront aiſé-

ment couvrir leurs révoltes de la néceſſité d'empêcher le violement des loix.

Nous voyons rarement dans nos livres, que nos peres aient pris les armes contre les rois d'Iſraël : s'ils l'ont fait, Dieu a permis qu'ils en aient été punis rigoureuſement, eux & leurs chefs. Le ſort d'Abſalon peut ſervir d'exemple à ceux qui ſe laiſſent entraîner à l'eſprit de révolte. J'eſpere que tu trouveras mes réflexions juſtes. Je ſais qu'elles ne ſont pas ſans réplique ; mais je crois qu'elles tendent à maintenir le calme dans la ſociété.

Pour concevoir une idée de ces feuilles volantes dont je viens de te parler, figure-toi les lettres que je t'ai écrites. Si je les communiquois à quelqu'un, & qu'il s'avisât de les rendre publiques, il en feroit un ouvrage périodique. Elles plairoient à quelques-uns : elles ſeroient critiquées par d'autres ; mais je crois qu'elles trouveroient dans les moines de dangereux ennemis. Ils ne me pardonneroient jamais la façon libre dont je t'écris ſur leur compte. Les traits de galanterie, dont je te parle quelquefois, ſeroient des offenſes, dont tôt ou tard ils ſe vengeroient. Ils prêchent perpétuellement la néceſſité de pardonner, & ne pardonnent jamais. Je vais t'en donner une preuve.

Il y a quelque tems qu'un récollet, appellé le pere Placide, dirigeoit la femme de chambre d'une dame fort aimable. Il prenoit ordinairement, pour donner ses instructions à sa pénitente, le tems où sa maîtresse étoit absente. Il ne perdoit point les momens en discours frivoles, & agissoit si bien, qu'il ne tenoit pas à lui qu'il ne donnât à son éleve un avant-goût des plaisirs qu'il lui promettoit dans l'autre monde. Ce moine caffard avoit persuadé à cette fille qu'il avoit le droit d'ôter le crime d'une telle action. Jeanneton qui se piquoit de dévotion, & qui pour tous les biens du monde n'eût point voulu manquer à sa loi, n'auroit pas troqué son amant pour le premier prince du monde, tant elle estimoit le pouvoir qu'il avoit d'ôter un pareil péché. *Pere*, lui dit-elle un jour, *je m'étonne que ma maîtresse s'amuse avec monsieur D***, & qu'elle ne prenne plutôt quelqu'un de vos peres. Mais peut-être n'ont-ils pas la puissance d'ôter les péchés, lorsque les femmes sont mariées. Non*, lui dit-il, *nous autres simples moines n'avons point un pouvoir aussi étendu. L'adultere est un cas réservé à nos prélats. Vous perdriez même l'indulgence que je vous donne, & tomberiez dans un grand crime, si jamais*

vous révéliez ce qui se passe entre nous. Ne craignez rien, répondit Jeanneton, *soyez assuré du secret.* Pendant près de six mois, il n'étoit arrivé aucun incident. Un jour auquel le directeur s'étoit surpassé dans ses instructions, se trouvant las & fatigué, il voulut se décharger de son froc. Il en mit bas une partie, & resta en sandales, en culotte, & en camisole. Lorsqu'il étoit dans un équipage aussi leste, la maîtresse de Jeanneton revient au logis, dans un tems où elle n'étoit point attendue. Elle appelle Jeanneton, qui ne répond pas : elle entend du bruit dans sa chambre ; & la curiosité la porte à regarder par la serrure. Elle apperçoit le moine qui se mettoit à sa toilette, & reprenant son capuchon & son manteau. Quelque surprise qu'elle fût d'une semblable vision, elle voulut éviter le scandale. Elle ordonna d'un ton de maîtresse d'ouvrir, menaçant d'appeller du monde, & de faire enfoncer la porte. Le moine vint d'une maniere pieuse l'ouvrir, & baissant les yeux en terre, *Madame*, lui dit-il, *excusez : je ne voulois point interrompre le sacrement de pénitence ; & j'en étois à l'absolvo, lorsque vous avez appellé Jeanneton.* .....*Mon pere*, dit la jeune dame, *vous serez moins contraints à l'avenir. Sortez de ma*

maiſon, & gardez-vous d'y paroître jamais, ni l'un ni l'autre.

Tu aurois cru, mon cher Iſaac, que ce moine eût dû s'eſtimer heureux d'être ſorti d'un pareil embarras. Il voulut ſe venger de l'affront qu'il croyoit avoir reçu. Jeanneton lui avoit dit que le chevalier D*** étoit amoureux de ſa maîtreſſe. Il écrivit à ſon mari une lettre anonyme, remplie d'impoſtures, dans laquelle il lui en donnoit avis. On ſut dans la ſuite qu'il étoit l'auteur de la lettre : & la dame, plus prudente, négligea de le punir, ne voulant point que cette affaire tranſpirât dans le public. *De Paris, ce.*

LETTRE VI.

Jacob Brito *à* Aaron Monceca.

JE t'adreſſe ma lettre à Paris, parce que je ne doute pas que tu n'y ſois arrivé, depuis le tems que tu m'as écrit de Marſeille. Un voyage que j'ai été obligé de faire à Rome, où je ſuis encore, m'a empêché de m'acquitter des commiſſions dont tu m'avois chargé de la part d'Iſaac Onis. D'abord que je ſerai retourné à Genes, où je n'ai pu reſter que quelques

quelques jours, j'expédierai ce qu'il m'a demandé, & le lui enverrai par le même bâtiment qui m'a amené de Conſtantinople. Si ce que tu vois en France, te ſurprend autant que la plupart des choſes qui s'offrent ici à mes yeux, je ne doute pas que nous ne profitions beaucoup en nous communiquant nos réflexions.

Cette ville n'eſt preſque peuplée que de trois ſortes de gens, de moines, de peintres & de courtiſannes. On trouve auſſi rarement dans Rome un cordonnier, un tailleur & un marchand, qu'un prêtre & une fille publique dans les autres pays. Les docteurs nazaréens qui ſont ici, enſeignent au peuple qu'il n'y a qu'un Dieu. Ils le regardent comme un grand roi, lui compoſent une cour magnifique, & lui donnent un grand nombre de princes & de ſeigneurs pour en faire l'ornement. Ce ſont les eccléſiaſtiques qui ſont en droit d'expédier les lettres-patentes de ceux qui doivent occuper ces poſtes. Comme elles ſe vendent très-cher, & que le ſouverain pontife y trouve ſon intérêt, il eſt attentif à faire de tems en tems de très-nombreuſes promotions. On appelle cela, en termes nazaréens, *canoniſation d'un ſaint.* Ce brevet coûte cent mille écus par tête. Ceux dont les

héritiers peuvent donner une semblable somme, sont élevés à ce haut rang. Mais ceux dont les familles sont pauvres, quelque mérite qu'ils aient, se contentent d'être *béatifiés*. On peut comparer les premiers aux ducs, & les seconds aux marquis. Ils sont tous nobles, mais différens en dignité. Ainsi, mon cher Aaron, si toi & moi mourions nazaréens, quelque estime que nous nous fussions acquis pendant notre vie, nous n'aurions jamais pu espérer que d'avoir le rang de marquis en paradis.

La politique dans ce pays est poussée à son dernier degré. L'avidité des richesses n'y regne pas moins. C'est là le péché ordinaire. On met tout à profit. Puisqu'on vend les honneurs & les dignités de l'autre monde, juge ce qu'on doit faire des charges & des emplois de celui-ci.

J'ai trouvé entre le gouvernement de Rome & celui de Constantinople, une ressemblance marquée. Dès qu'un grand visir est élevé en dignité, toutes les créatures de son prédécesseur sont déplacées, & souvent disgraciées : il donne & vend tous les emplois. Il en est de même ici. A peine un pontife est-il expiré, que ses neveux n'ont plus de crédit. Les parens du nouveau prennent les rê-

nes du gouvernement, vendent & donnent les charges. Le visir contraint les bachas de lui faire des présens considérables : les bachas se récompensent sur les simples gouverneurs de villes, & les gouverneurs de villes pillent & pressent le peuple. Le souverain pontife exige un tribut des pontifes (1) : ceux-ci mettent des taxes considérables sur les simples prêtres, & les prêtres font payer aux peuples jusqu'à la terre qui leur sert de sépulture.

Je vais pousser plus loin ce parallele, & tu le trouveras aussi vrai. Lorsque le grand-seigneur veut avoir de l'argent, il envoie au bacha du Caire une bague de crin, qu'il aura faite lui-même (2) ; à celui de Smyrne, un arc ou un javelot. L'honneur de recevoir un semblable présent est toujours suivi d'un grand nombre de bourses, que donne celui à qui il est envoyé. Le souverain pontife en use de même. Comme il ne s'occupe point à des ouvrages manuels, ainsi que les sultans, il n'envoye ni arc, ni bague : mais il adresse à tous les pontifes subalternes un écrit, par

(1) Les bulles des évêchés.

(2) Les grands-seigneurs apprennent tous un métier.

lequel chaque nazaréen, à qui il le distribue, moyennant une certaine somme, est dispensé de certain point de religion, comme de manger maigre, de jeûner pendant le carême, &c. Il y a beaucoup de gens, qui, pour leurs commodités, achetent de cette marchandise. Il en est encore une d'un plus grand prix, mais qu'on vend moins communément : elle se négocie lorsqu'on veut épouser une de ses parentes. Outre ces marchandises, qu'on ne peut avoir, si l'on ne les paye selon le tarif auquel elles sont fixées, il y a quantité d'autres choses, dont on laisse le prix à la générosité d'un chacun, & qui passent sous le titre d'aumônes.

Pour exciter la charité des nazaréens, le pontife, de temps en temps, ouvre les portes du ciel. Autrefois cela n'arrivoit que tous les cent ans : actuellement, comme on s'est apparemment apperçu que les hommes vivoient moins, on fait cette ouverture tous les vingt-cinq ; & même quelquefois on n'attend pas que le terme soit expiré. Il ne faut pas se figurer que le chemin du ciel soit absolument fermé dans les autres temps ; mais le passage est plus étroit, & les impôts qu'on paye pour y entrer, sont plus considérables. Pendant le jubilé, le paradis est une foire

franche, le prix des douanes eſt baiſſé de moitié. D'abord que les jours de franchiſe ſont écoulés, les droits & les péages ſont remis ſur l'ancien pied.

J'ai été voir l'autre jour le temple de ſaint Pierre. L'œil eſt étonné de la grandeur, de la magnificence & de la régularité de ce ſuperbe édifice. Sa ſplendeur me rappella le ſouvenir du fameux temple de Jeruſalem, dons nous voyons la deſcription dans nos livres. En examinant les beautés de celui de ſaint Pierre, je vis cinq à ſix prêtres (1), aſſis dans de petits cabinets de bois (2), qui tenoient de longues baguettes avec leſquelles ils frappoient ſur la tête de ceux qui, paſſant auprès d'eux, fléchiſſoient les genoux. Je m'informai quelle étoit cette cérémonie. *Ces gens*, me dit-on, *ſont des grands pénitenciers : ils ont le droit d'abſoudre de tous les péchés ; & comme ils ne pourroient ſubvenir à écouter les fautes que des gens de toutes les nations du monde viennent leur avouer, ils lavent & nettoyent l'ame des immondices, & la purgent des crimes, en appuyant le bout de leur bâton ſur la tête.* Cette

(1) Les grands pénitenciers.
(2) Les confeſſionnaux.

cérémonie me parut groteſque. Je gardois cependant le ſilence, & ne dis point quel étoit mon ſentiment.

En ſortant du temple de ſaint Pierre, j'entrai dans un autre, qui n'en eſt pas éloigné. Dans le temps que je l'examinois, deux hommes me préſenterent un plat, & me demanderent quelque choſe pour l'entretien de monſieur ſaint Jacques. Ayant toujours aimé à aſſiſter les malheureux, je mis la main à la poche, & leur donnai un teſton. Dès que je fus dans la rue, je priai un négociant de mes amis qui m'accompagnoit, de m'apprendre qui étoit ce monſieur Saint Jacques, qui ſe trouvoit dans le beſoin; & ſi c'étoit celui-là même à qui j'avois donné l'aumône? Après avoir beaucoup ri de ma demande: *ce monſieur ſaint Jacques*, dit-il, *que vous croyez dans le beſoin, eſt un ſaint à qui il ne faut rien. Il eſt mort depuis plus de ſeize cents ans. Et pourquoi donc*, répondis-je, *demande-t-on pour lui? C'eſt*, répliqua-t-il, *pour l'entretien des prêtres qui deſſervent ſon temple.* Je compris d'abord que c'étoit-là un des moyens dont les moines ſe ſervent pour attraper de l'argent, & dont je n'avois eu juſqu'alors aucune connoiſſance. Il faut qu'il y en ait bien d'autres que j'ignore: &

dont je t'instruirai, lorsque je les découvrirai.

Ce temple de saint Jacques n'étoit autrefois qu'une simple chapelle : il a été bâti à l'occasion d'un miracle. Lorsqu'on achevoit l'église de S. Pierre, toutes les colonnes & les chapiteaux qu'on portoit pour orner ce fameux édifice, passoient devant la porte de S. Jacques. Il souffrit pendant un tems qu'on eût pour lui aussi peu d'égard ; espérant que, lorsqu'on auroit travaillé à la construction de cette église, on penseroit à le mieux loger. Comme il vit dans la suite que les Romains ne songeoient point à lui, il résolut de prendre ce qu'on ne lui donnoit pas. Il apperçut un jour deux colonnes de marbre granite, que deux charrettes portoient au temple de saint Pierre : il les trouva fort à son gré, & forma le dessein de se les approprier. Il attendit qu'elles fussent auprès de la porte de sa petite cahute ; & par sa toute-puissance, il ôta la force aux chevaux, les rendant incapables d'ébranler le fardeau qu'on vouloit leur faire traîner. Le charretier qui ignoroit le dessein de saint Jacques, déplie son fouet, le fait claquer, & jure de toutes ses forces. Tout cela ne les fit point marcher. On crut qu'ils étoient rébutés ; on en attela six de plus : ils ne firent pas davantage. En-

fin l'on alla jusqu'à en mettre cent à chaque charrette, sans qu'elles pussent avancer d'un pas. Quelqu'un plus spirituel que les autres, pénétra le dessein de saint Jacques. Il dit qu'il falloit les conduire jusqu'à la porte de son église. Pour mieux constater le miracle, on ne laissa à chaque charrette que deux chevaux, qui s'en allerent au trot, & comme s'ils n'avoient rien traîné, remettre au saint les colonnes dont il avoit envie. Bientôt après, on jetta à bas la chapelle : on lui bâtit un temple, dans lequel on les plaça, & le peuple, en mémoire de ce miracle, lui donna le nom de *Saint-Jacques secoue-chevaux* (1).

Ecris-moi, je te prie, si tu vois & si tu entends en France des choses qui puissent approcher de l'absurdité de celles que je t'écris. Que nous sommes heureux, mon cher Monceca, d'être nés juifs ! De pareilles chimeres ne trouvent jamais place dans notre esprit : & sous quelque voie que l'imposture & le ridicule s'offrent à nos yeux, nous ne les adoptons jamais pour des miracles.

(1) Il n'est aucun Romain qui n'assure le fait pour véritable : & en mémoire de ce prétendu miracle, l'église a retenu le nom de CHIESA DI SAN GIACOMO SCOSSA-CAVALLI.

Porte-toi

Porte-toi bien, & que le Dieu d'Israël répande sur toi les richesses & l'abondance.

De Rome, ce.....

LETTRE VII.

Aaron Monceca *à* Jacob Brito.

J'Ai reçu ta lettre, mon cher Jacob, & je te félicite d'être plus exact à répondre qu'Isaac Onis, dont je n'ai point encore de nouvelles. Je ne doute pas que tu ne sois aussi surpris de ce que tu vois à Rome, que je le suis de ce que j'apperçois à Paris. Tous les objets qui se présentent à nos yeux, nous étoient inconnus. Il semble que nous soyons transportés dans un nouveau monde. Tu devrois pourtant être moins étonné que moi. Ton pere étois Génois : tu as été élevé jusqu'à l'âge de dix ans dans les pays nazaréens ; & quoiqu'alors tu ayes passé à Constantinople, d'où tu n'es sorti qu'à présent, il te doit rester une idée confuse de ce que tu as vû dans ta jeunesse.

J'ai lû avec plaisir ce que tu m'écris sur la superstition des Romains. Il arrive jour-

nellement dans ce pays des preuves convaincantes des excès où elle peut entraîner le peuple. Dans le moment que je t'écris, il y a peut-être à Paris deux mille personnes qui sont attaquées de vapeurs, qui tiennent du démoniaque, & dont les extravagances & les fureurs passent pour des miracles. C'est un ordre du souverain pontife, qui a rendu tous ces gens-là semblables à des possédés. Voici le fait.

Tu auras sans doute entendu parler à Rome d'une certaine constitution, qui fait beaucoup de bruit en France. Un prêtre (1), qui s'étoit joint aux opposans qu'elle avoit trouvés dans ce royaume, mourut il y a quelques années. Pendant sa vie, il a été ignoré de l'univers entier : après sa mort, il a eu une réputation étonnante. Quelques-uns des opposans allerent s'aviser de vouloir lui donner un de ces brevets, dont tu dis que le pape est le seul dispensateur, & par lequel un homme est reconnu pour un seigneur de la cour céleste. Comme ils n'espéroient pas que le souverain pontife y consentît jamais, ils résolurent de lui faire faire de si grandes choses, que le peuple lui ac-

(1) M. Paris. Il n'étoit que diacre.

cordât cette dignité, ſans ſon conſentement. Ils eurent recours au miracle : c'eſt-là le grand moyen pour frapper les eſprits ; & dans les choſes qu'ils voulurent faire opérer par la vertu de leur confrère mort, ils y répandirent de la gaieté, & les ornerent de la pompe du ſpectacle. Ils crurent, qu'en amuſant le peuple par des objets gracieux, leurs miracles feroient un plus grand effet, que s'ils arrivoient ſimplement. Ils réſolurent donc de donner au nouveau ſaint le pouvoir de guérir ceux qui auroient recours à lui par des ballets & des chanſons. Un abbé (1), après avoir étudié long-tems en particulier, ouvrit le premier cet exercice. Il danſa ſur le tombeau du prêtre une danſe, dans laquelle il y avoit un pas nommé le ſaut-de-carpe, qui plaiſoit infiniment au public, & que l'abbé faiſoit dans la perfection. Il avoit une jambe plus courte que l'autre de quatorze pouces, & prétendoit que tous les trois mois elle s'allongeoit d'une ligne. Un Mathématicien, qui calcula le tems auquel ſa guériſon ſeroit complette, la régla à cinquante-cinq années de cabrioles. Beaucoup de gens trouverent ce goût de

(1) Les convulſions de l'abbé Becheran ſur le tombeau de l'abbé Paris.

ſpectacle charmant : ils y allerent pour le voir ; & dans la ſuite, pluſieurs voulurent danſer eux-mêmes : enſorte qu'il y eut peu de troupes de danſeurs de corde auſſi complettes. Ceux du parti contraire voulurent engager les comédiens François & Italiens à préſenter une requête au parlement, pour faire finir un ſpectacle qui leur portoit préjudice. Mais, ſoit que ceux-ci euſſent été gagnés, ſoit qu'ils ne vouluſſent pas empêcher leurs confreres de gagner leur vie, ils garderent le ſilence.

Cependant ces ballets déplurent au roi : il fit murer la porte de leur ſalle (1) ; & leur défendit, ſous de grieves peines, de continuer leurs exercices. Ne pouvant plus danſer en public, ils repréſenterent chacun chez ſoi, & à huis clos. Mais comme le nombre de ces danſeurs avoit beaucoup augmenté, & que leurs ſauts, accompagnés d'airs barbares chantés d'une voix forte, faiſoient un bruit effroyable : les prélats, qui avoient paſſé une partie de la nuit à table, en étant éveillés trop matin, obtinrent qu'on arrêteroit ceux qui étoient dans leurs quartiers, & qu'on les conduiroit priſonniers au chateau de Vin-

(1) Du cimetière où étoit le tombeau du prétendu ſaint.

connes. Il s'y en trouva près de trois cent. Juge le beau carillon qu'ils devoient faire, lorsqu'ils commençoient leurs entrechats. Quelques-uns ennuyés d'être renfermés, promirent de renoncer entiérement à la danse & à la musique ; & on leur rendit la liberté. Les autres ont été retenus, & ont continué leurs exercices. Il en est encore outre ceux-là, plus de deux mille à Paris, qui n'ont point été arrêtés.

Avoue, mon cher Brito, que ceux qui trompent ainsi ce peuple facile à séduire, méritent des peines rigoureuses. J'admire la clémence du roi de France : de pareils sauteurs à Constantinople eussent bientôt été empalés : on les eût mis dans un état à ne plus cabrioler. Il semble que ce soit le sort du peuple d'être sans cesse la dupe des imaginations des esprits turbulens. Il donne dans tous les pieges qu'on lui tend, & ne sort des uns, que pour retomber dans les autres.

Un de mes amis m'a raconté une plaisante aventure, sur la simplicité d'une femme, dont il a été le témoin oculaire. Dans la Franche-Comté (1), on avoit enterré un

(1) Dole.

prêtre (1), membre d'une ſociété entiérement oppoſée aux danſeurs dont je viens de te parler. On l'avoit accuſé pendant ſa vie d'avoir rendu une fille démoniaque, pour avoir le moyen de l'abuſer. L'affaire ayant été portée pardevant un tribunal ſouverain, il fut renvoyé abſous. Ses ennemis dirent que la protection l'avoit tiré d'affaire, mais quant à moi, je t'avouerai, qu'après m'être informé du fait, j'ai cru que c'étoit un tour que lui avoient joué les cabrioleurs, dont il étoit ennemi déclaré. Ses confrères étoient tous au déſeſpoir de l'éclat qu'avoit fait ce procès. Pour réparer après ſa mort, le mal qu'il leur avoit cauſé pendant ſa vie, ils réſolurent de lui faire expédier un brevet de canoniſation de la premiere claſſe. Il leur étoit très-facile d'en venir à bout par le crédit qu'ils ont auprès du ſouverain pontife; mais il falloit quelque miracle qui pût ôter le préjugé où l'on étoit à ſon déſavantage.

Une femme qui avoit perdu la vûe depuis quelques mois, faiſant brûler des cierges & de l'encens à l'honneur de tous les ſaints du Paradis. Aucun n'étoit aſſez complaiſant pour vouloir la lui rendre : ils étoient ſourds à ſes prieres; & la bonne femme perdoit

(1) Le pere Girard, jéſuite.

ſon tems & ſes préſens. Son directeur lui conſeilla de faire une neuvaine ſur le tombeau du pere défunt, qui avoit mérité par les perſécutions qu'il avoit ſouffertes, d'être un bienheureux de la premiere claſſe. L'aveugle y conſentit : elle eût fait des vœux à Mahomet, ſi elle eût cru pouvoir en être ſoulagée le neuvieme jour. Comme elle faiſoit ſon oraiſon ſur le tombeau du demi-ſaint (1), le ſoleil lui darda ſur les yeux ſes rayons au travers d'une des vitres de l'égliſe. Comme elle appercevoit encore dans le grand jour un reſte de clarté, ſans diſtinguer aucun objet, ces rayons rendus plus vifs par le réfléchiſſement du verre, lui firent voir une eſpéce de lumiere blanchâtre, qui la ſurprit. Elle s'écria qu'elle voyoit clair : & dans le premier moment de ſa joye, faiſant avec précipitation trois ou quatre pas ſans être conduite, elle alla donner de la tête contre le pilier, & ſe fit une boſſe au front, qui cauſa un grand échec à la réputation du nouveau ſaint, & obligea de différer l'expédition du brevet qu'on lui devoit accorder. Cette aventure a beaucoup décrédité certains petits morceaux d'étoffe, que le peuple avoit coupé de ſa robe lorſqu'on l'en-

(1) Il eſt dans une chapelle auprès d'une fenêtre.

terroit, & qu'il gardoit pieusement (1).

Je doute, mon cher Brito, que la superstition aille plus loin dans le pays que tu habites. Crois-tu que les cabrioleurs de Paris ne soient pas un juste équivalent de l'aventure de saint-Jacques secoue-chevaux ? Par-tout le peuple est également crédule. Tu connois le servile respect qu'ont les mahométans pour leurs santons & pour leurs dervis. Nous-mêmes, je te l'avouerai, nous donnons quelquefois trop crédulement dans les idées de nos rabbins. Je t'écrirai quelque jour ce que je pense là-dessus.

Porte-toi bien, & que le Dieu de nos peres répande sur toi ses richesses en abondance.

De Paris, ce.....

---

(1) Lorsqu'on enterra à Dole le pere Girard, le peuple coupa des morceaux de sa robe, pour en faire des reliques.

LETTRE VIII.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *rabbin de Constantinople.*

JE suis étonné tous les jours de la grande puissance du roi de France. Je ne doute plus de ce que m'avoient dit quelques négocians de Pera. C'étoit avec peine que j'ajoûtois foi à leurs discours, lorsqu'ils m'assuroient que leur prince étoit en état d'exécuter de entreprises, auxquelles le grand-seigneur n'oseroit penser. Trois choses sont les principaux mobiles de sa grandeur : l'amour de ses sujets ; l'abbaissement des grands, que les rois ses prédécesseurs ont abbattus & appauvris ; & l'heureuse situation de ses provinces, qui sont excessivement peuplées, Comme je vantois au chevalier de Maisin l'état floriſſant de ce royaume : *Vous ne voyez*, me dit-il, *que les restes de notre grandeur. Nous nous sommes détruits nous-mêmes ; & nos divisions intestines ont fait ce que nos ennemis n'avoient pu exécuter.*

« Quelques points de religion, continua-» t-il, ayant partagé les esprits, il y a près

» de deux cens ans, nos théologiens se di-
» visèrent entr'eux : la cour se déclara pour
» les uns ; une partie du peuple & de la no-
» blesse pour les autres. Pendant quelque
» tems, la chose se passa en simples disputes;
» mais peu-à-peu la haine & la jalousie s'y
» mêlerent. La cour trouva mauvais qu'il y
» eût dans le royaume des sentimens diffé-
» rens des siens, & le roi ordonna à ses su-
» jets de s'y conformer. Il n'est rien de si dan-
» gereux que de violenter les consciences : on
» n'en a que trop souvent vû de funestes effets.
» les François, qu'on appelloit novateurs, re-
» fuserent de s'y soumettre : ils prétendirent
» que la fidélité qu'ils devoient à leur prin-
» ce, n'exigeoit pas qu'ils manquassent
» aux points principaux de leur religion. Leur
» refus servit de prétexte à leurs adversai-
» res pour les persécuter. On en fit mourir
» un grand nombre : on fit même brûler plu-
» sieurs honnêtes gens ; & ce qu'il y a de
» surprenant, c'est que la persécution aug-
» mentoit les novateurs, au lieu de les di-
» minuer. Leur parti devint redoutable : il
» fut accru & relevé par quelques princes du
» sang, qui s'en rendirent les chefs ; & pen-
» dant le regne de deux ou trois rois, nous
» nous déchirâmes mutuellement. Enfin, le

» parti de la cour ayant pris le deſſus, on » exila les novateurs du royaume. L'état aima mieux perdre le quart de ſes ſujets, & » voir paſſer ſon or & ſes manufactures dans » les pays étrangers, que de permettre de » prier Dieu en françois, & de manger du » mouton le ſamedi. On crut que déſormais » l'union regneroit : mais à peine ces citoyens » eurent-ils été proſcrits, que d'autres ont » été regardés comme de nouveaux novateurs. Ils ſont en grand nombre ; & ſi on » vouloit ſe ſervir du même reméde qu'on » employa pour détruire les premiers, le » royaume ſeroit bien-tôt comme un homme, que de trop fréquentes ſaignées ont » fait tomber dans la phtiſie. «

Mon cher Iſaac, ne ſemble-t-il pas que le dieu de nos peres prenne le ſoin de nous venger des nazaréens & des infideles ? S'il permet que nous ſoyons dans la captivité, & que nous eſſuyions le joug de ces fiers tyrans, il répand ſur eux l'eſprit de perverſion & de vertige, pour nous montrer par leurs erreurs, la vérité de cette loi, que Dieu donna lui-même à Moïſe.

Je ne ſçais ſi tu as jamais fait réflexion aux perſécutions mutuelles que les nazaréens ſe font entr'eux. Pour moi, j'ai tou-

jours cru que c'étoit une punition visible des excès auxquels ils se sont portés contre nous. Cette inquisition affamée du sang d'Israël, dont les horreurs ont même touché nos plus cruels ennemis, a fait perdre à l'Espagne les Provinces-Unies : & ces mêmes provinces, qui reçurent nos frères dans leur sein, & leur donnerent un asyle, sont devenues le dépôt des richesses de l'univers, & les protectrices de la liberté opprimée.

Considère, mon cher Isaac, la conduite du peuple de Dieu, auprès de celle des nazaréens. Lorsque les dix tribus se séparerent, nous fîmes ce que nous pûmes pour les ramener dans le bon chemin : mais sous des feintes promesses, les attirâmes-nous dans le temple pour les y faire servir de victimes? Un lévite crut-il jamais que la mort de quelque saducéen dût le conduire à devenir grand-prêtre ? Dieu exige-t-il que nous versions le sang de nos frères, & ne nous le défend-il pas en termes exprès dans le commandement de sa loi ?

J'ai observé que chez les infideles, l'envie de faire des prosélytes va jusqu'à la fureur. Les Mahométans & les nazaréens employent à ce sujet toutes sortes de

moyens. Rebutés du peu de succès qu'ils ont trouvé parmi nous, ayant vainement employé les menaces, les supplices & les promesses, ils ont tourné leurs armes mutuellement les uns contre les autres.

Les nazaréens ont des soldats religieux (1), qui font un vœu solemnel d'immoler autant de Turcs qu'il leur sera possible, à la gloire de Dieu ; & ceux-ci en revanche, ont fait un point de leur loi de leur rendre le réciproque. N'est-ce pas-là une façon pitoyable d'éclairer l'esprit & le cœur ? Ne voilà-t-il pas une plaisante foi, qui n'est fondée que sur la crainte, & qui ne croit que parce qu'elle n'ose ne point croire ? La plus légère difficulté, la plus petite dispute arme ces infidéles les uns contre les autres : ils s'égorgent, ils se massacrent pour le moindre point contesté : & dès que celui-là est fini, il en renaît bien-tôt un autre. Les grecs de Constantinople haïssent moins les mahométans que les latins ; & il n'est pas un marchand à Pera, qui ne se fît plutôt turc, que ce qu'il appelle schismatique. Tu connois l'anthipathie des Turcs & des Persans, & la division des sectes d'Omar & d'Aly.

(1) Les chevaliers de Malthe.

Je considère le mahométisme & le nazaréïsme comme deux grandes tours, pareilles à celle de Babel, qui produisent perpétuellement un amas de disputes & d'idées différentes.

Les nazaréens nous font un reproche qui fait la gloire de notre sainte loi. Ils prétendent que notre dispersion dans l'univers est la marque de notre réprobation. Mais cette unité de foi & de croyance (1) que nous avons conservé ; cette simplicité dans les points essentiels de notre religion, à laquelle ni le tems, ni nos malheurs, ni la différence des climats, n'ont pu apporter aucun changement ; ne sont-elles pas des preuves visibles de la grandeur & de la vérité de notre sainte loi ? La confusion, le désordre & le changement, sont le partage des inventions humaines ; la stabilité & la constance, les marques du doigt de Dieu.

Ecris-moi, mon cher Isaac, si tu trouves mes réflexions justes. Je suis dans un pays où je n'ose communiquer mes idées, qu'au-

(1) Par le terme d'*unité de foi & de croyance*, Aaron Monceca n'entend que les points principaux de la croyance Judaïque. C'est pourquoi il ne fait aucune attention à la différence qu'il y a entre les sentimens des Juifs Allemands, Portugais, Asiatiques & Afriquains.

tant qu'elles ſervent à éclaircir mes doutes, & de telle façon que la curioſité naturelle aux étrangers les rende excuſables.

Je me trouvai hier à l'enterrement d'un nazaréen. Les cérémonies m'en parurent auſſi nouvelles que celles que j'avois déjà vûes dans leur égliſe. Une grande quantité de moines marchoient deux à deux dans les rues, en chantant un certain air lugubre. Parmi ces moines, il y en avoit de vêtus de pluſieurs manieres & de différentes couleurs. Les uns étoient habillés de gris, portoient une longue barbe, & n'avoient pour chauſſure qu'une ſandale de bois. Les autres étoient noirs & blancs, & ſans barbe. Il y en avoit d'une couleur verdâtre. Tous ces moines formoient pluſieurs corps différens: & ils étoient diviſés ſelon leurs vêtemens. A la tête de chaque troupe, on portoit un étendard fait en croix, aſſez reſſemblant aux enſeignes des bachas, ſi ce n'eſt qu'il n'y avoit point de queue de cheval qui pendît aux bâtons. Ces premiers prêtres, qui formoient comme l'avant-garde, étoient ſuivis par d'autres couverts d'une eſpéce de manteau à-peu-près ſemblable aux cappes des bergers de l'Arabie. Des hommes leur ſoutenoient un des bouts de la robe. Ils avoient chacun un long flambeau

à la main : l'on eût pû les prendre pour ſes lanciers, qui faiſoient le corps d'armée. Ils formoient autour du mort, que quatre perſonnes portoient, un bataillon quarré. Une foule de gens habillés de noir, à la tête deſquels étoit un homme entiérement couvert d'un grand crêpe, fermoit la marche, & ſervoit d'arriere-garde. La curioſité m'engagea à voir la fin d'une cérémonie auſſi extraordinaire. Je ſuivis le convoi funebre. Dès qu'il fut arrivé à l'égliſe, on plaça le corps mort au milieu de pluſieurs flambeaux : les prêtres l'entourerent, & prirent congé de lui, par quelques airs & quelques chanſons qu'ils chanterent. Comme j'étois éloigné, je ne pus diſtinguer ce qu'ils lui diſoient : mais il me parut qu'ils lui ſouhaitoient beaucoup de repos, de tranquillité, & une parfaite conſervation de la vûe (1). Avant de deſcendre le défunt dans le caveau, on voulut voir par précaution s'il ne ſeroit qu'évanoui. Un jeune homme apporta un pot rempli d'eau (2), & chacun lui en jetta ſur le viſa-

(1) Aaron Monceca fait alluſion à ces paroles de l'office des morts : *Dona eis requiem, & lux perpetua luceat eis.*

(2) L'eau-bénite que les prêtres jettent ſur les morts, pour éloigner les mauvais eſprits.

ge. N'ayant donné aucun ſigne de vie, on l'enferma dans le tombeau : après quoi, l'on chanta encore un petit air ſur ſa ſépulture, pour lui dire le dernier adieu. Je n'ai pu pénétrer quelle eſt la raiſon de cette cérémonie. Je veux donc m'informer ſi les nazaréens croient que les morts, dans l'autre monde, ſoient métamorphoſés en enfans, & qu'on les endorme par des chanſons.

On nous accuſe d'avoir trop de cérémonies dans notre religion. Peut-on en trouver de plus ridicules, & en plus grand nombre, que chez les nazaréens ? Que doit penſer un vivant, de voir chanter ſur le tombeau d'un mort ? Je ne connois de plus grande folie que celle d'y danſer.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & remercie Dieu de t'avoir fait connoître ſa loi.

De Paris, ce.....

LETTRE IX.

Iſaac Onis, *rabbin de Conſtantinople*, *à* Aaron Monceca.

UN capitaine, dont le vaiſſeau eſt arrivé hier dans ce port, vient de me remettre quatre de tes lettres. Apparemment qu'elles ont été arrêtées à Marſeille : notre correſpondant me les a toutes envoyées par le même bâtiment.

Je ne doutois point de la ſurpriſe que te cauſeroient les nouveautés que tu vois. La premiere fois que je partis de Conſtantinople pour aller à Vienne, je me trouvai dans un pareil cas au tien. Nourri dans les manieres Levantines, tout ce qui n'en approchoit pas me paroiſſoit extraordinaire. J'ai ri de bon cœur de ta mépriſe ſur les chanteuſes de l'opéra, & de l'embarras que te cauſa le ſermon. J'ai fait voir tes lettres à Oſman Bacha (1), qui depuis quelques jours, eſt arrivé dans ce pays. Il a trouvé juſte le jugement que tu as porté ſur l'état

(1) Le comte de Bonneval.

des sciences en France. Tes réflexions sur notre religion ont occasioné, entre son secrétaire & moi, une dipute vive & plaisante. C'est un jeune homme qui s'est fait mahométan depuis trois ans. Il avoit été quelque tems moine. Ensuite, las du nazaréisme, il vint se faire Turc. Le Bacha le vit, lui trouva beaucoup de talent, & le prit à son service. Il a voulu me prouver que la véritable religion étoit la mahométane, qu'elle contenoit le judaïsme épuré, tel qu'il étoit dans le tems que Dieu donna les tables de Moïse. J'ai été surpris de le voir si zélé pour Mahomet. Je croyois qu'il étoit aussi mauvais turc qu'il avoit été mauvais nazaréen. Comme, en disputant, ses raisons avoient beaucoup amusé Osman, il lui ordonna d'en faire un précis, pour qu'il pût les examiner à loisir. Je t'envoie une copie du mémoire qu'a fait ce secrétaire. Préjugé à part, mande-moi ce que tu en penses.

Mémoire de Haly, secrétaire d'Osman Bacha, autrefois comte de Bonneval.

» NOUS avons, nous autres musul-
» mans, les mêmes cérémonies & la même

» croyance que vous autres juifs, dans tous
» les points essentiels. Un seul Dieu, l'im-
» mortalité de l'ame, la punition des mé-
» chans, la récompense des bons, la cir-
» concision, l'horreur des images, l'obser-
» vation du jour du sabbat; & nos mos-
» quées, ainsi que vos synagogues, ne sont
» point souillées par des idoles. Lorsque nous
» jeûnons, nous ne mangeons, comme
» vous, qu'après le soleil couché. Nous
» avons du respect pour la mémoire de
» Moïse & des prophetes. Nous regardons
» avec vénération la ville de Jérusalem.
» Nous nous abstenons des viandes défen-
» dues. Voilà, dans tous les points le ju-
» daïsme ancien: voilà la foi d'Israël dans
» son plus grand jour, & telle qu'elle sub-
» sistoit dans le tems de David.

» Examinons à présent qui sont ceux qui
» ont le plus changé & ajouté, ou de nous,
» ou de vous.

» Un des deux griefs que vous nous repro-
» chez, consiste dans le culte que nous ren-
» dons au Messie (1). Mais pourquoi ne
» voulez-vous pas que nous reconnoissions

(1) Les Turcs regardent le Messie comme un grand prophete: ils ont même beaucoup de respect pour les prophetes.

» ſa venue, lorſqu'il en eſt tant de preuves
» évidentes ? Comment réglez-vous votre at-
» tente éternelle avec les ſemaines de Da-
» niel ? Vous avez perdu votre compte ; &
» las de faire d'inutiles ſupputations, vous
» avez mieux aimé dire que c'étoit un myſ-
» tere, auquel vous n'entendiez plus rien.
» Vous vous tirez d'affaire, approchant de
» la même maniere, ſur l'explication de cette
» prophétie, dans laquelle il eſt dit ſi clai-
» rement, que le ſceptre ne ſera point ôté de
» la maiſon de Juda, juſqu'à l'arrivée de
» celui qui doit venir. Je ſais que vous
» ſoutenez, que ce n'eſt pas du ſceptre dont
» il eſt parlé dans la prophétie, mais d'un
» mot qui ſignifie *verge de tribulation* : &,
» moyennant un tour forcé que vous don-
» nez à ce paſſage, vous voulez le faire ſer-
» vir à votre défenſe. Cependant, malgré
» toutes les ténebres que vos rabbins ont
» voulu répandre ſur les prophetes, vous
» ſavez l'hiſtoire d'un de vos plus fameux
» docteurs. Etant prêt à mourir, il fit aſſem-
» bler ſa famille autour de ſon lit. *Mes en-*
» *fans*, leur dit-il, *j'ai bien peur que ce*
» *Jeſus de Nazareth, que nos peres ont*
» *crucifié, ne ſoit le Meſſie.* Il mourut peu
» après ; & quelque ſoin qu'on voulût ap-

» porter pour cacher au public les doutes de » ce rabbin, on n'en put venir à bout.

» Mais enfin, ſuppoſons pour un inſtant, » que nous nous trompions, en croyant que » le Meſſie ſoit arrivé, voyons quels ſont les » changemens eſſentiels que cela nous a fait » faire au fond du véritable judaïſme. Aucun: » & les mêmes cérémonies, les mêmes points » fondamentaux, qui fixoient la loi d'Iſraël, » lorſque Jéruſalem étoit dans ſa gloire, » ſont encore notre unique croyance; & » vous en êtes convenu il n'y a qu'un inſtant. » Quel mal peut-il y avoir à honorer un » prophete, un grand homme, un légiſla- » teur, dont la morale eſt ſi belle, & ſi uti- » le au repos & à la tranquillité de la ſocié- » té? S'il nous a appris à ajouter quelque » choſe à l'ancien judaïſme, ce ſont des » ſentimens ſi épurés, qu'on voit bien qu'ils » viennent du ciel; & ſi Moïſe ne les inſpi- » ra point aux anciens juifs, c'eſt qu'il con- » nut que la dureté de leurs cœurs les en » rendoit incapables. Nous n'avons donc » apporté d'autres changemens à l'ancienne » religion, que d'épurer la morale, & de » rendre à celui qui nous la prêchoit la gloi- » re que nous lui devions. Nous n'avons » point pouſſé les choſes à l'extrême, com-

» me les chrétiens ; &, au lieu qu'ils se sont
» entiérement éloignés du judaïsme, nous
» n'avons fait que l'épurer.

» Vous nous reprochez encore la profon-
» de vénération que nous avons pour Ma-
» homet. Pourquoi ne nous sera-t-il pas per-
» mis d'honorer l'envoyé de Dieu ; celui,
» qui, après Moïse & Jesus, est venu ap-
» porter la clarté en terre, & achever de
» perfectionner la loi de Dieu, dont il est le
» favori ?

» Voyons si vous n'avez pas fait des chan-
» gemens plus considérables. Vous avez man-
» qué dans votre dispersion, aux points les
» plus nécessaires de la loi. Vous avez cessé
» de circoncire en Espagne ; cependant,
» quelque crainte qu'il y eût à le faire, rien
» ne pouvoit vous obliger à discontinuer
» une cérémonie aussi essentielle. Vous avez
» sacrifié, pendant un tems, en France,
» des enfans que vous achetiez : &, contre
» la volonté de Dieu, vous avez arrosé les
» autels que vous lui dressiez, de sang hu-
» main, quoiqu'il vous fût défendu expressé-
» ment de sacrifier hors de Jérusalem. Je
» ne parle point de toutes les rêveries de
» vos docteurs. Où avez-vous trouvé dans
» les livres anciens, qu'il vous fût défendu

» de couper votre pain avec de certains cou-
» teaux ; & qu'il ne vous fût pas permis de
» boire du vin que vous n'aviez point pref-
» ſé ? Dans quel endroit de la Geneſe, du
» Deutéronome, des pſeaumes de David,
» avez-vous lu ce principe impie, que c'eſt
» un point de religion de tromper tous ceux
» qui ne ſont pas de la vôtre ? Je ſais que
» vous n'accordez pas publiquement que
» vous avez ces ſentimens. La raiſon en eſt
» évidente. On ſeroit beaucoup plus ſur ſes
» gardes ; & vous auriez peine à faire les
» fonctions de votre nouveau judaïſme.
» Convenez donc que vous n'avez des an-
» ciens juifs, que le nom, & que les muſul-
» mans en ont la religion. »

Il te ſera aiſé, mon cher Monceca, de démêler le foible de cet écrit, & les ſophiſmes dont il eſt rempli. Mais, je t'avouerai que j'en ai trouvé l'idée ſinguliere. Bien des gens nous ont reproché d'être dans l'erreur : mais perſonne ne s'étoit aviſé de vouloir nous prouver que les mahométans étoient les véritables juifs, ſous un nom différent.

Je voudrois qu'un ſentiment auſſi ſingulier pût te rendre le plaiſir que me font tes lettres : elles renouvellent en moi le ſouvenir de tout ce que j'ai vu en Allemagne. J'y

ai trouvé tout ce que tu rencontres à Paris : ſes petits-maîtres, ſes femmes galantes, ſes moines hypocrites & fripons, &c.

Lorſqu'on examine les hommes en général, on apperçoit beaucoup de reſſemblance des uns aux autres. La différence de climat ne change rien aux cœurs : élle ne fait que les habiller à la mode des pays. On aime à Conſtantinople comme à Paris. Les Turques ſont auſſi portées à la galanterie que les Pariſiennes ; mais c'eſt dans un goût différent. Ici, le ſilence eſt le nœud d'une intrigue ; on riſque tout par la moindre indiſcrétion ; la néceſſité, & non pas l'inclination, force un amant à ſe taire. Un uſage différent diſpenſe un François de tant de précautions ; & s'il cache moins les faveurs de ſa maîtreſſe, c'eſt qu'il a moins à craindre. Un Turc ſeroit peut-être auſſi indiſcret, ſi ſon intérêt ne l'obligeoit à ne pas l'être. Ces airs de petit-maître, ces façons, ces manieres affectées ne ſont pas inconnues en Turquie. Elles ſe préſentent ſous d'autres formes, mais ſont pourtant les mêmes. Les plumets, les habits brodés, les lorgnettes, les cannes, les tabatieres ſont tranſformés ici, en habillement de chelibi (1),

(1) Chelibi, jeune ſeigneur Turc.

en turban orné de fine mouſſeline, en boëte de ſenteur, en tablette à écrire des vers tendres, & en pipes d'un goût fort galant.

La parure, dans tous les pays, eſt le foible des femmes. Le deſir de plaire à un amant qui les a ſu charmer, & leur hardieſſe à tout entreprendre pour y réuſſir, eſt une paſſion qui leur eſt naturelle. Il n'y a qu'un peu de différence dans la façon de venir à leur but. En France & en Allemagne, une femme-de-chambre trompe un mari, porte les lettres, & prête ſon ſecours à la maîtreſſe. Un eunuque fait ici le même manege. Lorſque le François s'en apperçoit, il en rit, ou il le ſupporte patiemment. L'Aſiatique fait rage, mais ſa colere ne change rien à ſon ſort. Qu'il le ſupporte paiſiblement ou non, il faut qu'il l'eſſuie. Les moines même, dont les actions te cauſent de l'étonnement, ont ici des copies très-reſſemblantes de leur avarice, de leurs fourberies, de leur hypocriſie, de leur pareſſe, & de leur inutilité au bien de l'état. Tout eſt bien égal entre un religieux nazaréen & un dervis mahométan.

Ne te plains plus, ſi tu ne reçois pas exactement de mes nouvelles : le peu de vaiſſeaux qui partent ne m'en laiſſent pas le maître.

De Conſtantinople, ce....

LETTRE X.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *rabbin de Conſtantinople.*

ON promene ici dans les rues, en grande cérémonie, un nombre de figures & d'idoles groteſques, qu'on appelle *les châſſes des ſaints.* Elles ſont eſcortées de la même façon que le ſont les morts qu'on porte dans le tombeau; & aux vêtemens près, qui ne ſont pas noirs, il n'y a aucune différence. Ces pagodes ont leurs jours marqués dans le cours de l'année pour leurs promenades. Les unes n'empietent pas ſur les droits des autres : quelque envie qu'ait une idole de prendre l'air & de viſiter les rues, il faut qu'elle attende que ſa fête arrive. Elle eſt duement enfermée juſqu'alors, & ne ſort de ſon étui, que par la permiſſion des marguilliers (1).

Chacune de ces châſſes a ſon département dans le gouvernement de la nature. L'une commande aux vents, l'autre aux mers, l'autre diſpenſe les biens de la terre. Une

(1) Conducteurs des égliſes.

des plus conſidérées, eſt celle qui a la puiſſance de faire pleuvoir : elle tient le premier rang, & jouit du droit de ſe promener plus ſouvent que les autres. Il en eſt encore pluſieurs dont le pouvoir eſt plus borné. Elles préſident à la vue, au mal de dents, à la goutte, à la peſte, aux voyages, aux entrepriſes, au commerce, à la découverte des choſes perdues, & ont les mêmes attributs que les dieux Lares ou Pénates des anciens. La croyance ferme, dans laquelle eſt le peuple de la puiſſance de ces châſſes, va occaſioner le nouveau ſyſtême d'un phyſicien. Il a trouvé, par leur ſecours, le moyen d'expliquer aiſément tous les ſecrets de la nature : & comme cette philoſophie convient parfaitement aux moines, il y a apparence qu'ils feront tout leur poſſible pour la mettre en vogue.

Je t'ai déja appris pluſieurs choſes ſur les ſavans de ce pays ; mais je n'ai pu entrer dans un détail particulier. Je ſuis à préſent plus en état de te ſatisfaire, ayant fait connoiſſance avec quelques-uns.

On peut diviſer les ſavans de Paris, comme les Grecs diviſoient leurs dieux, en dieux & en demi-dieux. Les demi-ſavans fourmillent en France. Tout le monde veut y avoir de

l'esprit : c'est le foible de la nation. On aime mieux passer pour fripon que pour bête. Tel homme ne se soucie pas d'être regardé comme une personne dont les mœurs sont scandaleuses, qui seroit au désespoir qu'on ne le crût pas en état de deviner les énigmes du *Mercure*, & de composer un madrigal.

Les femmes veulent aussi décider souverainement des ouvrages d'esprit. Ce qu'il y a de particulier, c'est que souvent leurs décisions valent mieux que celles des hommes. Elles ont une certaine délicatesse naturelle, qui, n'étant pas gâtée par des études mal dirigées, rend leur goût plus fin & plus assuré, que n'est celui des demi-savans. Depuis quinze à vingt ans, les génies supérieurs, qui vivoient pendant le regne de Louis XIV, n'ont point été remplacés. Il semble que la nature avoit pris le soin de former un nombre de grands hommes dans les sciences & dans les beaux arts, pour que tout répondît en même temps à la grandeur de ce monarque.

Il y a cependant encore des savans illustres, & qu'on ne peut, sans injustice, refuser de placer dans la premiere classe. Le plus ancien (1) est un excellent philosophe, bon

(1) Fontenelle.

poëte dans sa jeunesse, habile critique, & grand physicien dans un âge plus mûr. Croirois-tu que, doué de talens aussi rares, il a donné dans un travers étonnant, soit par vanité, soit par foiblesse ? Il abandonna ses confreres les savans, & se fit le chef des grimauds & des avortons du Parnasse. Il prostitua sa savante plume, pour soutenir leurs rêveriers : & le public vit avec étonnement un homme tel que lui défendre une aussi mauvaise cause. Il s'agissoit de prouver la supériorité des modernes sur les anciens. Quelque chimérique que fût cette entreprise, peut-être auroit-on démontré leur égalité, en traitant cette matiere avec la justesse & la neutralité qui convenoit. Mais on poussa cette ridicule dispute, jusqu'au point de soutenir qu'Homere étoit un radoteur, Démosthene un braillard, Virgile un poëte fort ordinaire : on voulut leur apprendre à parler leur langue ; on leur reprocha des expressions basses, des termes ignobles ; & un homme, né sur les bords de la Seine, prétendit trois mille ans après la mort d'Homere, lui apprendre le choix des mots & la noblesse des expressions Grecques. Ce qu'il y avoit de particulier dans cette dispute, c'étoit la différence des adver-

faires. Tous les véritables savans, tous les génies du premier ordre se rangeoient du parti des anciens, ils avouoient que c'étoit à leur lecture qu'ils étoient redevables de ce qu'ils savoient : & ceux qui les combattoient étoient l'opprobre de la littérature, & l'excrément des belles-lettres. Aussi furent-ils bientôt réduits au silence. Ils s'adressèrent, dans leur confusion, au savant dont je te parle. Ils lui offrirent de le reconnoître pour leur maître. Il se laissa toucher de la flatteuse idée d'être chef d'un parti, & écrivit avec beaucoup d'esprit de très-mauvaises choses. Il y a apparence qu'il les condamnera bientôt : car les nazaréens sont obligés d'avouer en mourant les mensonges qu'ils ont dit pendant le cours de leur vie ; & comme il est très-avancé en âge, je crois qu'il ne tardera pas à faire aux bons écrits qu'il a critiqués, une réparation authentique, qui servira à effacer la seule tache dont sa gloire ait été flétrie.

Cette coutume, que les nazaréens ont d'avouer à leurs prêtres toutes leurs actions, les rend dépositaires du secret de toutes les familles. Le souverain pontife, assis sur son trône au milieu de la ville de Rome, peut savoir ce que pense, non-seulement un au-

ropéen & un Africain, mais un Indien nazaréen. S'il ne veut pas entrer dans le détail, il eſt toujours le maître de le faire, lorſqu'il le ſouhaite : pour donner une preuve perpétuelle du pouvoir qu'il a de lire dans les cœurs, il ſe réſerve dans toute la chrétienté la connoiſſance de certains crimes, dont lui ſeul peut accorder le pardon. Battre un moine, écrire contre lui, &c. voilà des cas dont lui ſeul peut abſoudre. Si j'étois nazaréen, la lettre que je t'écris, m'obligeroit à faire le voyage d'Italie ; mais pour avoir aſſaſſiné ſix hommes, volé dix familles, j'en ſerois quitte en l'avouant au premier moine que je trouverois, & parfaitement abſous, moyennant quelques aumônes applicables à lui ou à ſon couvent. Si j'étois fort riche, peut-être m'obligeroit-on à faire quelque pieuſe fondation. Mais alors j'aurois des reſtes de mon abſolution ; & je pourrois donner quelques coups de bâton ſur le marché fait, ſans que cela me fût compté la premiere fois que je retournerois en faire le récit.

Cette abſolution, dont les prêtres ſont les ſeuls dépoſitaires, eſt pour eux les mines du Pérou & du Potoſe. Ils la regardent

comme une terre dont la culture les nourrit : ils en ont réglé les revenus en trois différens payemens, qu'ils retirent les jours de leurs trois fêtes principales : & par une grace ſpéciale, ils ont accordé aux jeunes ſeigneurs & aux dames de la cour, le privilége de payer dans une ſeule fois, mais dont rien ne peut les diſpenſer. Il y a cependant bien des gens qui fraudent les droits. Il s'eſt trouvé tel homme qui, à l'article de la mort, a avoué avoir fait cette contrebande pendant vingt & trente ans. Les petits-maîtres & les ſçavans ſont fort ſujets à tromper la gabelle. Il y en a beaucoup des premiers qui ne payent qu'à l'extrémité, lorſque la maladie, les préjugés & la crainte les y oblige ; & dans le nombre des derniers, pluſieurs meurent ſans acquitter leurs dettes. Auſſi les moines ont-ils ſoin de déclamer contre un pareil abus. Pour y remédier autant qu'il étoit poſſible, ils ont paſſé un concordat avec les mauvais anges, par lequel ceux-ci s'obligent à ſe ſaiſir de tous ceux qui n'auroient pas payé les droits avant leur mort. Les moines ont rendu public ce traité, & prennent ſoin d'en renouveller très-ſouvent le ſouvenir. Cette alliance, qu'ils ont contractée avec

les esprits infernaux, avoit tellement frappé quelques nazaréens, qu'ils ne pouvoient se résoudre à mourir, quoiqu'ils eussent acquitté les droits. Ils craignoient toujours que les diables ne leur cherchassent quelque chicane. Pour calmer leur frayeur, quelques docteurs nazaréens trouverent l'invention de leur expédier un récépissé qui serviroit de passe-avant. Ils imposerent un léger droit sur cet acquit; ce qui augmenta leurs revenus, par la précaution que prirent bien des gens de s'en munir avant leur départ pour l'autre monde. Ces passe-ports me rappellent certaines sentences de l'Alcoran, que quelques Turcs superstitieux font enterrer avec eux. Ils ne doutent pas que leur prophête ne leur tienne compte d'une action si pieuse.

Quelle erreur, mon cher Isaac, & quel aveuglement! Nous n'aurons de sauf-conduit après la mort que celui de nos bonnes actions. C'est une conscience pure qui nous donne une noble assurance, lorsque nous sommes prêts à faire ce voyage. Quand on a vécu innocent, pourquoi craindre le trépas? Il met fin à nos peines. Infortunés pélerins, jouets des passions, en butte à toutes les rigueurs du sort, qui peut causer nos

regrets ? Si le ciel ne nous avoit commandé de ne point attenter sur nos jours, j'aurois approuvé la coutume qu'on observoit dans certaines villes du tems de Pompée, où il étoit permis, lorsqu'on étoit trop malheureux, de demander le poison qu'on gardoit exprès dans la république, & dont les magistrats étoient les sages dispensateurs, & jugeoient si les infortunes dont on se plaignoit, étoient assez violentes pour mériter le reméde public. Mais comment leurs jugemens pouvoient-ils être justes ? L'homme ne voit qu'à travers le voile de ses passions : ce sont elles qui le déterminent toujours. Un amant malheureux devoit accorder tout le poison à celui qui vouloit mourir pour la perte d'une maîtresse. Un joueur qui croyoit qu'il convenoit beaucoup mieux à celui qui avoit perdu son argent. Un ambitieux l'auroit accordé avec plus de plaisir à un courtisan disgracié. Et je crois que ces juges, lorsqu'ils ne ressentoient pas les mêmes passions que celui qui présentoit sa requête, la lui accordoient plus souvent par grace, que par une vé itable persuasion de nécessité.

Le courrier va partir, & je finis ma lettre. Porte-toi bien, mon cher Isaac, & prospère tous les jours davantage.

De Paris, ce.....

LETTRE XI.

Jacob Brito *à* Aaron Monceca.

JE continue d'examiner les beautés de Rome. Je considere avec un plaisir mêlé d'étonnement, les restes de la grandeur de ces fameux Romains. J'allai hier voir le capitole. Sur les ruines de l'ancien, on a bâti un palais moderne, dont Michel-Ange, fameux architecte, a donné le dessein. Après avoir examiné ce qu'il renferme de curieux. Je donnai un vaste champ à mes réflexions. *Quelle seroit*, disois-je en moi-même, *la surprise de Marius, de Sylla, de César, de Sertorius & de Pompée, s'ils revenoient au monde & qu'ils pussent être transportés dans Rome, sans être prévenus des changemens qui y sont arrivés*? Ils croiroient prendre leurs places au capitole, & les verroient remplies par une douzaine de monsignors. Ils trouveroient les anciens sénateurs métamorphosés en abbés, & l'ordre des chevaliers changé en un essaim de moines. Au lieu des licteurs & des faisceaux, qui précédoient & suivoient les consuls Romains, ils ap-

percevroient un prélat escorté de ses estafiers, ou quelque cardinal qui se promeneroit *in fioco* (1) *Que sont devenues les légions ?* Ils iroient au champ de Mars, & n'y trouveroient que des ronces & des serpens. *Eh quoi ! Romains*, s'écrieroient-ils, *qu'est devenu votre amour pour la gloire ? Qu'avez-vous fait de cette ardeur martiale, qui vous rendit les maîtres du monde ?* A ces discours, le peuple leur riroit au nez. S'ils demandoient à visiter les arsenaux, à voir l'état des armes, & la dépense que peut faire la république ; on les meneroit dans la bibliothéque du Vatican, où on leur feroit voir les bulles d'excommunication qui ont été lancées, & celles qui sont prêtes à l'être à la premiere occasion. S'ils vouloient vérifier l'état des finances, les fonds qui les produisent, l'arrangement qu'on prend pour lever les subsides ; on leur ouvriroit des coffres remplis d'indulgences, de bulles, & de nominations aux bénéfices. S'ils étoient curieux de sçavoir les récompenses qu'on donne aux citoyens qui se distinguent, & les statues qu'on leur élève ; on leur montreroit des chapelets, des agnus & des re-

(1) En cérémonie.

liquaires bénis par le pontife. S'ils s'informoient des couronnes triomphales, on leur porteroit des mitres & des calottes rouges. S'ils demandoient à voir les rois de Bithynie, de Comagene, d'Arménie, du Pont, & tant d'autres souverains assidus courtisans du moindre des sénateurs, on leur présenteroit le prétendant & ses deux fils. Et si leur curiosité s'étendoit jusqu'à sçavoir les princes qu'on a vaincus, on leur raconteroit l'assassinat de Henri IV, & celui de son prédécesseur.

Crois-tu, mon cher Aaron, que ces hommes illustres, pleins de l'ancienne grandeur de leur patrie, en voyant son avilissement, fussent moins surpris que nous ne le sommes des nouveautés que nous appercevons ? Je crois qu'ils le seroient davantage : & César auroit plus de peine à reconnoître un ancien Romain dans un Italien, que tu n'en aurois à deviner l'usage & le but de la cérémonie la plus embrouillée du nazaréisme.

Les plaisirs ont pris dans cette ville une nouvelle face. L'arrivée du carnaval les a rendus plus vifs. J'allai hier à l'opéra : il n'y a que des hommes qui y chantent. Je m'informai quelle en étoit la raison. On me répondit qu'il ne convenoit pas que

dans une ville ſainte, il y eût des femmes dans le ſpectacle public. Je te dirai qu'il n'eſt rien de ſi ridicule que cette délicateſſe hors de propos. Il y a à Rome, dans la rue Serène & dans la rue Longare, deux à trois cent courtiſannes. Il eſt faux qu'elles payent un tribut au Pontife, ainſi qu'on le dit ordinairement; mais elles ſont tolérées, & même protégées par le gouverneur de Rome. Je te prie de conſidérer lequel eſt moins digne de la ville ſainte, ou trois cent maiſons de débauche, ou deux chanteuſes, dont les mœurs dans ce pays ſont aſſez réglées. D'ailleurs, elles ſont remplacées par des hommes, à qui, pour donner de la voix, on a ôté le moyen de devenir peres de famille.

Ce crime qui, ſelon moi, tient de la barbarie, & que les Turcs ne ſouffrent que par l'excès de leur jalouſie, ſe commet tous les jours au milieu de Rome. Un pere, pour un vil intérêt, rend ſon fils en naiſſant, incapable de perpétuer ſa famille, & le met dans un état où il n'eſt plus ni homme ni femme. Je ne conçois pas comment on tolere une pareille coutume. Les hommes ne ſont-ils pas aſſez malheureux par les maux où la nature les a aſſujettis, ſans leur en procurer de nouveaux?

Une loi fondamentale chez les nazaréens, exclut tous les eunuques des honneurs & des gardes eccléſiaſtiques. Cependant le pontife a trouvé un accommodement à cette ordonnance. Comme il ne peut réparer le dommage cauſé par l'opération, il permet qu'on donne la prêtriſe à ceux qui portent ſur leur eſtomac les triſtes reliques de leur honte enfermées dans une bourſe de cuir.

Ce n'eſt pas là le ſeul expédient comique, dont les pontifes ſe ſervent pour accommoder les loix de leurs prédéceſſeurs avec leurs fantaiſies. Ils inventent tous les jours mille moyens auſſi ridicules. Ils ſont obligés de ſe ſoumettre à cette gêne, par la néceſſité de ſoutenir leur infaillibilité: car ſi l'un changeoit, & condamnoit ce que l'autre a fait, toute la ſureté de leurs déciſions crouleroit; & c'eſt un point eſſentiel de la religion nazaréenne, ainſi je te l'ai déjà écrit, de croire que le pontife penſe ſenſément, lors même qu'il extravague.

Les honneurs qu'on lui rend ſont ſemblables à ceux qu'on réſerve pour la divinité. On ſe proſterne à ſes pieds: on baiſe avec reſpect ſa chauſſure. Les plus grands rois nazaréens ne ſont point diſpenſés de cette cérémonie,

cérémonie, & la regardent comme un honneur.

Lorsque le pontife est élu, on l'assied sur l'autel du premier temple des nazaréens (1), & là le peuple assemblé tombe à ses genoux, l'adore, lui demande de répandre sur lui les biens de ce monde, & le prie de lui assurer ceux de l'autre après la mort. Le grand-prêtre se rend à ses prieres. Pour garant de sa parole, il allonge deux doigts de la main, & fait un mouvement du bras. Par ce seul geste, les péchés sont remis, les humains deviennent vertueux, & la nature change de face. Tel autrefois le Jupiter des payens mouvoit l'Olympe d'un coup d'œil. Il est ensuite porté en triomphe dans son palais. Pour achever le bonheur des Romains, il n'a plus qu'à mourir bientôt.

Ce que je te dis paroît bizarre, & si je ne te l'expliquois, tu n'en comprendrois pas la raison. Chaque élection d'un pape rend considérablement à la ville. Elle y attire un concours d'étrangers : elle fait un changement dans le ministère & dans les charges, chacun croit gagner quelque chose au changement, excepté les pa-

(1) Sur le maître-autel de l'église de S. Pierre.

rens du pontife régnant. Ceux-ci perdent beaucoup à sa mort. On appelle la faveur dont ils jouissent le *népotisme*. Comme le grand-prêtre n'a point d'enfans légitimes, n'étant point marié, on a trouvé ce mot très-propre à expliquer le pouvoir de sa famille pendant le cours de son pontificat. Il s'est trouvé tel favori, qui a poussé le népotisme plus loin que le despotisme ne l'est à Constantinople, & qui a plus pillé lui seul dans trois ans que vingt visirs dans cinquante.

Les Romains n'entendent point leurs intérêts, en souhaitant le changement de pontife, il leur seroit bien plus aisé de contenter l'avarice d'un affamé, qui, après s'être rassassié, les laisseroit tranquilles, que d'être en proie à l'insatiabilité de trente qui se succédent en peu de tems l'un à l'autre.

Pour réparer les maux que cause ce népotisme, les grands-prêtres ont pris un empire absolu sur les saisons, sur les élémens & & sur les fruits de la terre. Par ce moyen, ils rendent au peuple, du moins ils le lui font accroire, ce que leur famille & leur favori lui enlevent.

Il y a quelque tems qu'un nombre étonnant de chenilles rongeoit & détrui-

soit tous les arbres : chacun se plaignoit de ces insectes. On eut recours au souverain pontife. Il promit de les exterminer : mais comme il n'étoit pas sûr de son fait, & qu'il doutoit que les chenilles eussent assez de complaisance & de docilité pour vouloir crever, il différa pendant long-tems, sous divers prétextes. Enfin la saison devenant fort avancée, & le froid se faisant déjà sentir, il comprit qu'il pouvoit, aidé de l'hyver qui approchoit, risquer son autorité contre ces insectes. Il envoya un simple pontife les excommunier de sa part, & leur ordonner d'avoir à crever le plutôt qu'il leur seroit possible. Elles obéirent d'autant plus aisément, qu'il gela beaucoup cinq ou six jours après l'ordonnance publiée. Le peuple cria *miracle*. On fit des processions par la ville : les châsses furent promenées en triomphe ; & les moines reçurent beaucoup de charités pour les payer des prières qu'ils avoient faites.

Quelque tems après, un simple pontife, (1) qui voulut imiter son souverain, fut moins heureux. Des sauterelles désoloient son pays : il les excommunia trois années

(1) Celui d'Arles.

consécutives ; mais apparemment, étant de race janséniste, elles appellerent comme d'abus de l'ordonnance du pontife ; & ne s'aviserent de mourir que l'année où elles n'avoient point été excommuniées.

Porte-toi bien, mon cher Monceca, & que tes richesses surpassent tes desirs.

De Rome, ce.....

LETTRE XII.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *rabbin de Constantinople.*

J'ALLAI hier dans une assemblée de dames & de petits-maîtres. Le marquis de Farsin, dont je t'ai parlé au commencement de mes lettres, m'y conduisit. Je fus à même d'y faire des réflexions sur la fourberie des femmes, & la perfidie des hommes. Lorsque j'arrivai, on étoit occupé à tourner en ridicule une comtesse, dont chacun protestoit d'être ami.

Je ne sçais, disoit une jeune femme, *dans quel endroit la comtesse prend les vieux contes dont elle vient nous ennuyer. En vé-*

rité, il n'eſt pas permis de radoter de ſi bonne heure. » Vous avez tort, madame, » répondit un petit-maître, avec un air doucereux. Si l'âge donne des droits pour ennuyer le public, la comteſſe en eſt en poſſeſſion depuis plus d'une année. « *Vous êtes un malicieux*, reprit une femme, *je connois la comteſſe. Elle n'eſt point d'âge à radoter. Elle s'eſt mariée l'année que je ſuis née : elle avoit alors vingt-quatre ans, & j'en ai trente-deux.* » Comment, madame! » s'écria certain fat, avec un air de ſurpriſe, vous paroiſſez un enfant, & vous » avez trente-deux ans? Ce que vous dites-là eſt auſſi ſurprenant, qu'il eſt incroyable que la comteſſe n'en ait que cinquante-ſix, quoiqu'elle n'en avoue que quarante. «.

Dans le moment qu'on décidoit du tems de la naiſſance de cette comteſſe, elle entra dans l'aſſemblée. Chacun changea de diſcours. *Mon Dieu, madame*, lui dit cette femme qui venoit de lui donner ſi libéralement cinquante-ſix ans, *vous avez aujourd'hui un teint de lys & de roſes, un air de fraîcheur. Vous ne paroiſſez pas avoir trente ans.* » J'en ai pourtant davantage, reprit » la comteſſe en ſouriant doucement, tour-

» nant les yeux méthodiquement, & mor-
» dant sa lévre pour la rendre plus vermeil-
» le. Je n'ai point, continua-t-elle, dormi
» la nuit passée: je me faisois peur à moi-
» même ce matin dans mon miroir. En vé-
» rité j'avois résolu de ne me pas montrer
» aujourd'hui. Il a fallu que l'envie de voir
» bonne compagnie m'ait déterminée à sor-
» tir. « *Nous aurions perdu infiniment*, re-
prit ce petit-maître qui l'avoit déchirée un instant auparavant; *car personne, madame, ne répand plus d'enjouement que vous dans une assemblée. J'ose vous le jurer avec sincérité; j'aime mieux une des petites histoires qu'il vous plaît de nous raconter quelquefois, que le meilleur conte de Bocace & de la Fontaine.*

J'étois étonné de ce que j'entendois. Cette dissimulation me paroissoit une perfidie insupportable. Je ne pouvois approuver qu'on eût pris plaisir à répandre un ridicule sur une personne, avec laquelle on vivoit journellement, & à qui on donnoit le titre d'amie. Mais j'étois encore plus révolté des louanges déplacées qu'on lui prodiguoit. Je les regardois comme des injures d'autant plus sanglantes, qu'elles enfermoient une ironie, dont tous ceux qui se trouvoient

préſens avoient une parfaite connoiſſance.

Dès que je fus ſorti de cette aſſemblée, je ne pus m'empêcher de témoigner ma ſurpriſe au marquis de Farſin. *Si tous les gens*, lui dis-je, *avec leſquels vous vivez, ont autant de diſſimulation, je vous plains; & il vous eſt difficile d'ajoûter foi aux diſcours que vous entendez. Qui peut vous aſſurer qu'on ne parle pas ſur votre compte d'une façon auſſi extraordinaire que ſur celui de cette comteſſe? Ces gens, dont le cœur eſt ſi faux, ſe diſent de ſes amis, comme ils proteſtent qu'ils ſont des vôtres.* „ Je ſçais, „ me répondit le marquis, à quoi m'en te„ nir. Je connois trop le monde, pour être „ la dupe de ces vaines proteſtations d'ami„ tié, & de ſes louanges prodiguées ſans „ choix & ſans fondement. Je me conforme „ à l'uſage & à la mode, je loue moi-mê„ me ſouvent ce que je trouve ridicule; & „ je me réſerve de pouvoir m'en réjouir „ lorſque l'occaſion ſe préſente. " *Mais*, lui demandai-je, *à quoi ſert ce déguiſe„ ment? Pourquoi trahir ſans ceſſe les ſentimens de votre cœur? Votre bouche n'en eſt jamais l'interprête. La ſincérité eſt une vertu qui vous eſt connue.* " Telle eſt, me dit-il, „ la façon de vivre dans ce pays. La diſſimu-

„ lation eſt le nœud le plus étroit de la ſo-
„ ciété. Comme on a vu qu'on ne pouvoit
„ prendre aſſez ſur ſoi, pour aimer vérita-
„ blement bien des gens qu'on fréquentoit,
„ on a employé la contrainte. L'artifice a
„ pris la placede la vé rité, la politeſſe tient
„ lieu de la cordialité ; & la néceſſité a ren-
„ du excuſable ce déguiſement. „

Voilà, mon cher Iſaac, une des principales cauſes de cette politeſſe, ſi vantée parmi les François. Ils ne doivent cette qualité, dont ils ſe glorifient ſi hautement, qu'au manque de candeur & de ſincérité. Leurs complimens, leur accueil gracieux, leurs diſcours flatteurs ſont des ſuites de leur diſſimulation. Un philoſophe doit regarder leurs louanges comme un poiſon renfermé dans une liqueur délicieuſe au goût.

Un homme dans ce pays, n'eſt occupé que du ſoin de plaire ſuperficiellement à tous les gens qu'il rencontre. Il ſalue l'un, il flatte l'autre. Il embraſſe, avec des marques de tendreſſe, une perſonne qu'il connoît foiblement. On diroit que tous les François ſont des Titus, & qu'ils comptent les jours où ils n'ont pas rendu quelqu'un heureux, pour des jours perdus. Lorſqu'on approfondit leur caractère, on en découvre le faux.

Il

Il y a tel homme qui en a loué un autre pendant dix ans, & qui ne perd pas l'occasion de porter un coup sensible à sa réputation, en satisfaisant son humeur mordante. Le génie des François est tourné à la médisance ; c'est le foible de la nation. Un ami sacrifie souvent son ami au plaisir de dire un bon mot : & il est peu d'amitiés dans ce pays qui soient à l'épreuve d'une saillie heureuse. Aussi voit-on rarement des gens qui soient assez heureux, pour avoir quelqu'un qu'ils puissent rendre le confident de leurs peines, & le dépositaire de leurs secrets ; & si les véritables amis sont rares par-tout, ils le sont plus en France qu'ailleurs.

Cet esprit critique & médisant, qui domine les François, répand une contrainte infinie dans toutes leurs actions. Ils mesurent leurs moindres démarches. Ils savent qu'ils sont sans cesse examinés par des yeux jaloux & attentifs à donner un ridicule. Aussi, dans les assemblées publiques, aux spectacles, aux promenades, ils prennent garde à leurs gestes, à leur façon de marcher, à leur maniere de rire, à leur ton de voix, & sur-tout à leur parure. Les femmes poussent l'exactitude sur cet article à un point surprenant. Un général ne délibère pas avec

plus d'attention dans un conseil de guerre, sur la réussite d'une bataille qu'une coquette examine, avec ses femmes-de-chambre, la bonne grace de sa robe & de sa coëffure. Le succès d'une mouche placée au coin de l'œil pour le rendre plus vif, ou mise auprès de la lévre, pour la faire paroître plus vermeille, est une affaire qui mérite une profonde attention. Vingt miroirs sont consultés avant qu'on se fixe à une détermination. Ces sortes d'agrémens ont tous des noms marqués, & qui expriment leurs qualités & leurs utilités. La mouche au coin de l'œil est tirée du nom d'*assassin*.

Une femme auroit moins de peine à rester enfermée, & prisonnière chez elle pendant dix ans, qu'à paroître un instant aux Tuileries sans être parée. C'est le nom qu'on donne au jardin du palais du roi, qui fait la plus belle & la plus agréable promenade de Paris. Elle est très-fréquentée dans la belle saison; & c'est le rendez-vous ordinaire des petits maîtres. On les voit attentifs à répandre leur médisance sur tous les objets qui s'offrent à leurs yeux. *Je ne sais*, dit l'un, *à quoi pense la présidente; mais en vérité, elle auroit dû ne pas amener l'abbé de * * * aux Tuileries. Qu'elle reste avec*

lui toute la journée, j'y consens; mais du moins elle ne devroit pas le conduire à la promenade : c'est braver le public trop hardiment.

» Et pourquoi ne le feroit-elle point, ré-» pond un autre? Voilà la marquise & le » chevalier ensemble. Elle s'est séparée de son » mari depuis huit jours : mais elle s'embar-» rasse fort peu des discours, & mène ses » affaires bon train. »

La médisance est la seule occupation qu'ont une grande partie des gens qui vont se promener dans ce jardin. Il en est un autre (1), fréquenté par des personnes d'un caractère différent. Ils sont uniquement occupés de nouvelles. Ils s'intéressent aux affaires de tous les princes de l'Europe. L'un assure qu'il sait de bonne part que Thamas-Kouli-Kan n'entrera jamais en aucune négociation avec la Porte. L'autre proteste qu'il ne doute pas du contraire. Un troisieme raisonne sur les préliminaires de la paix entre l'empereur & la France. Il veut gager cent pistoles qu'ils ne pourront avoir une durée fixe & stable, & que la guerre recommencera dès le printems. Un vieux officier réformé assure que la France sera obli-

(1) Le Luxembourg.

gée de faire la paix, & qu'elle eſt dans l'impoſſibilité de continuer la guerre. Il en donne pour preuve la différence de la valeur des troupes d'aujourd'hui à celles de ſon temps ; & ſoutient, que quiconque n'a pas vu M. de Turenne ne peut avoir de courage. Il gémit du ſiege de Philipsbourg : il traite cette place de bicoque ; & penſe que la plus grande puiſſance du roi conſiſte dans la compagnie d'invalides.

Il eſt un troiſieme jardin (1), moins fréquenté aujourd'hui, qu'il ne l'étoit lorſque e duc-régent vivoit. L'Amour, les Ris & les Jeux y avoient élu leur domicile. Il ſe paſſoit peut de jours qu'il n'y arrivât quelque aventure préjudiciable à l'honneur des maris. L'Amour y faiſoit perpétuellement la guerre à l'Hymen. On m'a raconté une plaiſante hiſtoire à ce ſujet. Pluſieurs particuliers ont dans leurs maiſons des portes qui donnent entrée dans ce jardin. Un amant s'étoit caché dans un endroit écarté : il attendoit ſa maîtreſſe qui lui avoit promis d'aller le rejoindre pendant la nuit, ſous prétexte de prendre le frais. Elle lui tint ſa promeſſe, & ſe ſervit de cette excuſe au-

(1) Le Palais royal.

près de son mari, pour pouvoir s'absenter après le souper. Il y consentit d'autant plus volontiers, qu'il avoit lui-même un rendez-vous dans le même jardin. Peu après qu'elle fut partie, il alla trouver sa maîtresse. L'endroit qu'il choisit pour amortir ses feux, n'étoit pas éloigné de celui où sa femme prodiguoit ses faveurs. Il entendit une partie du bruit; & elle comprit aussi que les gens qui étoient auprès d'elle ne perdoient pas le temps en discours frivoles. Deux ou trois personnes, qui se promenoient dans le jardin, s'étant approchées du lieu où se passoit cette scène, interrompirent les acteurs, & les forcerent à changer de place. Quelle fut leur surprise, lorsque les deux amans reconnurent qu'ils s'étoient rendu le réciproque; & que la femme de l'un étoit la maîtresse de l'autre! Dans leur premier mouvement, ils ne purent assez se contraindre, pour que des gens qui les écoutoient, sans en être vus, ne fussent au fait de leur aventure, qu'ils rendirent publique le lendemain. Les infortunés maris n'en arrêterent le cours qu'en dissimulant parfaitement leur dépit, & en se consolant en eux-mêmes de ce qu'ils s'étoient vengés par la loi du talion.

Porte-toi bien, mon cher Isaac..... On dit ici qu'Osman bacha (1) est mort. Écris-moi, je te prie, si cela est vrai, & les particularités du trépas d'un homme aussi extraordinaire.

De Paris, ce....

LETTRE XIII.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *rabbin de Constantinople.*

J'ALLAI, il y a quelque temps, visiter les bibliothéques publiques. On en voit plusieurs à Paris; & l'on y trouve des manuscrits qui sont dignes de la curiosité des savans. Elles sont ouvertes certains jours de la semaine. L'on peut aller y travailler sous les yeux des bibiothécaires, qui montrent la place des livres dont on a besoin, & prennent soin qu'on n'en enleve aucun. C'est un soulagement pour tous ceux qui s'appliquent aux sciences, que la commodité d'avoir l'usage de tant d'écrits, dont le ramas a coûté plusieurs siecles, beaucoup de soins & de dépenses.

(1) Ci-devant comte de Bonneval.

On trouve dans ces bibliothéques toutes ſortes de livres : ceux que les nazaréens regardent comme prohibés y ſont auſſi. Cela les rend beaucoup plus complettes & plus utiles : car tu ne ſaurois croire combien d'ouvrages dignes de l'eſtime de la poſtérité la plus reculée ſont défendus parmi eux. Dès qu'un livre traite de philoſophie, il eſt examiné par les moines. Pour peu que le ſyſtême qu'il contient ne leur convienne pas, il eſt condamné, & les exemplaires ſont ſupprimés. S'il traite de politique, il faut encore qu'il ſoit plus réſervé : cela regarde le miniſtere. L'hiſtoire même ne peut être écrite avec la liberté qu'elle demande. Il eſt dangereux que les vivans n'embraſſent le parti des morts. Un auteur eſt obligé de pallier bien des faits qui ſe ſont paſſés dans les regnes précédens, pas l'intérêt qu'y prennent des familles puiſſantes, & des corps nombreux & accrédités.

Un hiſtorien qui voudroit écrire fidélement ce qui eſt arrivé depuis Henri III, juſqu'aujourd'hui, ſeroit obligé d'opter entre le plaiſir de dire la vérité, & la douleur de ſe bannir de ſa patrie. Il faudroit qu'il cherchât dans les pays étrangers un aſyle contre la perſécution qu'il s'attireroit. Cer-

tains moines (1) ne lui pardonneroient jamais le fidéle récit du meurtre de Henri III (2). D'autres (3) emploieroient leur crédit pour venger l'exacte deſcription qu'il feroit du crime de leur pere Guignard (4). Et tous enfin ſe réuniroient enſemble, lorſqu'on les accuſeroit d'être les auteurs indirects de l'aſſaſſinat de Henri IV, par leurs prédications ſéditieuſes, par leurs libelles diffamatoires, & par leurs infâmes déclamations, tant que la ligne ſubſiſta.

Les auteurs qui écrivent ces faits, ne ſauroient en ôter entiérement la connoiſſance; mais ils les déguiſent en partie. Ils tâchent de les adoucir ſelon l'intérêt qu'ils y prennent, ou ſelon qu'ils ſont forcés de le faire par la gêne & la contrainte dans laquelle ils ſont retenus.

Il y a quelque temps qu'un moine (5),

---

(1) Les jacobins.

(2) Ce crime énorme fut commis par Jacques Clément, moine jacobin.

(3) Les jéſuites.

(4) Jéſuite qui fut pendu, pour avoir trempé dans un aſſaſſinat commis contre Henri IV, par Jean Châtel, jeune écolier que ſes régens avoient ſéduit.

(5) Maimbourg, jéſuite.

qui avoit écrit plusieurs histoires, dans lesquelles on lui reprochoit d'avoir falsifié un grand nombre de faits, s'avisa, pour rétablir sa réputation, de vouloir écrire selon l'exacte vérité, les disputes de quelques souverains pontifes (1). Dès que son livre parut, il fut proscrit à Rome. Le pontife nazaréen fut vivement touché, qu'on eût osé troubler les mânes de ses prédécesseurs. Il crut que leurs désordres étoient un mystere, qu'il n'étoit pas permis à un simple mortel de vouloir pénétrer. Par son ordre, le moine fut chassé de son couvent : il fut puni d'avoir écrit la vérité, & perdit les faveurs & les récompenses que lui avoient attirées ses mensonges (2).

La défense des livres est cependant un fort mauvais moyen pour les supprimer. Dès qu'on interdit la lecture d'un livre, tout le monde s'empresse à l'acheter. Le libraire en augmente le prix : il se vend beaucoup plus qu'il ne se vendoit auparavant ; & tel ouvrage auroit été imprimé dix fois, dont on n'auroit pas vendu deux cents exem-

(1) Le Schisme d'Occident.

(2) Le pape avoit écrit une lettre à Maimbourg, pour le féliciter sur son *Histoire du schisme des Grecs.*

plaires, si l'envie & la curiosité du public n'avoient point été excitées par les défenses des magistrats & des pontifes. Ce qui accrédite encore ces livres prohibés, c'est qu'ils sont ordinairement bons & instructifs, & qu'ils intéressent les gens d'esprit & les savans : au lieu que la plupart de ceux qu'on débite publiquement ne sont que des romans & des historiettes, propres à divertir quelques femmelettes & quelques abbés ; un homme de génie aimant mieux garder le silence que d'écrire contre ses sentimens.

Je t'ai déja parlé de quelques savans de ce pays : j'en connois plusieurs autres. Un d'entr'eux (1) vient de donner un ouvrage de politique. Quoiqu'il ait beaucoup de feu, d'esprit & de bon sens, il n'a pu éviter de donner dans des idées fausses. Il y a été entraîné par la crainte & par les préjugés. L'espérance de quelque récompense l'a déterminé à soutenir par de nouveaux écrits les absurdités des premiers. Il rend dans son système, les peuples, non-seulement esclaves, mais il leur ôte même la consolation de porter leurs plaintes au pied du

(1) L'abbé de S. Pierre.

trône (1), & de ſoulager leurs maux par la liberté de les apprendre à ceux qui peuvent y remédier. Au reſte, dans tous les ſujets où il a pu écrire librement, la raiſon ſe préſente par-tout d'une maniere brillante ; & la flatterie bannie de ſon livre, il devient un ouvrage parfait.

Il eſt un autre auteur (2), dont le ſtyle eſt vif & preſſant : on voit qu'il a le génie brillant ; mais il eſt peu profond. Ses écrits ſont des riens agréables ; ſi l'on peut appeller *riens* quelque choſe qui plaît ſans inſtruire.

Un religieux (3) a donné depuis quelques années une *hiſtoire de France*, écrite avec pureté, & même avec ſincérité, juſqu'au regne de François I. Dès ce tems-là, la vérité commence à s'éclipſer, & elle diſparoît entiérement ſous les regnes ſuivans.

Un autre auteur (4) n'a point été gêné dans une hiſtoire qu'il a donnée de pluſieurs

(1) L'abbé de S. Pierre ſemble déſapprouver les remontrances des parlemens.

(2) L'abbé des Fontaines.

(3) Le pere Daniel.

(4) M. Rollin.

anciens peuples. Cet ouvrage eſt un morceau achevé. Il eſt écrit purement, & avec d'autant plus de ſincérité & de liberté, qu'il n'y avoit point de jéſuites chez les Medes, & que la cour prend peu de part aux affaires arrivées ſous Philippe de Macédoine, & ſous Alexandre ſon fils.

Un jeune homme (1) écrit des comédies & des hiſtoires galantes d'une maniere touchante ; mais ſon ſtyle eſt guindé. Il a conſervé dans ſes écrits un certain air précieux qui tient peu du naturel. On diroit volontiers quelquefois en liſant ſes ouvrages, que l'auteur invente, & que le petit-maître écrit.

Le fils d'un célebre poëte (2) fit, il y a quelque tems une ſatyre plus maligne qu'ingénieuſe des déſordres & des troubles que cauſe la diſpute des janſéniſtes & des moliniſtes (3), dont je t'ai déja parlé dans mes lettres précédentes. Il ſentit l'effet de la colere des ennemis qu'il s'étoit attiré ; & ce fut avec bien de la peine qu'il échappa à leur vengeance.

---

(1) M. de Marivaux.
(2) M. de Crébillon fils.
(3) L'Ecumoire.

Les François ont naturellement l'eſprit vif & pénétrant. S'ils étoient les maîtres de donner l'eſſor à leur génie, il n'eſt point de peuple qui pouſſât les réflexions auſſi loin qu'eux. C'eſt vainement que les Anglois ſe flattent d'une plus grande juſteſſe dans le raiſonnement. Ils n'ont que l'avantage de pouvoir laiſſer agir leur imagination, & de ne pas la réduire ſans ceſſe à des principes toujours ennemis du vrai. Comment eſt-il poſſible d'approfondir aucune matiere, ſi l'on eſt à chaque inſtant arrêté; s'il faut toujours chercher des moyens pour allier la raiſon aux chimeres, la vérité au menſonge?

On doit regarder comme une choſe ſurprenante, qu'il y ait dans ce pays autant de gens d'un génie vaſte & élevé. On fait tout ce qu'on peut pour accoutumer les eſprits à ne pas ſortir d'une certaine ſphere: on craint qu'ils ne s'élevent trop haut. Dès la tendre jeuneſſe, l'éducation qu'on donne aux enfans, tend plutôt à leur donner des idées chimériques & confuſes, qu'à leur apprendre à raiſonner d'une façon juſte & préciſe. Les moines qui ſont chargés de leur conduite, & qui les élevent dans leurs principes, les éloignent de la bonne méthode

d'étudier. Lorſqu'un jeune homme a atteint l'âge de neuf à dix ans, il eſt enfermé dans un college. On lui inſpire de l'horreur pour les ſciences, par la façon dont on veut les lui apprendre. On le dégoûte des bons auteurs par la maniere dont on lui en explique les écrits. On lui parle de Gaſſendi, de Deſcartes, de Newton, comme de perſonnes d'un génie médiocre. Il eſt peu de régens de philoſophie qui ne prennent fiérement le pas ſur ces grands-hommes, & qui ne faſſent plus de cas de leurs cahiers que des ouvrages de Mallebranche. Il y a une ſociété de moines (1) qui enſeigne les belles-lettres avec aſſez de ſuccès : mais elle a un tel éloignement pour la bonne philoſophie, qu'elle en eſt devenue le fléau.

Le plus renommé de ces colleges eſt celui qu'on appelle *la Sorbonne* : auſſi eſt-il le plus ancien. Il en eſt pluſieurs autres ſous ſa direction. Sa réputation a été conſidérable dans les ſiecles paſſés ; mais depuis plus de cent ans il perd tous les jours de ſon luſtre. Il s'eſt rendu odieux par les déciſions qu'il rendit dans le tems de

(1) Les Jéſuites.

la ligue : il favorisa le crime & l'assassinat, & suivit le parti de la révolte & de l'impiété qui se couvroient du voile de la religion. (1) Dans la suite, il voulut montrer de tems en tems quelque action digne de sa premiere gloire ; mais il ne put y réussir. Le grand nombre de ceux qui le composoient l'emporta sur les avis de quelques-uns, qui vouloient soutenir hautement leurs privileges, & ceux de leurs églises.

Par ce que je t'apprends, tu juges combien il est difficile à un François de s'élever jusqu'à un certain point. Loin que les études de sa jeunesse puissent lui être utiles, elles ne servent qu'à former un obstacle à son avancement, & à l'éloigner de la vérité. La philosophie scolastique est un poison qui trouble l'esprit, & le rend inca-

(1) En l'année 1589, la Sorbonne eut l'insolence de rendre un décret sanglant contre Henri III. Il ne tint pas à elle que la couronne ne passât dans la maison des Guise, ou qu'elle ne devînt le butin des Espagnols, que la révolte, couverte du voile de la religion, avoit attirés dans le cœur de la France.

Sæpius olim
Religio peperit scelerosa atque impia facta,
Lucret. de rerum Nat. *lib.* 1, *ver.* 84.

pable de cette juſteſſe qu'il faut dans les raiſonnemens, & qui ne s'acquiert que par une profonde méditation. Il eſt cependant pluſieurs François, qui, ſans aucun ſecours, s'élevent à un degré éminent. Il faut qu'ils aient d'autant plus de génie & d'imagination, qu'outre l'ignorance, ils ont à vaincre les préjugés de l'enfance, & ceux de l'éducation que leur ont inſpiré ces premiers maîtres. Tu rirois, mon cher Iſaac, ſi je t'écrivois quelques-unes des theſes philoſophiques, ſur leſquelles on exerce les écoliers dans ce pays. En voici une des plus conſidérables d'une école tenue par des moines (1). *Dieu peut avoir créé le monde, & le monde être éternel : en voici la preuve. Il n'eſt point de tems dans Dieu : en lui l'effet ſuit toujours la volonté. Suppoſons que Dieu eût voulu que le monde eût été de tout tems, le monde auroit donc pu l'être.* Un enfant comprend qu'une choſe ne peut paſſer du non-être à l'être, ſans avoir eu un commencement. Ainſi le monde a été fait, il faut qu'il y ait eu un tems où il n'ait pas été. Donc il n'eſt pas éternel. C'eſt dans des ſubtilités de cette eſpece, & des

(1) L'école des Thomiſtes.

raiſonnemens

raisonnemens aussi chimériques que les jeunes gens passent le temps de leurs études ; & après avoir travaillé plusieurs années, ils se trouvent aussi ignorans qu'ils l'étoient au commencement.

Porte-toi bien, mon cher Isaac. Je réparerai à la premiere lettre le sérieux de celle-ci. Je tâche de t'écrire alternativement de quoi amuser ton esprit, & de quoi l'instruire. Je me figure que j'ai en toi tous les goûts à contenter ; & je traite les différents sujets qui s'offrent à mon imagination.

De Paris, ce....

LETTRE XIV.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *rabbin de Constantinople.*

JE retournai il y a quelques jours, mon cher Isaac, examiner les bibliothéques dont je te parlai dans ma derniere lettre. Je parcourus les ouvrages des anciens docteurs que les nazaréens appellent *les Peres*. J'y trouvai plusieurs choses excellentes, & dignes de l'attention d'un philosophe ; mai

je fus surpris de l'aigreur & du fiel que des gens, qu'on regarde comme les modéles de la modération, ont répandu dans plusieurs endroits. Je jugerai que les livres de quelques auteurs payens, (tels que sont les *offices de Cicéron*, & les *préceptes d'Epictete*; contenoient une morale plus pure, & plus conforme à la loi naturelle. De tout temps, les docteurs nazaréens ont diminué le prix de leurs ouvrages, par l'envie qu'ils ont eu de noircir leurs adversaires, & d'exciter contre eux la haine du public. Cette passion si contraire à la grandeur d'ame & à la sagesse, les a portés aux plus grands excès. Dès qu'ils ont commencé d'être appuyés de l'autorité des princes, ou de celle des peuples, ils ont prêché l'intolérance, & se sont crus en droit de ne point épargner les personnes les plus respectables : ils ont également déchiré les souverains & les simples particuliers.

Les François se récrient aujourd'hui sur l'affreuse licence des prédicateurs du temps de Henri III & de Henri IV. Ils condamnent hautement les actions de ces séditieux. Ils regardent comme contraire au bien public, & au caractère de l'honnête homme, l'opinion qui permet de se révolter con-

tre ſon prince, & de lui manquer de reſpect, parce qu'il eſt d'une religion différente de celle de ſon peuple. Ils ne prennent pas garde, que ce qui eſt arrivé dans le temps de la ligue, avoit été pratiqué peu après la mort de Conſtantin, c'eſt-à-dire, dès que les eccléſiaſtiques ont eu aſſez de crédit pour exciter des troubles & des diviſions. Les prédications ſéditieuſes de Boucher contre Henri IV, ne ſont pas plus contraires au reſpect que l'on doit à la perſonne du ſouverain, que les invectives outrageantes de Grégoire de Nazianze contre l'empereur Julien. Ce docteur nazaréen ſe crut en droit d'écrire contre ce prince de la maniere la plus ſanglante: parce que, *lorſqu'il fut parvenu à l'empire, il effaça par des ſacrifices profanes, & ſouilla par des myſteres abominables l'eau de ſon baptême, l'initiation] qu'il avoit reçue aux ſaints myſteres* (1). Cela ſe réduit à dire qu'il crut devoir outrager la perſonne de Julien, à cauſe qu'il avoit quitté le na-

(1) Αἵματι μὲν οὐκ τὸ λουτρὸν, ἀτορρύπτεται, τῇ καθ ἡμᾶς τελειωσει, τὴ, τελείωσιν, τοῦ μύσους ἀντιθείς. Gregorii Nazianzeni, invectiva in Julianum, *pag.* 58.

zaréiſme. Le ſéditieux Boucher prenoit le même prétexte pour déclamer contre Henri IV, qu'il accuſoit d'*anti-papiſme*, ou de *proteſtantiſme*. Je ne comprends pas, mon cher Iſaac, pourquoi ce qui a été innocent il y a quatorze cent ans, doit être regardé comme criminel aujourd'hui. Ou il faut avouer que Boucher eut raiſon de ſe déchaîner contre Henri IV, (ce qu'il eſt affreux de ſoutenir :) ou il faut convenir que Grégoire de Nazianze eut tort de vouloir flétrir la mémoire de l'empereur Julien, prince doux, ſobre, chaſte, ſavant, libéral, intrépide, & poſſédant en un degré éminent toutes les vertus morales.

Beaucoup de nazaréens, mon cher Iſaac, ſont revenus du culte & de l'adoration qu'on rendoit généralement autrefois à tous les anciens docteurs. Il y a eu dans ces derniers temps pluſieurs ſavans, qui ſecouant le joug des préjugés, ont condamné hautement ce qu'il y avoit dans les écrits de ces *peres* de contraire à la droiture & à l'équité. Il eſt même ſurprenant qu'on ait tardé ſi long-temps à ouvrir les yeux, & à reconnoître combien la conduite des anciens docteurs étoit reſſemblante à celle des modernes, contre laquelle on a ſi vivement écrit.

En remontant dans les premiers siecles du nazaréisme, je trouve, mon cher Isaac, chez les ecclésiastiques les mêmes mœurs, la même façon de penser, & les mêmes maximes que chez ceux qui vivent aujourd'hui. Eusebe me dépeint dans la personne de Paul de Samosate, la fierté des prélats Italiens, François, Allemands, Anglicans, &c. *Nous ne dirons rien*, dit cet auteur, *de l'orgueil & de l'arrogance que lui ont causé les dignités séculieres dont il étoit revétu. Il aimoit mieux qu'on lui donnât le titre de ducenaire que celui d'évêque. Il marchoit pompeusement dans les places publiques, lisant & dictant des lettres, environné de gardes, dont les uns le précédoient, & les autres marchoient à sa suite. Son faste & son arrogance avoient rendu la religion chrétienne haïssable aux gentils* (1). Pourroit-on faire, mon cher

(1) Οὐδὲ ὡς ὑψηλὰ φρονεῖ καὶ ὑπερήφανα κοσμικὰ ἀξιώματα ὑποδύο μανδύος. ἢ, Δουκηνάριος μᾶλλον ἐπίσκοπος θέλαν καλεῖσθαι καὶ σοβοῦν καθ' ὰς ἀγορὰς Καὶ ἐπιστολὰς ἀναγινώσκων καὶ ὑπαγορεύων βαδίζων δημοσία καὶ δορυφορούμενος τῶν μὲν ἐφεστομανδύων πολλῶν τὸν ἀριθμὸν. ᾧ καὶ πιστὶν

Isaac, un portrait plus exact d'un cardinal allant *in fioco* dans les rues de Rome ? Pour qu'on le crût extrait des livres d'un historien moderne, il ne faudroit que changer les trois derniers mots, & mettre, *son faste & son arrogance avoient rendu la religion Romaine mépriſable aux Juifs*, à la place *de la religion chrétienne aux gentils.*

Si les anciens docteurs & prélats nazaréens avoient la fierté des modernes, ils en avoient auſſi l'eſprit de domination. Ils prenoient également ſoin d'intéreſſer les ſouverains dans leurs cauſes, & de leur perſuader, que la religion exigeoit qu'ils perſécutaſſent ceux qu'on ne regardoit point orthodoxes. C'étoit par leurs avis, que l'empereur Juſtinien *ne croyoit pas commettre un homicide, lorſque ceux qu'il condamnoit à la mort, faiſoient profeſſion d'une autre religion que de la ſienne* (1).

φθονεῖσθαι καὶ μισεῖσθαι διὰ τὸν ἀριθμόν. ὡς καὶ τὴν τίσιν φθονεῖσθαι καὶ μισεῖσθαι διὰ τὸν ὄγκον αὐτοῦ καὶ τὴν ὑπερηφανίαν τοῦ καρδίας.

(1 Ουγας οἱ εδόκει φύνος ἀνθρωπου εἶναι, ἢν γε, μὴ τῆς αἰτιος δόξης οἱ τελευτῶντες ζυχοίεν ὄυλες.

Procopius, *in* Ανεκδότοις, *pag.* 60.

Je découvte encore, mon cher Isaac, chez les anciens pontifes nazaréens un penchant à pousser les choses à l'extrême, à animer le peuple, à exciter des séditions, lorsqu'elles peuvent servir à l'augmentation de leur pouvoir. Cyrille d'Alexandrie fut un véritable cardinal de Retz. Il fit en Egypte tout ce que ce dernier fit en France. Les auteurs nazaréens, de quelque secte qu'ils soient, conviennent de cette vérité. *Saint Cyrille*, dit Barbeirac (1), *étoit, selon le jugement de M. l'abbé du Pin, un homme ambitieux & violent, qui, ne cherchant qu'à augmenter son autorité, ne se vit pas plutôt élevé sur le siege épiscopal, qu'il chassa, de son autorité, les novations, & dépouilla leur évêque des biens dont il jouissoit. Il attaqua les juifs dans leurs synagogues: & à la tête de son peuple, il les leur enleva, les chassa d'Alexandrie, & permit que les chrétiens pillassent leurs biens, appuyés sans doute de la sainte maxime de l'évêque d'Hypponne, que tout appartient aux fidéles, & que les méchants ne possedent rien avec justice. S. Cyrille se brouilla encore avec Oreste, gouverneur*

(1) Préface du droit de la nature & des gens, pag. xlvj.

d'Alexandrie, ſur l'autorité duquel il ne faiſoit qu'empiéter. Cinq cent moines ſoutenant leur évêque, entourerent un jour le gouverneur, le bleſſerent d'un coup de pierre, & l'euſſent tué, ſi ſes gardes & le peuple n'euſſent arrêté leur fureur. Il en coûta la vie à un moine qui fut pris, & mourut à la queſtion. S. Cyrille le fit paſſer pour un ſaint. Une célebre philoſophe payenne, nommée Hipacie, fut la victime que les partiſans de l'évêque immolerent aux mânes de leur martyr. Elle fut déchirée cruellement, parce qu'on l'accuſa d'avoir irrité le gouverneur contre le prélat.

Ne voilà-t-il pas, mon cher Iſaac, le juſte équivalent des troubles cauſés par les frondeurs? Il eſt vrai que le cardinal de Retz ne ſe faiſoit point eſcorter par cinq cent moines, lorſqu'il alloit au parlement: mais il en employoit un grand nombre à diverſes choſes qui n'étoient pas moins utiles à ſes deſſeins. Je crois voir dans la perſonne du gouverneur Egyptien, le cardinal Mazarin obligé de ſortir de Paris; & dans celle de Cyrille, je trouve la fierté, l'audace, l'ambition & l'eſprit ſéditieux du pontife Pariſien. Je ne penſe pas qu'on puiſſe trouver deux caracteres auſſi reſſemblants

blans que ceux de ces prélats nazaréens. Cependant par votre bizarrerie étonnante, dont le seul esprit humain peut être capable, l'un est considéré comme un saint, comme un auteur, dont les écrits doivent servir de fondement à la morale nazaréenne, & l'autre comme un séd tieux, comme un fourbe, & comme un homme indigne du rang qu'il occupoit. La raison d'un sentiment aussi hétéroclite, c'est apparemment que l'un vivoit il y a treize cent ans, & que l'autre, pour son malheur, est né dans ces derniers tems. S'il eût été patriarche d'Alexandrie, il auroit pu impunément assiéger le gouverneur à la tête d'une armée de moines, révolter le peuple, & l'exciter à mettre en piéces une femme que son sexe & son esprit supérieur ne garantirent point de la fureur monacale, sans que des actions aussi contraires à son état eussent flétri sa mémoire.

Il est heureux pour bien des personnes d'être nées dans de certains tems. Elles doivent à la superstition & à l'ignorance autant que plusieurs conquérans ont dû aux circonstances & au hasard. Si Alexandre eût vécu dans le siecle de César & de Pompée, c'eût été un petit roi de Macédoine,

qui se seroit estimé heureux de servir sous un de ces Romains. Il n'auroit pas joué dans le monde un rôle plus brillant que celui de Déjotarus, de Ptolomée & de tant d'autres souverains. Si les Cyrille, les Grégoire de Nazianze, les Augustin, & divers autres, avoient écrit sous Henri III. & Henri IV. on les regarderoit comme des séditieux, ou comme des gens qui ont prêché quelquefois une morale entiérement contraire à l'équité naturelle. Est-il rien, en effet, qui soit plus directement opposé à l'humanité, que le sentiment qu'a soutenu Augustin ? Il prétend que, *selon le droit divin, tout est aux justes & aux fidéles, & que les hérétiques ne possédent rien légitimement.* Un moderne a fait à ce docteur une sévère réprimande au sujet de cette opinion, si contraire à la tranquillité publique. *Ce principe abominable*, dit-il, (1), *renverse de fond en comble la société humaine.*

On ne sauroit condamner avec trop de chaleur & trop de véhémence un sentiment, dont les suites ont été si souvent pernicieuses au monde entier. Les plus grands malheurs dont les états ont été affligés, n'ont

(1) Barbeyrac, préface du *Droit de la nature & des gens*, pag. xxxvj.

eu ordinairement d'autre source que la dangereuse croyance qu'il étoit permis de s'emparer du bien des infideles, & de les forcer à changer de religion. Sur quoi fonda-t-on le massacre affreux de la Saint-Barthelemi, si ce n'est sur cette pernicieuse maxime ? Combien tous les gens de probité ne se sont-ils pas récriés contre les théologiens qui avoient animé l'esprit des peuples par leurs discours séditieux ? Combien n'ont-ils pas détesté les libelles, les prédications & tous les ouvrages sortis de la plume des ligueurs. Cependant tous ces ouvrages-là ne renferment que le même principe, soutenu avec tant de vivacité par Augustin. Les prédicateurs modernes n'y disoient, ou plutôt ne faisoient que paraphraser les discours des docteurs anciens. Ils prétendoient qu'on ne devoit point reconnoître Henri IV. pour roi, & qu'on devoit exterminer ses partisans. Sur quoi fondoient-ils leurs opinions ? Sur l'autorité des peres, & particuliérement sur celle d'Augustin, qui prétend qu'on doit détruire les hérétiques, les punir de mort, & s'emparer de leur bien. Je me mets, pour un instant, mon cher Isaac, à la place du prédicateur Boucher. Dès que mes

auditeurs ſeront perſuadés de la bonté de la morale, je leur prouverai qu'ils doivent aſſaſſiner Henri IV. & exterminer tous ceux qui lui ſont attachés, s'ils veulent ſe diſtinguer par une action louable. Voici un argument auquel il n'y a point de réponſe : *Les livres de S. Auguſtin ne contiennent que des préceptes utiles, & qui doivent être regardés comme eſſentiels à la religion ; un de ces préceptes ordonne expreſſément de punir de mort les hérétiques, & de s'emparer de leurs biens : Henri IV, eſt un hérétique excommunié par le pape, & ceux qui lui ſont attachés, ſont auſſi criminel que lui ; Donc il faut l'exterminer, & tous ſes partiſans auſſi. Quiconque ſoutient un ſentiment contraire, eſt dans l'erreur, & refuſe de ſe ſoumettre à l'autorité des peres de l'égliſe.*

Lorſqu'on réfléchit, mon cher Iſaac, à cette objection, contre la croyance aveugle que bien des nazaréens accordent aux écrits de leurs anciens docteurs, ſans vouloir diſtinguer ce qui s'y trouve de bon d'avec ce qui s'y trouve de mauvais, on eſt ſurpris de la force des préjugés. Si les admirateurs outrés des peres diſoient ſimplement, qu'on trouve des choſes excellentes dans

leurs ouvrages, ils auroient raiſon. Mais qu'ils veuillent recevoir comme des principes certains & évidens les erreurs qu'on y découvre ; & que, parce qu'Auguſtin, Grégoire de Nazianze, Chryſoſtome, & autres, auront avancé une opinion contraire au droit des gens & à la lumiere naturelle, il faille violenter le genre humain pendant la durée de pluſieurs ſiécles, & donner la torture au bon-ſens : en vérité, c'eſt exiger des hommes, qu'ils regardent comme des dieux, quelques autres hommes qui n'ont eu que l'avantage de vivre avant eux. Un auteur peut dire ſon ſentiment ſur les opinions particulieres de Boſſuet, & de du Pin, de Baronius, de Bellarmin, parce qu'il n'y a pas encore mille ans qu'ils ſont morts. Mais lorſque dix ſiécles auront paſſé ſur leurs écrits, les erreurs qui s'y trouvent ſeront changées en des vérités certaines. Cela étant ainſi, les livres des docteurs nazaréens reſſemblent aux fromages de Brie, qui ne ſont bons qu'après un certain tems.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac : vis content, heureux ; & garde-toi ſoigneuſement des mauvaiſes maximes des *peres*.

De Paris, ce.....

LETTRE XV.

Isaac Onis *rabin de Constantinople*, à Aaron Monceca.

JE réponds, mon cher Monceca, à la lettre dans laquelle tu me parles des anciens docteurs nazaréens. Je ne puis qu'approuver les objections que tu fais contre certaines de leurs opinions erronées, & contraires au bien public. Mais il me paroît qu'en blâmant les défauts de ces auteurs, tu n'as point rendu justice à leurs bonnes qualités. Je conviens que la plûpart d'entr'eux ont donné souvent dans de grands travers, que la passion les a emportés trop loin, & qu'un zele outré leur a fait soutenir des sentimens directement opposés à la bonne morale. Ils étoient hommes, & comme tels, sujets à l'humanité. La haine, la superstition & les préjugés les ont écartés du bon chemin. Mais quels sont les docteurs à qui cela n'arrive pas? Dans toutes les religions, les théologiens sont de simples mortels, par conséquent des créatures foi-

bles, qui ſont la dupe d'elles-mêmes, & le jouet de leurs paſſions.

Les ſeuls philoſophes peuvent en écrivant éviter de tomber dans certains excès. Comme ils dirigent leur eſprit avec le ſens-froid d'une perſonne qui cherche à convaincre par la raiſon, & non par la violence & par l'autorité ; ſi la vivacité & l'amour-propre les portent à quelques écarts, ils reconnoiſſent bien-tôt leurs fautes ; ils corrigent leurs ſaillies, & retournent dans le bon chemin, éclairés par la lumiere naturelle que Dieu a accordée aux hommes pour leur ſervir de guide, & que les philoſophes conſultent toujours avec beaucoup de ſoin. Il faut donc, mon cher Monceca, diſtinguer dans les anciens docteurs nazaréens, le théologien & le philoſophe. Lorſqu'ils ont écrit des matieres de controverſes, ils ont fait ce que font encore les écrivains de ce tems. Lorſque les raiſons leur manquent, ils tâchent de dénigrer leurs adverſaires ; ils donnent le nom de *zele*, *ſaint* & *pieux* à leur bile, & ils déchirent pour la plus grande gloire de Dieu, la réputation de ceux contre leſquels ils écrivent. C'eſt ainſi que le miniſtre Jurieu a agi dans ces derniers tems à

l'égard d'Arnaud & de Bayle; & c'eſt ainſi qu'agit autrefois Jérôme envers Ruffin. Mais quand les anciens docteurs ont traité des matieres philoſophiques, qu'ils ont raiſonné ſans être emportés par leur paſſion, ils ont ſouvent égalé la gloire des plus grands hommes.

Pour être convaincu de cette vérité, il ne faut qu'examiner avec quelque attention les écrits d'Auguſtin. Ceux où il parle en philoſophe, ſont auſſi beaux que ceux, dans leſquels il agite des matieres de controverſes, ſont remplis de ſophiſmes & de principes contraires à la bonne morale, au nombre deſquels eſt celui qu'il établit lorſque les diſputes qu'il eut avec les Donatiſtes, l'eurent mis de mauvaiſe humeur. Il ſoutint qu'il falloit exterminer les hérétiques. S'il n'étoit parvenu à la poſtérité que certains écrits de ce docteur nazaréen, je le regarderois comme un homme digne de l'eſtime, & même de l'admiration des plus grands philoſophes. Les Deſcartes, les Mallebranches, les Lockes lui ſont redevables de pluſieurs idées; & les choſes qu'ils ont emprunté de cet Africain ne ſont pas les moins brillantes de leurs ouvrages.

Tu n'as peut-être jamais réfléchi à ce que je te dis. Il me sera aisé de te montrer clairement, que les métaphysiciens modernes ont puisé leurs principales opinions dans les livres du docteur nazaréen. C'est lui que l'on doit regarder comme le premier restaurateur de la métaphysique.

Je commencerai cet examen par Malebranche. Son système sur les idées, par lesquelles nous voyons tout en Dieu, est exposé fort au long par Augustin. Le philosophe moderne a presque copié les expressions de l'ancien. *Dieu*, dit ce moderne (1), *est très-étroitement uni à nos ames par sa présence; de sorte qu'on peut dire, qu'il est le lieu des esprits, de même que les espaces sont les lieux des corps: cela étant supposé, il est certain que l'esprit peut voir ce qu'il y a en Dieu qui représente les êtres créés, puisque cela est très-spirituel, très-intelligible, & très-présent à l'esprit. Ainsi l'esprit peut voir en Dieu les ouvrages de Dieu, supposé que Dieu veuille bien lui découvrir ce qu'il y a dans lui qui les représente.* Et voici comme parle l'ancien. *Dieu tout-puissant, tu as*

(1) Recherche de la vérité, liv. 3, chap. 6, pag. 199.

créé tous les êtres & tu les vivifies. Tu es dans tous les lieux, tu les remplis tous également. L'esprit peut le sentir; mais il ne peut le connoître. Quoique tu sois présent par-tout, lorsque ce n'est pas pour récompenser la vertu, c'est pour punir le vice. Toutes les choses qui existent, existent dans toi. Tu donnes la vie à quelques-unes, & la perception à quelques autres. (1). Je pense, mon cher

(1) *Qui solus vivificas omnia; qui creasti omnia; qui ubique es, & ubique totus; qui sentiri potes, videri non potes; qui nusquam dees;.... qui ubi non es per gratiam, ades per vindictam; qui omnia tangis; ... quædam enim tangis ut sint & vivant, non tamen ut sentiant, & discernant; quædam vero tangis, ut vivant & sentiant, & discernant; ... & omnia contines sine ambitu, & ubique es præsens sine situ & motu.* Augustin. Hiponens. Ep. Médit. *cap.* 29. *n.* 3. & 6. Les Bénédictins de S. Maur ont prétendu que cet ouvrage n'étoit point de S. Augustin; cependant les éditeurs de Louvain des œuvres de ce pere, n'ont pas pensé de même. Bien des théologiens attribuent constamment ces méditations à S. Augustin. Un Jésuite de Cologne a publié une édition particuliere de cet ouvrage, à la tête duquel il a mis une préface qui prouve qu'il est fermement persuadé que S. Augustin en est l'auteur. Quoiqu'il en soit enfin, on retrouve presque dans les mêmes termes le passage que je cite ici, dans les confessions de S. Augustin, ainsi que ceux que j'ai extraits des Soliloques. Il est donc toujours cer-

Monceca, que j'ai raiſon de ſoutenir que le ſyſtême du philoſophe François n'étoit point inconnu à l'Africain. Tout le reſte du chapitre, dont je viens de te citer ce paſſage, fortifie mon ſentiment : & Malle-branche a ſemblé reconnoître lui-même que cette opinion avoit été reçue, & même adoptée par Auguſtin.

Celle des idées innées ſi chere aux Carteſiens, ſe trouve encore dans ſes ouvrages. Les métaphyſiciens modernes y ont puiſé tous les argumens dont ils ſe ſervent. *Je penſe, donc je ſuis*, dit un des illuſtres ſectateurs de Deſcartes (1). *Or nous ne pourrons avoir aucune certitude de cette propoſition, ſi nous ne concevions diſtinctement ce que c'eſt qu'être, ce que c'eſt que penſer.... Si donc on ne peut nier que nous n'ayons en nous les idées de l'être & de la penſée, je demande par quel ſens elles ſont entrées ? Sont-elles lumineuſes ou colorées, pour être entrées par la vue ? D'un ſon grave ou aigu pour être entrées par l'ouie ? D'une bonne ou mauvaiſe odeur,*

---

tain que je ne fais parler & penſer S. Auguſtin, que comme il a réellement penſé & parlé.

(1) L'art de penſer, 1. part. chap. 1. pag. 12.

pour être entrées par l'odorat ? De bon ou de mauvais goût ? pour être entrées par le goût ? Froides ou chaudes, dures ou molles pour être entrées par l'attouchement ?... Que si l'on ne peut rien répondre à tout cela qui ne soit déraisonnable, il faut avouer que les idées de l'être & de la pensée ne tirent en aucune sorte leur origine des sens. Voilà, mon cher Monceca, les plus fortes raisons qu'on allégue contre le système qui fait venir toutes les idées de nos sens. Elles servent encore à prouver que nous avons de la divinité une notion innée, que l'ame apporte avec elle. *Car*, dit le même auteur que je viens de citer, *nous sommes portés naturellement à croire que nos jugemens sont faux, quand nous voyons clairement qu'ils sont contraires aux idées des choses. Ainsi, nous ne pourrions juger avec certitude que Dieu n'a point de parties, qu'il n'est point corporel, qu'il est par-tout, qu'il est indivisible, si l'on n'en avoit aucune idée, que par le moyen des sens.*

Toutes ces objections sont prises presque mot à mot dans les écrits d'Augustin, qui prouve d'une maniere forte & persuasive qu'il faut chercher à connoître Dieu dans soi-même, & non pas dans les choses ex-

térieures ; les sens ne pouvant donner aucune véritable idée de la divinité. *J'ai long-tems erré comme une brebis égarée*, dit ce docteur nazaréen, *je te cherchois hors de moi, & tu étois dans moi. J'ai fait agir tous mes sens, mais ils n'ont rien pû m'apprendre ; & si tu ne m'eusses éclairé, mon Dieu, & appris que tu résidois dans mon esprit, je ne t'aurois jamais connu, puisque je ne le pouvois par la voie des sens* (1). Après avoir posé pour principe l'idée innée de la divinité : il la prouve par les mêmes raisons que les philosophes Cartésiens employoient pour démontrer que les notions de l'être & de la pensée ne peuvent venir par les sens. *Si j'interroge mes yeux*, continue-il, *ils m'apprennent que, puisque tu n'es pas coloré, ce n'est point par eux que tu es entré dans mon esprit. Mes oreilles me disent, que n'étant point sonore, ce*

(1) *Ego erravi sicut ovis, quæ perierat, quærens te exterius qui es interius ; & multum laboravi, quærens te extra me, & tu habitas in me..... Misi nuncios meos omnes sensus exteriores, ut quærerent te, & non inveni : quia malè quærebam foris, quod erat intus. Video enim, lux mea Deus, qui illuminasti me. qui malè te per illas quærebam, quia tu es intus, & tamen ipsi ubi intraveris nescierunt.* Augustin. Soliloq. *cap.* 31. *n.* 1.

n'eſt pas par elles. Mon nez n'a point de part à ton idée, qui ne peut avoir d'odeur. Ma bouche de même, ton idée ne pouvant être goûtée. Et tous mes ſens m'annoncent que, puiſque tu n'es point corporel, ils n'ont pû me donner aucune notion de toi..... Je connois à préſent que cette notion étoit gravée dans mon ame, &c. (1).

Après t'avoir montré, mon cher Monceca, que non-ſeulement les principales opinions métaphyſiques des Cartéſiens, mais encore les raiſons dont ils les appuyent ſont priſes dans les écrits d'Auguſtin, je te ferai voir avec autant de facilité, que Locke eſt redevable à ce docteur nazaréen des preuves de l'exiſtence de Dieu, & de la création de l'univers. *Il eſt d'une évidence mathématique*, dit ce grand philoſophe Anglois (2), *que quel-*

(1) *Nam oculi dicunt, ſi coloratus non fuit, per nos non intravit. Aures dicunt, ſi ſonitum non fecit, per nos non tranſivit. Naſus dicit, ſi non oluit, per me non venit. Guſtus dicit, ſi non ſapuit, nec per me introivit. Tactus etiam addit, ſi corpulentus non eſt, nihil me de hac re interroges.... Abſit ut iſta crederim Deum meum, quæ etiam à brutalium ſenſibus comprehenduntur.....* Auguſtinus, ibid. num. 2.

(2) Locke, de l'entendement humain, *liv. 4, chap. 2, pag.* 513.

que chose a existé de toute éternité, puisque tout ce qui n'est pas de toute éternité a un commencement, & que tout ce qui a un commencement doit avoir été produit par quelque autre chose. Il est de la même évidence, que tout être qui tire son existence & son commencement d'un autre, tire aussi d'un autre tout ce qu'il a, & tout ce qui lui appartient. On doit donc reconnoître que toutes ces facultés viennent de la même source. Il faut donc que la source éternelle de tous les êtres soit aussi la source & le principe de toutes leurs puissances ou facultés. De sorte que cet être éternel doit être tout-puissant. Augustin a pensé les mêmes choses que Locke. Il les a exprimées véritablement d'un style moins précis, & moins philosophique. *J'ai demandé à la terre*, dit-il, *si elle étoit mon Dieu? Elle m'a appris qu'elle n'étoit qu'une simple créature, sujette à la corruption, aux changemens. Tous les êtres qu'elle contient m'ont dit la même chose. La mer & les animaux qu'elle renferme, l'air & les oiseaux, le soleil, la lune, les étoiles m'ont donné une semblable réponse.* » *Nous* » *ne sommes que des êtres, créés ainsi que toi* » *par un premier moteur. Si tu veux trouver* » *la divinité, remonte jusqu'à la source &*

» *à l'origine de toutes les choſes* (1) ».

Le témoignage de l'univers entier me fait donc connoître l'exiſtence d'un Dieu tout-puiſſant. En conſidérant les créatures, je vois qu'il eſt évident que *tout être, tire auſſi d'un autre tout ce qu'il a.* L'exiſtence des créatures eſt une preuve convaincante de celle de la divinité, & une atteſtation qu'on ne peu rejetter, pour me ſervir des tarmes d'Auguſtin. (2)

---

(1) *Interrogavi terram, ſi eſſet Deus meus? & dixit mihi quod non; & omnia quæ in ea ſunt, hoc idem confeſſa ſunt. Interrogavi mare, & abyſſos, & reptilia, quæ in his ſunt, & reſponderunt:* Non ſumus Deus tuus: quære ſuper nos: *Interrogavi ſtabilem aërem, & inquit univerſus aër, cum omnibus incolis ſuis:* Fallitur Anaximenes, non ſum ego Deus tuus. *Interrogavi cœlum, lunam & ſtellas:* Neque nos ſumus Deus tuus, *inquiunt.* Auguſt. Soliloq. lib. cap. 31. num. 4.

(2) *Et dixi omnibus his quæ circumſtant fores carni meæ*, Dixiſtis mihi de Deo meo, quod vos non eſtis, dicite mihi aliquid de illo. *Et clamaverunt omnes voce grandi*, Ipſe fecit nos. *Interrogavi denique mundi molem.* Dic mihi ſi es Deus meus an non? *Et reſpondit voce forti;* Non ſum, *inquit*, ego; ſed per ipſum ſum ego. Quem quæris in me, ipſe fecit me.... *Interrogatio creaturarum profunda eſt conſideratio ipſarum: reſponſio earum atteſtatio ipſarum de Deo.* Auguſtin. Soliloq. lib. cap. 225.

Voyons

Voyons à préſent la reſſemblance des preuves de ce docteur avec celles de Locke ſur la néceſſité de la création de la matiere par un être intelligent & ſpirituel : je commence par les objections de ce dernier. *D'autres s'imaginent*, dit-il, *que la matiere eſt éternelle, quoiqu'ils reconnoiſſent un être éternel, penſant & immatériel....* Il faut, *diſent-ils*; reconnoître que la matiere eſt éternelle. *Pourquoi? Parce que vous ne ſauriez concevoir comment elle pourroit être faite de rien? Pourquoi donc ne vous regardez-vous point auſſi vous-même comme éternel? Vous répondrez que c'eſt peut-être à cauſe que vous avez commencé d'exiſter depuis vingt ou trente ans..... Mais ſi je vous demande ce que vous entendez par ce vous qui a commencé alors d'exiſter, peut-être ſerez-vous embarraſſé de le dire. La matiere dont vous êtes compoſé ne commença pas alors d'exiſter : parce que ſi cela étoit, elle ne ſeroit point éternelle. Elle commença ſeulement à être formée & arrangée de la maniere qu'il faut pour compoſer votre corps. Mais cette diſpoſition de parties n'eſt pas* vous : *elle ne conſtitue pas ce principe penſant qui eſt en vous, & qui eſt vous-même... Quand eſt-ce donc que ce principe penſant*

qu'il eſt en vous a commencé d'exiſter ? S'il n'a jamais commencé d'exiſter, il faut donc que de toute éternité vous ayez été un être penſant..... Que ſi vous pouvez reconnoître qu'un être penſant a été fait de rien, ... pourquoi ne pouvez-vous reconnoître qu'une égale puiſſance puiſſe tirer du néant un être matériel (1) ?

C'eſt par la réflexion qu'on fait ſur ſoi-même que Locke prouve la puiſſance du Créateur. Auguſtin ſe ſert de la même objection. *J'ai réfléchi* (2), dit-il, ſur *mon eſſence, & j'ai conſidéré mon état. J'ai vu que j'étois un homme raiſonnable & mortel.* D'où peut donc venir une ſemblable

(1) Locke, eſſai philoſophique ſur l'entendement hum. *liv. 4. chap. 2. pag.* 520.

(2) *Et redii ad me, & intravi in me, & aio ad me* : Tu qui es ? *Et reſpondi mihi* ; Homo rationalis & mortalis. *Et incepi diſcutere, quid hoc eſſet, & dixi:* „ *Unde hoc tale animal, Domine Deus* „ *meus ! Unde, niſi abs te ? Tu feciſti me, & non* „ *ego ipſe me. Quis tu, per quem vivo ego ; tu per* „ *quem vivunt omnia ? . . . Dic, quaſo per miſera-* „ *tiones tuas, unde hoc animal, niſi abs te ? An* „ *quiſquam ſeſe faciendi erit Artifex ? An aliunde* „ *quam à te, traditur eſſe & vivere ! Nonne tu es* „ *ſummum eſſe, à quo eſt omne eſſe ! Quidquid eſt,* „ *à te eſt, quia ſine te nihil eſt.* Auguſt. Soliloq. lib. cap. 31, num. 3 & 4.

créature, *ai-je dit*, si ce n'est de la première source de tous les autres êtres ?. . . . , *Si Dieu ne les a pas créés, il faut que chaque chose soit son créateur*; *ce que je reconnois par mon existence être impossible. Il est donc nécessaire que toutes les choses qui existent aient été produites par un premier être souverainement puissant, intelligent & éternel.*

La ressemblance, mon cher Monceca, qui se trouve entre les principales opinions métaphysiques des plus grands philosophes modernes, & celle d'Augustin, doit t'engager à distinguer toujours dans cet écrivain, ainsi que je te l'ai dit dans le commencement de ma lettre, le théologien controversiste avec le philosophe. En agissant de la même manière que dans la lecture des autres anciens docteurs nazaréens, tu pourras profiter de bien des choses utiles & instructives qui se trouvent dans leurs ouvrages, & dont la connoissance est nécessaire à tous les sçavans, de quelque religion qu'ils soient.

Porte-toi bien, mon cher Monceca : vis content & heureux, & cultive toujours soigneusement les sciences.

De Constantinople, ce....

LETTRE XVI.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *rabbin de Constantinople.*

DEPUIS la lettre que tu m'as écrite, mon cher Isaac, en faveur des anciens docteurs nazaréens, je m'applique à découvrir les beautés & les défauts de leurs ouvrages. Malgré l'éloge pompeux que tu me fais d'Augustin, je trouve qu'il a des défauts considérables, indépendamment de ceux dans lesquels la passion & l'emportement l'ont fait tomber. Un zele outré, qu'on peut justement appeller une ambition démesurée, a été le partage de presque tous les théologiens à qui par excellence les nazaréens accordent le nom de *peres*. Ce qu'il y a d'assez plaisant, c'est que dans le même temps qu'ils prêchoient l'intolérance, qu'ils cabeloient contre les princes, qu'ils persécutoient leurs adversaires, ils semoient dans quelques-uns de leurs ouvrages un grand nombre de fort beaux préceptes moraux. C'est avec raison, mon cher Isaac, que tu veux qu'on distingue chez les *peres*

le théologien du philosophe : car il est peu de gens qui aient autant soufflé le froid & le chaud, & tant chanté la palinodie. Chrysostôme, par exemple, qu'on appelle fort à propos l'*Augustin des Grecs*, & qui étoit aussi bilieux & aussi emporté que cet Africain, loue infiniment la clémence. Il n'hésite pas à dire que *cette vertu égale les hommes à la divinité* (1). On se tromperoit fort, si l'on croyoit qu'il mit en pratique cette maxime. La premiere chose qu'il fit lorsqu'il fut élu pontife de Constantinople, ce fut de solliciter l'empereur Arcadius à rendre une ordonnance rigoureuse contre les Eunomiens & les Montanistes. Il obtint ce qu'il demandoit. Ces nazaréens, auxquels on donnoit le nom d'hérétique, furent bannis, non-seulement de la ville impériale, mais des plus considérables de l'empire, & il leur fut défendu de faire des assemblées, sous peine de la vie. L'*Augustin des Grecs* ne s'en tint point-là. N'ayant plus de montanistes à chasser, il répandit sa bile sur les personnes les plus distinguées, & prononça contre elles des harangues, ou plutôt des invectives publiques. Son

(1) *Nihil est quod sic Dei similes faciat, ut malignis atque lædentibus esse placabilem.* Chrysostom. Homil. XX. in Matthæum.

humeur chagrine lui suscita enfin tant d'ennemis, que plusieurs pontifes nazaréens s'étant assemblés, le déposerent. L'empereur confirma la sentence de ces pontifes, & chassa Chrysostôme. Après quelque tems d'exil, il fut rappellé, & on lui rendit sa dignité. Mais les maux qu'il avoit soufferts n'avoient nullement changé son caractere. Il déclama de la maniere la plus indécente contre l'impératrice Eudoxie, qui le chassa de nouveau de Constantinople. Il mourut enfin comme on le conduisoit en exil à Pytius sur la mer Noire.

Ce Chrysostôme est le patriarche des molinistes, comme Augustin est celui des jansénistes. On peut dire néanmoins que si ces deux auteurs ont des sentiments bien opposés sur la matiere de la croyance nazaréenne, ils se réunissent dans l'opinion qui soutient l'intolérance, & qui détruit le premier principe du droit naturel, qui ordonne de ne point faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qu'on nous fît. Or je demande s'il est aucun nazaréen qui fût satisfait, si les Turcs ordonnoient que tous ceux qui vivent dans leurs pays croiroient à Mahomet; ou seroient punis de mort?

Les ouvrages de Chrysostôme sont écrits

d'une façon assez pure. Son style approche beaucoup plus de celui des auteurs de l'ancienne Athènes, que celui d'Augustin de l'élégance des écrivains du siécle d'Auguste. En général; les *peres Grecs* se sont énoncés d'une maniere plus pure que les Latins. Les homélies de Basile sont dignes d'être comparées, pour le langage, aux Philippiques de Démosthène. Jérôme a été le dernier docteur nazaréen, qui ait écrit en Latin d'une maniere supportable.

Il faut qu'Augustin dise d'aussi bonnes choses que celles qu'on trouve dans certains de ses ouvrages, pour qu'on puisse supporter l'ennui que cause son style. C'est celui d'un déclamateur : il répéte vingt fois & de vingt façons différentes la même pensée. Est-il rien, par exemple, de si puérile, rien de si guindé que cet endroit, où, après avoir montré, ainsi que tu l'as remarqué dans ta lettre (1), que les sens ne peuvent communiquer à l'ame aucune notion de la divinité, il retourne de cette façon l'objection qu'il vient de faire ? *Cependant je cherche, mon Dieu, je cherche une lumiere au-dessus de la lumiere que l'ame n'apperçoit point. Je cherche une voix au-dessus de tou-*

(1) La Lettre précédente.

tes les voix que l'oreille n'entend point. Je cherche une odeur au deſſus des odeurs que le nez ne peut ſentir. Je cherche une choſe moëlleuſe au-deſſus de toutes les choſes moëlleuſes que le tact ne peut diſcerner (1). La même penſée eſt encore exprimée tout de ſuite par de nouvelles antithéſes (2): & ce n'eſt qu'après avoir employé deux pages à la retourner de toutes les manieres différentes, qu'il ſe réſout à l'abandonner. Ce ſtyle de déclamateur nuit infiniment aux plus beaux ouvrages d'Auguſtin. Le lecteur voit avec peine, & même avec indignation un philoſophe courir après de faux-brillants, & accabler la raiſon ſous le poids d'ornements froids & puériles.

Cette façon vicieuſe d'écrire d'Auguſtin a gâté & rendu ridicules les ouvrages d'un

(1) *Attamen cum Deum meum quæro, quæro nihilominus quamdam lucem ſuper omnem lucem, quam non capit oculus; quamdam vocem ſuper omnem vocem, quam non capit auris; quamdam odorem ſuper omnem odorem, quam non capit naris; quamdam dulcorem ſuper omnem amplexum, quem non capit tactus.* Div. Auguſt. Soliloq. lib. cap. 31, num. 3.

(2) *Iſta lux quidem fulget ubi locus non capit. Iſta, vox ſonat ubi ſpiritus non capit. Odor iſte redolet ubi flatus non ſpargit. Sapor iſte ſapit ubi non eſt edacitas. Amplexus iſte tangitur ubi non devellitur.* Idem, ibid.

nombre

nombre d'anciens docteurs nazaréens, qui l'ont voulu imiter. Ils ont pris ſon ſtyle : mais ils n'ont pu acquérir ſon génie, & ſont reſtés infiniment au-deſſous de leur modéle, n'en ayant pris que le mauvais. Les théologiens du X. du XI. & du XII. ſiécles ont donné dans les antitheſes ridicules. Leurs écrits ne ſont remplis que de ſophiſmes exprimés en termes pompeux. Anſelme, archevêque de Cantorbéry, qui vécut dans le XI. ſiecle, pour prouver la néceſſité de l'accompliſſement d'un myſtere du nazaréïſme, fait un diſcours très-long, dans lequel il ne dit rien de ce qu'il devoit dire. Après s'être propoſé une difficulté, il ne la réſout que par un jeu de mots. *Quelque néceſſité*, dit-il, *exigeoit-elle que la Divinité ſe revêtît d'un corps humain pour ſauver les hommes ? L'Etre tout-puiſſant n'a qu'à vouloir une choſe, & l'effet ſuit toujours ſa volonté. Les hommes pouvoient donc être ſauvés dès qu'il l'eût jugé à propos. Par conſéquent l'incarnation étoit inutile. Mais non, elle ne l'étoit point, parce qu'elle n'a été opérée que par la volonté de Dieu, qui eſt toujours juſte. Il l'a jugée à propos, non pas qu'il eût beſoin de ſauver les hommes de cette façon, mais parce que la nature humaine devoit ſatisfaire la Divinité par cette incarnation.*

Dieu n'avoit pas besoin de souffrir ; mais l'homme avoit besoin des souffrances de Dieu pour être racheté des peines de l'enfer..... Dieu seul pouvoit suffire à cela ; & sans l'incarnation, l'homme n'eût pu recouvrer la pureté des anges (1).

Ne voilà-t-il pas, mon cher Isaac, un beau ramas de phrases inintelligibles, ou du moins qui ne signifient rien ? N'est-il pas ridicule, après avoir dit que la Divinité étoit la maîtresse de sauver les hommes comme elle vouloit, de conclure qu'elle ne pouvoit

(1) *An aliqua necessitas coegit, ut altissimus sic se humiliaret, & omnipotens ad faciendum aliquid tantum laboraret ? Sed omnis necessitas & impossibilitas ejus subjacet voluntati : quippe quod vult necesse est esse ; & quid non vult impossibile est esse. Solo ergo volente, & quoniam omnis ejus voluntas semper bona est. Solâ fecit hoc voluntate, non enim Deus egebat ut hoc modo hominem salvum faceret; sed humana natura indigebat ut hoc modo Domino Deo satisfaceret. Non egebat Deus ut tam laboriosa pateretur ; sed indigebat homo, ut sic de profundo inferni erueretur divinâ naturâ... Hæc omnia humanam naturam, ut ad hoc restitueretur, propter quod facta erat necesse erat facere. Sed nec illa, nec quidquid Deus non est, poterat ad hoc sufficere ; nam homo ad quod institutus est non restituitur, si non ad similitudinem angelorum, in quibus nullum est peccatum, provehitur.* Anselmi, archiepisc. Cantuarienſis, Medit. de Redemptione generis humani, cap. 3. num. 1.

les sauver qu'en se revêtant d'humanité, parce qu'elle seule pouvoit suffire à cela ? On trouve dans ce discours un jeu de mots qui acheve de rendre les idées de l'auteur incompréhensibles. Un théologien qui s'exprimeroit aujourd'hui d'une maniere aussi diffuse, & dont les argumens ne seroient pas plus concluans, s'exposeroit à une sévere réprimande. Ce n'est point ainsi qu'ont écrit les Bossuets & les Arnaulds, les Drelincourts & les Claudes. Cependant tous ces savans n'ont point acquis parmi ceux de leur religion le fastueux nom de *peres*. Il faut avouer que pendant un tems, les nazaréens ont bien prodigué ce titre, & l'ont accordé à des génies très-médiocres. S. Bernard, qui vécut dans le XII. siecle, non-seulement fut peu savant, mais il se déclara l'ennemi de tous ceux qui cultiverent les sciences. Il ne tint pas à lui que l'ignorance n'achevât de les éteindre entiérement. Cet homme, en contrefaisant le prophete, s'étoit acquis un crédit infini, non-seulement sur l'esprit des peuples, mais même sur celui des souverains ; & il fit périr par ses fausses promesses un nombre prodigieux de nazaréens, qui s'étoient croisés pour aller conquérir la Palestine, sur les assurances cer-

taines qu'il leur donnoit de la victoire. N'ayant plus de Turcs à perſécuter, il répandit ſon fiel ſur les ſavans. Abelard fut ſa premiere victime. Il fit tout ce qu'il put pour faire défendre la philoſophie d'Ariſtote, qu'on commençoit à enſeigner en France depuis quelques années. Il auroit été ſurprenant qu'un auteur de ce caractere eût produit des ouvrages excellents, & bons à former l'entendement humain. Auſſi n'a-t-il laiſſé que des écrits plus propres à l'uſage des dévots myſtiques, qu'à celui des ſavans & des philoſophes. On trouve dans quelques-uns des expreſſions ſi baſſes, & qui offrent à l'eſprit des idées ſi ſales, que toutes les licences vicieuſes de Petrone paroiſſent couvertes d'un voile honnête auprès des expreſſions de ce théologien. *Que ſuis-je* dit-il, dans un livre intitulé : *Méditations très-dévotes*, mais dont le titre eſt fort abuſif : *Que ſuis-je ? Un homme fait d'une matiere liquide. Dans le moment que j'ai commencé d'exiſter, j'ai été formé par la ſemence humaine. Enſuite cette écume venant à ſe congeler, & à croître, elle s'eſt changée en chair, &c.* (1).

(1) *Quid ſum ego ? Homo de humore liquido. Fui enim in momento conceptionis de humano ſemine conceptus. Deinde ſpuma illa coagulata, modicum*

Il faut avouer, mon cher Isaac, que voilà des méditations assez convenables à des médecins : mais je pense qu'elles sont peu propres à l'édification des jeunes personnes. En effet, comment une fille de quinze à vingt ans, ou un jeune homme du même âge, peuvent-ils penser sérieusement & sans distraction à cette *semense écumeuse, qui vient ensuite à se congeler*? Il est ridicule de donner à de pareils discours le titre de *Méditations très-dévotes*. Si cela peut avoir lieu, il faut aussi placer cette saillie Italienne parmi les sentences édifiantes & pieuses : *Penso, è ripenso, come l'uomo sia fatto dello sputar d'un cazzo* (1). Ces paroles sont le juste équivalent de celles du docteur nazaréen.

Albert & Thomas d'Aquin, qui vinrent après Bernard, furent beaucoup plus savans que lui. Ils profiterent de l'étude des livres d'Aristote, dont le prophête des croisades avoit voulu qu'on interdît la lecture. Les sciences commençoient à jetter quelques étincelles.

---

crescendo caro facta est. Divi Bernardi meditationes devotissimæ ad humanæ conditionis cognitionem, *chap. 2. num. 1.*

(1) On doit pardonner la licence de ce passage Italien, en faveur de la ressemblance avec celui de S. Bernard.

& à renaître de leurs cendres dans le tems de ces deux auteurs. Les écrits du premier ſont traités dans le goût de ceux de ſes prédéceſſeurs (1) ; mais les antitheſes & les jeux de mots y ſont moins prodigués, & les ſophiſmes beaucoup plus rares & moins choquans. Les ouvrages du ſecond ne ſont parfaitement connus. On ne peut nier qu'ils ne contiennent pluſieurs choſes excellentes : mais elles ſont obſcurcies & flétries par un nombre d'autres puériles, inutiles & abſurdes, que l'ignorance & la ſuperſtition ſcolaſtique ont conſacreés ſous le nom de théologie, & couvertes du voile de la religion. Le ſtyle de Thomas d'Aquin n'eſt gueres plus épuré que celui des auteurs qui l'ont précédé. Le mauvais goût dans la maniere de s'énoncer & d'écrire, ſubſiſta juſques dans le XV. ſiecle, & ne fut totalement détruit que

(1) *Sunt quædam vitia, quæ libenter ſive frequenter ſpeciem virtutis prætendunt, ut cum verè vitia ſint, credantur eſſe virtutes, ſicut ſeveritas putatur eſſe juſtitia, amaritudo mentis dicitur maturitas..... Diſſolutio creditur ſpiritualis mentis lætitia, pigritia ſive inordinata triſtitia judicetur morum gravitas, &c.* Alberti Magni Paradiſ. Anim. de Virtut. *libr. Prolog.* Cette énumération des vices, auxquels on donne le nom des vertus, contient deux grandes pages, & va bien de pair avec les longues antithèſes de S. Auguſtin.

par les troubles qui s'éleverent parmi les nazaréens. Les théologiens ayant alors formé plusieurs différentes sectes se virent réduits à la nécessité de plaire à leurs lecteurs. Pour se les rendre favorables, ils voulurent imiter les grands modeles ; & le langage de Cicéron & de Virgile revint en usage. Peu après, la maniere de raisonner changea de face, ainsi qu'en avoit changé la diction.

Si le nazaréïsme n'eût jamais été troublé par des divisions intestines, peut-être écriroit-on encore aujourd'hui d'une maniere aussi confuse que du tems de Thomas d'Aquin. Il ne paroît pas que les docteurs nazaréens, qui vinrent plusieurs années après lui, eussent beaucoup perfectionné le goût, & avancé dans le bon chemin. Il semble au contraire, que quelques-uns s'en éloignent encore plus. Raimond Jordan, qui vivoit dans le XIV. siecle, & qui n'a donné ses écrits que sous le nom d'*Idiota*, les a remplis d'antitheses affectées, & son style est beaucoup plus vicieux que celui d'Augustin. Il court sans cesse après des pensées plutôt puériles que brillantes. Le portrait qu'il fait de l'amour divin semble être écrit par quelque bon capucin de village. *L'amour*, dit-il, *raccommode les choses rompues. Il rend constans les esprits volages. L'a-*

mour apprend. L'amour ne connoît point d'ennemi. L'amour loue, l'amour blâme l'amour ne connoît point les ſoupçons criminels. Sans l'amour rien n'eſt bon ; avec l'amour tout eſt bon. L'amour réjouit le cœur, & l'éleve au-deſſus des choſes terreſtres. L'amour n'eſt jamais oiſif : il agit toujours : il augmente toujours. L'amour eſt la vie de l'ame : qui n'aime point, ne jouit point de la vie. L'amour ne demande point de paix..... L'amour perfectionne les hommes. Il ſoutient tout, il ſupporte tout patiemment, &c. (1). Je m'arrête-là, mon cher Iſaac ; car il y a encore une page de tous les attributs de l'amour. Un miſſionnaire récollet, après avoir placé ce long paſſage dans un ſermon, pourroit ajouter à la fin : *L'amour fait faire des cocus, fait débaucher des filles, fait faire des bâtards ; & c'eſt à quoi, mes cheres ſœurs, vous devez bien prendre garde.* Ce ne ſeroit pas-là ce qu'il y auroit de plus inutile dans la prédication.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac ; vis content & heureux.

De Paris, ce.....

(1) *Amor confracta ſolidat, depreſſa ſublevat, nutantem animum conſtantem reddit. Amor docet, & addiſcit, & inimicum neſcit. Amor laudat, amor reprehendit, amor pravâ ſuſpicione caret. Ubi amor*

LETTRE XVII.

Iſaac Onis, *rabbin de Conſtantinople*, *à* Aaron Monceca.

SI les vents ont été favorables au capitaine à qui j'avois remis ma premiere lettre, tu dois avoir reçu le mémoire que je t'ai envoyé du ſécretaire d'Oſman Bacha. Je ſerai charmé d'apprendre le jugement que tu en auras fait. Il y avoit des idées aſſez ſingulieres : mais l'on y découvroït aiſément cette haine que les mahométans & les nazaréens portent aux Iſraélites.

J'ai ſouvent réfléchi que notre loi doit être bien belle & bien conforme à la droite raiſon, puiſqu'on l'attaque avec auſſi peu

---

defuerit, nihil valet quidquid agitur : contra, omnia valent quæ cum amore aguntur. Amor hominem lætificat, & à terrenis ſublevat. Amor nunquam eſt otioſus, ſed ſemper aliquid operatur, ſemper & creſcit & augetur. Amor vita eſt animæ, & qui non amat mortuus eſt. Verus amor non requirit prætium etſi mereatur... Amor hominem perficit, omnia ſuſtinet, omnia patienter portat, &c. Idiotæ, viri docti & ſancti, contemplationes de amore divino, cap. 1. num 2.

de ſuccès. On écrit perpétuellement contre nous dans toutes les religions : nous ne répondons jamais aux ouvrages de nos adverſaires, ou c'eſt rarement. Malgré notre ſilence, nous perdons peu de nos freres, & l'on ne voit gueres de juifs qui ſe faſſent turcs ou nazaréens. Il arrive au contraire, que ces derniers ſe rendent très-ſouvent mahométans. Ils ſont d'autant moins excuſables, que le libertinage les engage à ce changement.

Je ne ſaurois comprendre comment un homme qui a les premieres notions de la ſimple raiſon, peut donner la moindre croyance aux viſions de Mahomet. Je m'étonne même que ceux qui naiſſent dans une religion, malgré les préjugés de l'enfance, n'en pénétrent pas le ridicule. Je ne ſais ſi tu as jamais examiné le tiſſu d'impertinences que forme la loi mahométane. Je défie l'eſprit le plus déréglé & le plus viſionnaire, de produire rien d'auſſi chimérique & d'auſſi giganteſque. Comment ſe peut-il trouver un homme aſſez imbécille pour ſe figurer qu'il goûtera après ſa mort des plaiſirs charnels ; qu'un des principaux biens que lui donnera la divinité, ſera la jouiſſance de pluſieurs femmes toujours vierges ? On s'é-

tonne que les payens cruſſent les contes & les fables que leurs poëtes racontoient des champs Eliſées, où les héros retrouvoient des chars, des armes, des chevaux & des couronnes de laurier (1). Mais ces idées ſont-elles moins vraiſemblables que les autres ? Les peines que les anges noirs font ſouffrir, ne ſont-elles pas un juſte équivalent des ames qu'on plongeoit dans le Tartare & dans le Phlégéton ? Cependant nous nous étonnons tous les jours de la crédulité des Payens, & nous ne diſons rien de celle des Turcs, parce que l'uſage & l'habitude nous y ont accoutumés.

Outre le ridicule, la religion mahométane a quelque choſe du ſauvage, ou pour mieux dire, de la brute. L'imbécillité que les Turcs ont de croire qu'une ſtatue demandera une ame dans l'autre monde à celui qui l'aura faite, les a portés à détruire tous les morceaux antiques qu'ils ont trouvés dans la Grece. Mahomet, qui comprit que les

(1) *Arma procul, currusque virûm miratur inanes.*
Stant terrâ defixæ haſtæ paſſimque ſoluti;
Per campos paſcuntur equi, quæ gratia curruum
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Paſcere equos, eadem ſequitur tellure repoſtos.
Virg. Æneid. *lib.* 6. *verſ.* 707.

beaux arts donnoient à l'esprit une certaine pénétration, voulut éloigner de ses sectateurs tout ce qui pouvoit leur faire sentir le ridicule de ses préceptes. Il connut que sa religion ne pouvoit résister au plus léger examen. Aussi défendit-il d'en disputer que le sabre à la main. Si les moines nazaréens avoient eu une semblable maxime, je doute qu'il se fût formé tant de sentimens différens parmi eux. Les docteurs qui se disputoient se contentoient de se battre à coups de plume : tandis que ceux qui embrassoient leur parti, s'égorgeoient mutuellement pour des opinions auxquelles ils n'entendoient rien.

Le peuple a été de tout tems facile à séduire, aisé à tromper, difficile à éclairer. Il aime la nouveauté : il suit toujours les objets qui le frappent. L'extérieur l'arrête, le saisit : il lui faut quelque chose de singulier pour le toucher. La raison simple & dépouillée de chimeres, lui paroît nue. Il veut quelque chose de merveilleux pour lui remplir l'esprit. C'est par-là que les rêveries des poëtes ont trouvé de la croyance chez les Payens, & que les Mahométans regardent comme véritables les fables de l'Alcoran.

Cependant, malgré les absurdités de la

religion des Turcs, je t'avouerai que j'y trouve des préceptes dignes de l'admiration des plus grands philoſophes. Cette charité, qui leur eſt ordonnée ſi ſouvent dans leurs livres, & le pardon de leurs ennemis, ſont deux points qui comprennent la morale la plus épurée. Mais ce qu'il y a de plus beau chez eux, c'eſt qu'ils ne ſe contentent pas de croire ces maximes, & qu'ils les pratiquent exactement. Tu ſais juſques où va leur charité envers les pauvres : elle prévient une partie de leurs néceſſités : & va au devant de leurs beſoins. Il eſt peu de Turcs qui ne donnent en leur vie des aumônes conſidérables qui ſont appliquées au ſoulagement des malheureux. Les caravanſerais, les puits, les fontaines, bâtis ſur les chemins pour la commodité des pélerins & pauvres voyageurs, de quelque religion qu'ils ſoient, ſont des monumens éternels de la piété des mahométans. Leur ſenſibilité pour les malheureux s'étend encore plus loin. Ils ont des hôpitaux pour les incurables, pour les eſtropiés, & pour les inſenſés. Ils conſervent même pour ces derniers une eſpece de vénération, & les regardent comme des perſonnes à qui Dieu n'a ôté l'uſage de la raiſon que pour leur donner le moyen

de ſe garantir plus aiſément du péché. Si tu n'étois pas toi-même de Conſtantinople, tu aurois peine à croire qu'il y ait des Turcs qui laiſſent en mourant un legs pour ſervir à la nourriture commune des chiens de leur quartier. C'eſt en vérité porter la charité bien loin. Les autres vertus ne leur ſont pas inconnues. Il eſt peu de peuples où la bonne foi ſoit plus exactement gardée. Ils ſont eſclaves de leur parole, & la différence de religion ne leur ſert point de prétexte à tromper ceux avec qui ils ont des affaires d'intérêts.

Le reſpect que les Mahométans portent à leurs parens eſt digne de louange. On voit peu à Conſtantinople de ces fils qui font rougir la nature, & qui ſont ſi communs dans le pays des Nazaréens. Un chef de famille chez les Turcs conſerve ſur ſes enfans cette autorité qu'avoient nos anciens patriarches. Les Tartares & les Arabes ſont encore plus zélés obſervateurs de l'obéiſſance filiale. Mais ce que je trouve de plus admirable, c'eſt le peu de penchant qu'ils ont à la médiſance. Il eſt rare de les entendre ſe déchirer mutuellement les uns les autres. Ils ignorent l'art d'empoiſonner leurs diſcours : leurs converſations ne ſont

point un tiſſu de calomnies, & un ramas d'hiſtoires ſcandaleuſes. J'ai réfléchi ſur ce qui peut les avoir garantis de ce vice. Les hommes étant aſſez ſemblables dans tous les pays, je ne pouvois comprendre ce qui rendoit les Turcs exempts de ces foibleſſes. J'ai compris que leurs mœurs & leurs façons de vivre les avoit préſervés de ces défauts. Ils ont peu de commerce entr'eux, ſi ce n'eſt pour les affaires de leurs charges & de leurs emplois. On ne voit point chez eux des maiſons deſtinées à la retraite d'illuſtres fainéans. Ils ignorent l'art de paſſer une partie de la journée renfermés dans une aſſemblée à ſe communiquer mutuellement les aventures qui ſont arrivées la veille. Lorſqu'ils vont aux cafés, qui ſont les ſeuls endroits publics, ils y boivent du ſorbet ou d'autres liqueurs qui leur ſont permiſes. Quelquefois, mais rarement, ils jouent une partie aux dames ou au mangala (1): le tout dans un ſilence étonnant, & ſe retirent bientôt après chez eux.

L'impoſſibilité de voir les femmes eſt encore une raiſon déciſive du peu de médiſance qui regne à Conſtantinople. Les dames en Europe ſont les principaux mobile

(1) Jeu Turc qui ſe joue avec de petites coquilles.

de la calomnie. La haine, la jalousie, l'ambition, l'envie de plaire : toutes ces passions les font agir, ou contre leurs rivales, ou contre les personnes qui peuvent être contraires à leurs desirs. Il leur est aisé d'entraîner un grand nombre de petits-maîtres, zélés admirateurs de leurs caprices, & esclaves soumis à leurs volontés. La contrainte dans laquelle vivent les femmes Turques, ne leur permet pas de pouvoir remuer les mêmes ressorts : tout ce qu'elles peuvent faire, c'est de cabaler dans l'intérieur de leur ménage, & contre leurs rivales ; ce qui ne peut s'étendre au-delà de l'enceinte de leur maison, & dont le public ne sauroit s'appercevoir.

Le caractere des Turcs, silentieux & taciturne, est encore un préservatif contre la médisance. Les grands parleurs, les diseurs de contes & de sornettes, sont ordinairement enclins à ce vice. C'est un moyen dont ils se servent pour se faire écouter : & le cœur de l'homme plus enclin à blâmer qu'à louer, se prête aisément aux discours calomnieux. Les petits-maîtres Nazaréens, grands discoureurs de leurs métiers, ainsi que tu l'as observé, sont très-sujets à ce défaut.

Cette

Cette candeur qui regne chez les Mahométans, m'a ſouvent fait faire des ſérieuſes réflexions. Je t'avouerai, mon cher Aaron, que je ſuis vivement touché, lorſque je conſidere le ſort qu'ils auront après le trépas. Je ne puis qu'être ſenſible à la perte de tant d'honnêtes gens, qui n'ont commis d'autre crime, que d'avoir ſuivi les préjugés de l'éducation, & d'avoir donné une croyance trop aveugle aux rêveries de leurs imans & de leurs dervis. Ces moines Turcs jouent ici le même perſonnage que les moines nazaréens. Ils trompent & fourbent le peuple: ils lui rempliſſent l'eſprit de chimeres; & ſous le voile de la religion, autoriſent leurs vices & leurs mœurs déréglés.

Je vais te raconter l'hiſtoire d'un dervis, arrivée, lorſque j'étois à Andrinople. Tu y trouveras un juſte équivalent de celles que tu m'écris quelquefois ſur les moines nazaréens. Ce dervis s'étoit retiré dans un hermitage éloigné d'une demi-lieue de la ville. Il reſtoit des ſemaines entieres ſans en ſortir; ſa porte étoit fermée: l'on diſoit qu'il avoit alors des extaſes, pendant leſquelles l'ange Gabriël venoit s'entretenir familiérement avec lui. Sa réputation aug-

menta. On accouroit pour le consulter de tous les côtés. Beaucoup de gens alloient faire des retraites chez lui. Les femmes voulurent connoître ce saint personnage. Plusieurs se rendirent à l'hermitage. Elles en revinrent fort édifiées. L'humeur jalouse de quelques Turcs ne s'accommoda pas de ces fréquentes visites ; & les maris défendirent à leurs femmes de retourner chez le dervis. Elles allerent se plaindre au cadis, & lui dirent qu'on vouloit les empêcher d'aller chez le saint. Ce juge les renvoya, & ne voulut rien décider. Cette affaire ayant fait éclat, le dervis en fut instruit ; il résolut d'en tirer avantage. Il s'en falloit bien qu'il fût aussi dévot qu'il le paroissoit ; & parmi les femmes qui l'étoient allé voir, plus de trois auroient pu certifier ce fait. Il y avoit un cimetiere auprès de son hermitage. Il ouvrit la tombe d'un mort qu'on avoit nouvellement enterré : il fit eunuque ce cadavre ; & ce qu'il lui avoit coupé fut pendu dans sa cellule, auprès du chevet de son lit, entre deux sentences de l'alcoran. Il s'enveloppa ensuite dans son caban, & se coucha. Les premiers qui vinrent le visiter ayant apperçu les débris de cette opération, en furent dans une grande surprise.

J'ai voulu, dit le dervis, *ôter tout sujet à la médisance, & me mettre en état d'instruire librement tout le beau sexe.* Cette action du dervis redoubla l'estime qu'on avoit pour lui. Peu s'en fallut qu'on ne lapidât les maris qui avoient occasionné la pieuse action du solitaire. Les femmes retournerent en foule chez lui. Le dervis en désabusa quelques-unes ; & les époux n'en eurent aucun soupçon. Il jouit pendant plusieurs années de sa réputation ; mais enfin la jalousie ruina ses affaires. La femme d'un négociant, piquée de la préférence qu'il donnoit à sa rivale, l'accusa pardevant le cadis, d'avoir vulu la violer. Elle raconta l'histoire du cadavre que le solitaire lui avoit confiée, & s'offrit, si elle mentoit, à souffrir le supplice le plus rigoureux. On fit visiter le dervis, & l'on trouva qu'il s'en falloit de beaucoup qu'il ne fût eunuque. Le juge ordonna qu'on lui fît réellement l'opération, pour le punir de son crime. Les maris qui devoient se plaindre étoient en si grand nombre, qu'ils se consolerent mutuellement ; & malgré leur jalousie, ils ne voulurent ni rien éclaircir ni rien apprendre. Je crois que tu trouveras que l'action de ce dervis égale les bons tours

des moines. La pareſſe, l'inutilité au bien de l'état, l'hypocriſie; la fourbe; tout eſt bien égal entre un religieux nazaréen & un dervis Mahométan.

De Conſtantinople, ce...

LETTRE XVIII.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *rabbin de Conſtantinople.*

LA ſeule vertu dans ce pays n'illuſtre point une famille. Dix ayeux, dont la candeur & la bonne foi auront mérité l'eſtime du public, ne valent pas un pere ſecrétaire du roi. La nobleſſe s'achete comme une marchandiſe. Un partiſan engraiſſé du ſang du peuple, fait de ſon fils un ſeigneur titré; & celui d'un habile hiſtorien, d'un illuſtre poëte, qui ſouvent hérite des talens de ſon pere, n'a d'autre rang ni d'autres honneurs à prétendre que ceux qu'Apollon lui accorde. Le métier le plus éclatant, la ſcience la plus étendue ne vaut pas, pour parvenir aux grandeurs & aux richeſſes, un emploi de ſous-fermier. On voit tous les jours à Paris des gens dont le premier mérite fut d'être laquais, traînés dans des carroſſes ſu-

perbes, & logés dans des palais magnifiques. Ces jeux de la fortune ſont ici fort ordinaires. Mais ce qui te ſurprendra, c'eſt que ces gens, qui ſont regardés comme l'opprobre de la nation & l'inſtrument du malheur des peuples, trouvent un grand nombre de perſonnes qui s'abaiſſent juſqu'au point de leur faire la cour. Leur table ſervie magnifiquement attire beaucoup de paraſites. Les ſeigneurs même paroiſſent avoir des égards pour eux : la commodité de trouver de l'argent à emprunter, les force à cette complaiſance. Ils pouſſent quelquefois leur foibleſſe juſqu'à contracter des alliances avec ces financiers ; & le dérangement de leurs affaires les oblige à une démarche auſſi indigne de leur naiſſance.

Lorſqu'un partiſan ſe trouve revêtu de grands biens, il tâche d'acheter une fille de condition. Les parens concluent le mariage : on ſort la demoiſelle du couvent ; & elle eſt toute étonnée que ſon mari ſe trouve le couſin de ſa fille de chambre. Des que cette alliance a donné un nouveau luſtre au financier, il oublie totalement ſon ancien état. Il ne ſe ſouvient plus des vexations qui lui ont acquis ſes richeſſes : il oublie les maux qu'il a faits à la veuve & à l'orphelin. Il ne

parle plus que de nobleſſe & d'anciens titres. Il cherche dans tous les greffes, chez tous les notaires, des papiers qui doivent ſervir à prouver l'ancienneté de ſa maiſon. A force de dire à tout le monde qu'il eſt homme de condition, peu s'en faut qu'il ne ſe le perſuade à lui-même. Il trouve des généalogiſtes prêts à faire l'hiſtoire de ſa maiſon, & des poëtes affamés qui proſtituent leurs plumes à le louer : & s'il veut être le héros d'un poëme épique, en bien payant l'auteur, il ſera chanté comme Achille & comme Enée.

Ces honneurs & ces biens prodigués à des gens qui le méritent ſi peu, ſont une des choſes qui m'ont le plus ſurpris à Paris. La façon de penſer des Mahométans eſt bien plus ſenſée. Chez eux la ſeule vertu mene aux grandeurs. Il n'eſt d'autre nobleſſe que celle qu'on acquiert par ſes actions & par ſes talens. Le fils d'un viſir, qui n'eſt pas digne d'occuper un emploi honorable, reſte ſouvent dans un rang obſcur ; & celui d'un ſavetier, s'il a du mérite, peut être élevé à cette éminente dignité. Conſidere, mon cher Iſaac, combien cette maxime eſt plus utile au bien de l'état & de la patrie. Elle encourage tous les citoyens à ſe rendre

dignes des honneurs. Elle leur éleve le courage, par l'eſpérance de pouvoir atteindre au plus haut rang. Ils ſe portent aux belles actions avec d'autant plus d'eſpérance & de fermeté, qu'ils ſavent que la naiſſance n'eſt point un défaut qui leur ferme la porte des honneurs. Si les François comptent ſi fort ſur les ſentimens de leurs nobles, que doivent eſpérer les Turcs, puiſque le moindre Mahométan penſe & agit comme un noble, a les mêmes deſirs de la gloire & la même eſpérance d'y parvenir. Je ſais que chez les François on a vu quelquefois, par des accidens extraordinaires, un homme du ſimple peuple s'élever dans un degré éminent; mais ce cas arrive ſi peu, que c'eſt un foible préjugé. Tous les emplois, tous les honneurs ſont remplis par la nobleſſe; & c'eſt un haſard, lorſqu'un roturier franchit tous les obſtacles qui s'oppoſent à ſa fortune.

Ces réflexions me conduiſent aux différens états dont la France eſt compoſée. On la diviſe en trois; l'égliſe, la nobleſſe & le peuple. Les eccléſiaſtiques, à la tête deſquels ſont les pontifes (1), tiennent le premier rang: la nobleſſe vient enſuite; & le

(1) Les évêques.

peuple repréſenté par les députés des villes & des provinces, eſt le dernier en grade.

On tenoit autrefois des aſſemblées, où ſe trouvoient ces trois corps : on les appelloit les *états généraux*. Ils délibéroient conjointement avec le ſouverain, des choſes qui paroiſſoient néceſſaires au bien de la patrie. Ils ſervoient d'équilibre entre la cour & le peuple. Les rois peu-à-peu abolirent ces aſſemblées. Ils étoient les ſeuls maîtres de les convoquer, & ils éviterent de le faire. Ils ſuppléerent, par leur autorité, aux ordonnances de ces états, & par ce moyen, leur ſeule volonté eut autant de force que les déciſions de la nation entiere. La diviſion des trois corps qui la repréſentoient, fut un des principaux moyens qui favoriſa les ſouverains dans leur projet : la haine des eccleſiaſtiques contre la nobleſſe, l'envie du peuple contre ces deux états, devinrent le premier inſtrument du joug des François.

Cette déſunion n'eſt point encore finie : le tems n'a pu la diminuer. L'ambition des pontifes (1), leur penchant à la domination, eſt une tyrannie qui paroît inſupportable aux nobles. Ils voient avec re-

(1) Les évêques.

gret

gret les dignités, les postes éminents remplis par des gens qui leur sont opposés. Ils souffrent à regret le pouvoir des ecclésiastiques ; & plus le crédit de leurs ennemis est grand, plus leur haine s'en augmente. Le peuple, de son côté, est charmé de l'abaissement de la noblesse. Il voit avec plaisir qu'on humilie ceux qui le méprisent : plus la noblesse est oppressée, plus il semble respirer librement. Le joug des uns devient un soulagement à la captivité des autres.

Il est encore plusieurs corps respectables (1), qui ne sont compris, ni parmi la noblesse, ni parmi le peuple. Ce sont les tribunaux qui administrent la justice. Ils conservent un reste de leur ancienne splendeur. C'est par leur canal qu'il est encore permis aux peuples de faire transpirer leurs malheurs & leurs infortunes jusqu'au souverain. Mais souvent l'accès du trône leur est défendu. Un ordre d'un tribunal supérieur (2) leur ferme le bouche. Ils n'ont le droit de parler pour le peuple qu'autant qu'on leur permet de le faire ; & quoique leurs anciens privileges fussent beaucoup

(1) Les parlemens.
(2) Le conseil privé.

plus étendus, ils ont été reſtreints à ce point.

Ces corps, qu'on appelle *les parlemens*, ſont toujours directement oppoſés aux ſouverains pontifes, & aux pontifes ſubalternes. Comme ſeuls dépoſitaires du reſte de la liberté de leur égliſe, ils ſont toujours en garde contre les invaſions de Rome & les ordonnances qui en émanent (1). Cette attention leur attire la haine de la plûpart des pontifes, qui ſont fort attachés à leur chef; & il regne entr'eux une éternelle méſintelligence. Le feu duc régent, lorſqu'il prit les rênes de l'état, ſe ſervit adroitement de cette déſunion. Pour amuſer dans les commencemens de ſon miniſtere, les parlemens, il leur livroit habilement quelques pontifes. Il ſembloit approuver la punition & la rigueur qu'ils faiſoient ſubir à la perſonne & aux écrits de quelques-uns (2). Lorſqu'il eut obtenu des parlemens ce qu'il en vouloit, il les accabla à leur tour. Il les exila même, & pouſſa le deſpotiſme plus loin qu'aucun ſouverain. Les pontifes virent avec joie les malheurs de

(1) Les bulles.

(2) L'évêque d'Apt, dont le mandement fut brûlé & le temporel ſaiſi.

leurs ennemis, & oublierent leurs offenſes en faveur de celles que recevoient les parlemens.

Le plaiſir de la vengeance eſt le plus ſenſible aux eccléſiaſtiques ; ils ne perdent aucune occaſion de nuire à ceux qui leur ſont oppoſés : c'eſt-là un des vices auxquels ils ſont les plus enclins. Ils vivent aſſez réguliérement : leurs mœurs, en général, n'ont rien de déréglé ; & ſi la haine & l'ambition étoient bannies de leurs cœurs, ils auroient peu de défauts eſſentiels. Ce que je dis ne regarde que les pontifes, & les ſimples prêtres ; car quant aux moines, c'eſt la ſentine de tous les vices : la vie de la plûpart eſt auſſi ſcandaleuſe que celle des autres paroît réglée. Il eſt même quelquefois des pontifes qui paient le tribut à l'humanité ; mais il faut leur rendre juſtice, ce cas arrive rarement.

On débite ici une hiſtoire à ce ſujet qui me paroît aſſez plaiſante. On aſſure qu'un pontife de la province d'Auvergne, écrivant à ſa maîtreſſe & au premier miniſtre, s'eſt trompé dans les adreſſes de ſes lettres, & qu'il a envoyé à ſa maîtreſſe celle du miniſtre, & celle du miniſtre à ſa maîtreſſe. Celui-ci fit réponſe à la lettre qu'il avoit

reçue, (dans laquelle le pontife disoit, *qu'il avoit écrit à la vieille éminence pour obtenir la permission de retourner à Paris*) *que le roi lui ordonnoit de demeurer chez lui jusqu'à nouvel ordre, & que la vieille éminence lui conseilloit d'avoir des mœurs plus pures.* L'aventure passe ici pour véritable. Cependant je ne puis t'assurer qu'elle soit entiérement comme on l'a dit. La bévue de ce pontife est assez plaisante, & les rieurs en ont fort badiné. Ce qui doit consoler l'auteur de cette mépriſe, c'est que la premiere nouvelle qui courra dans Paris, fera oublier sa sotise.

Les contes & les histoires se succédent ici comme les flots de la mer. A peine parle-t-on le lendemain de ce qui faisoit la conversation de la veille. L'esprit léger de cette nation ne s'arrête pas long-tems sur le même sujet. Dans huit jours d'ici l'aventure que je viens de t'écrire sera regardée comme aussi ancienne que si elle étoit arrivée sous François I.

Je continue à m'instruire de tout ce qui peut me donner des idées justes de l'état des sciences dans ce royaume. J'examine aussi les progrès qu'y font les beaux-arts. Ils trouvent plus de ressources & de facilité à Paris,

que dans aucun lieu du monde. Louis XIV les y fixa pour toujours par les établissemens qu'il fit. Je t'ai parlé dans mes lettres de trois académies qui renferment en elles toutes les sciences. Il y en a trois autres qui contiennent tous les beaux-arts. La premiere est composée des fameux peintres, sculpteurs, &c. La seconde des habiles architectes. La troisieme est pour les musiciens. Il y a des prix que le roi fait distribuer dans les deux premieres, pour récompenser ceux qui se distinguent par leur mérite, & encourager les autres à perfectionner leurs talens. Ces établissemens sont dignes d'un souverain. Rien ne marque plus sa grandeur que la tranquillité & l'aisance dont jouissent les sciences à la faveur de sa protection. La gloire d'un prince qui fait fleurir les arts réjaillit sur la nation entiere : c'est un honneur qu'il partage avec elle. Louis XIV, non content de procurer à ses sujets toutes les facilités pour exceller dans la peinture, la sculpture & l'architecture, établit une académie à Rome (1), où ceux qui ont remporté les prix à Paris sont entretenus pendant trois ans aux dépens du prince. Ils travaillent sous les yeux d'un habile

(1) Elle subsiste encore.

directeur, & vont, comme les abeilles, se nourrir du suc des plus excellentes fleurs pour en enrichir leur demeure.

J'ai reçu des nouvelles de Moïse Rodrigo : il m'enverra d'Amsterdam les livres que je lui demande ; & dès que je les aurai reçus, je les ferai partir pour Marseille. Je l'ai prié de m'écrire son sentiment sur les auteurs les plus connus, & sur les ouvrages nouveaux qu'ils donnereront au public. Je pourrai par ce moyen t'envoyer tout ce qui paroîtra de bon en Hollande & en Angleterre.

Conserve ta santé, mon cher Isaac, c'est le bien le plus précieux que le ciel puisse nous accorder. Lorsqu'il y joint les richesses, notre bonheur est parfait.

De Paris, ce.....

LETTRE XIX.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *rabbin de Constantinople.*

JE viens de recevoir les livres que j'attendois de Hollande. Moïse Rodrigo les a envoyés par Rouen, & je les ferai partir

au premier jour pour Marseille. Notre correspondant aura soin de les embarquer pour Constantinople. On a joint aux livres un mémoire que j'avois demandé, sur les auteurs dont je pourrois acheter les ouvrages. Il m'a paru exact & précis. Je t'en envoie une copie.

DISSERTATION LITTÉRAIRE.

» JE vais répondre avec le plus de justesse » qu'il me sera possible, aux instructions » que vous me demandez. Il en est de même ici qu'à Paris. Les belles-lettres & les » bons auteurs ont des tems & des saisons » qui leur sont plus favorables les unes que » les autres. Ce qu'il y a de particulier, c'est » qu'il semble y avoir une certaine sympathie entre la France & la Hollande; » & l'on diroit que ces différens états ont » eu en même-tems des génies sublimes ou » médiocres.

» Dans le siecle passé, & au commencement de celui-ci, la France renfermoit » un nombre de savans de la premiere » classe. Mais la Hollande lui disputoit » l'avantage d'en avoir plus qu'elle. Le parallele des uns & des autres prouvera aisément la vérité de ce fait.

» Un génie vaſte, profond, univerſel(1), » fut le plus ferme ſoutien de ſa religion. » De la même plume dont il combattit ſes » ennemis (2), il terraſſa des adverſaires » qu'il eut parmi ceux de ſa propre croyan- » ce (3).

» Un eſprit ſublime, juſte (4), qui mal- » gré les ténebres de l'antiquité la plus re- » culée. dévoiloit les coutumes des ſiecles » paſſés, fut directement oppoſé à ce grand » homme : & s'ils ne purent s'accorder mu- » tuellement, du moins avouerent-ils qu'ils » étoient ſeuls capables de ſe convaincre, » s'ils euſſent pu l'être, ou l'un ou l'autre.

» A peu près dans le même-tems, la » France eut encore pluſieurs autres grands » hommes. Un évêque (5), grand orateur, » bon hiſtorien, ſubtil théologien, força » ſes plus cruels ennemis à rendre juſtice à » ſon mérite.

» Un autre prélat (6), dont la candeur, » la vertu & la bonne-foi égaloient la » ſcience, traça des leçons pour l'éducation

(1) Arnauld.
(2) Les réformés.
(3) Les jéſuites.
(4) Claude.
(5) Monſieur de Meaux.
(6) Monſieur de Cambrai.

» des rois, & pour le bonheur des peuples. » Il suivit les anciens ; mais il alla au-delà » de ses modèles, & fut plus original que » ceux qu'il avoit imités.

» Un philosophe (1) renferma dans deux » petits volumes beaucoup plus de secrets » de la nature & d'expériences physiques, » que mille ans, & un ramas immense » d'énormes volumes, ne nous en avoient » appris. Disciple du restaurateur de la bon- » ne philosophie (2), il a su, à l'aide des » leçons de son maître, affranchir la rai- » son du joug des anciens préjugés.

» Un autre métaphysicien (3) rechercha » la vérité par des études profondes. S'il » ne la découvrit pas entiérement, du moins » il l'apperçut souvent, & porta ses con- » noissances jusqu'au dernier point où peut » atteindre la foiblesse humaine.

» Dans le tems que ces illustres génies florissoient en France, la Hollande avoit » des auteurs qui ne leur étoient pas infé- » rieurs. Le premier (4) étoit un esprit uni- » versel, savant philosophe, habile criti- » tique, génie vaste. Il eut des ennemis à

(1) Rohault.
(2) Descartes.
(3) Mallebranche.
(4) Bayle.

» combattre. Sa réputation, ſa ſincérité,
» Il les vainquit par ſon mérite & par ſa
» ſcience ; & ne laiſſa aux uns (1) que la
» honte de l'avoir attaqué, & aux autres (2).
» que la douleur de n'avoir pu lui nuire.

» Un autre auteur (3), cenſeur ingé-
» nieux, délicat, pénétrant, fut un agréa-
» ble critique.

» Un troiſieme écrivain (4) rendit ſenſi-
» bles aux plus foibles eſprits les preuves de
» la religion, & fut le premier qui oſa s'ap-
» puyer de la ſeule raiſon pour prouver les
» vérités de la révélation.

» Vers le tems où la mort priva la Hol-
» lande de ces grands hommes, la France
» perdit auſſi les génies ſupérieurs dont je
» vous ai parlé. Il en reſta encore quel-
» ques-uns qui méritoient dans la républi-
» que des lettres, un rang diſtingué ; mais
» le nombre en étoit petit. On s'apperçut
» avec étonnement du vuide que la perte de
» tant de ſçavans avoit cauſée : les ſcien-
» ces ſemblerent avoir perdu le flambeau

(1) Jurieu.
(2) Jaquelot, Bernard & le Clerc.
(3) Baſnage de Beauval.
(4) Abbadie.

» à la faveur duquel elles éclairoient les » esprits. On crut que lorsque la parque » auroit ravi le peu de grands hommes qui » restoient encore, la nature épuisée n'en » formeroit plus de semblables. On se ras- » sura dans la suite, & l'on vit par expé- » rience, que si tous les siecles ne produi- » soient pas un égal nombre de génies su- » périeurs, il y en avoit toujours quelques- » uns qui se succédoient les uns aux autres. » En France il y eut plusieurs savans qui » se distinguerent par leur mérite; & en » Hollande on en vit paroître quelques-uns » dignes de succéder à la gloire des pre- » miers.

» S'Gravesande, fameux philosophe, » disciple & rival de Newton, a publié une » excellente *Introduction à la philosophie : » concernant la métaphysique & la logique.*

» Barbeyrac, le sçavant traducteur des » ouvrages de Pufendorff & de Grotius, a » enrichi la république des lettres de plu- » sieurs livres très-utiles.

» La Chapelle remplace dignement les » Drelincourt & les Claude. Tous les ou- » vrages qui sortent de sa plume sont rem- » plis d'une érudition qui n'a rien de dégoû- » tant. Il a tous les talens & toutes les rares

» qualités des ſavans, ſans en avoir les
» défauts.

» Rouſſet traite d'une maniere juſte, ſen-
» ſée & profonde, tout ce qui concerne la
» politique, les intérêts des princes, &c.

» Il eſt encore quelques auteurs en Hol-
» lande dont les écrits méritent d'être lus ;
» mais il s'en faut bien que le nombre des
» ſavans ſoit auſſi conſidérable qu'il l'étoit
» il y a vingt ans. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait
» autant d'écrivains : & s'il ſuffit pour avoir
» du génie de faire imprimer quelques rap-
» ſodies, jamais il n'y eut tant de gens
» d'eſprit en ce pays.

» L'un, forcé par la miſere, fait un ou-
» vrage pitoyable (1). Il cenſure un livre
» dont l'auteur a mérité d'être pilorié, & ſa
» critique eſt pire que l'ouvrage de ſon ad-
» verſaire.

L'autre, laſſé de vendre l'orviétan,
» & ennuyé du métier de bateleur, ſe dé-
» core du titre de médecin (2). A l'abri de
» ſon nom, il croit impunément ennuyer
» le public par ſes ouvrages, comme il fai-

(1) L'auteur des *Anecdoctes hiſtoriques, galantes & littéraires.*

(2) L'auteur des *Mémoires hiſtoriques & politiques.*

» ſoit autrefois par des miſérables diſcours
» qu'il débitoit ſur des trétaux dans les
» places publiques & les carrefours.

» Un ancien maltotier (1) s'eſt aviſé de
» vouloir devenir auteur ; il compoſe quel-
» ques miſérables hiſtoires, & quelques
» *Mémoires hiſtoriques & politiques*. Ces
» livres ſont du goût & du ſtyle des œuvres
» de la Serre & de Neuf-Germain.

» Un moine échappé de S. Victor a eu l'ef-
» fronterie de ſe charger de la *continuation*
» *de l'hiſtoire d'Angleterre de Rapin-Thoy-*
» *ras*. Il a aſſocié à ce travail un ex-comé-
» dien & un ex-jéſuite réfugiés en Hollande.
» Que pouvoit-on attendre de bon d'une
» pareille union ? Elle a produit ce à quoi les
» gens ſenſés s'attendoient : & la *continua-*
» *tion de l'hiſtoire de Rapin-Toyras* eſt le
» plus mépriſable libelle qui ait paru depuis
» long-tems. L'effronterie, la mauvaiſe foi
» & l'ignorance, ſemblent ſe diſputer à l'en-
» vi, dans cette rapſodie, le déshonneur
» d'en flétrir toutes les pages.

» Un ancien comédien, qui du théâtre
» avoit paſſé dans l'antichambre d'un ſei-
» gneur, auſſi ennuyé d'être réellement do-
» meſtique, que peu flatté d'être en ima-

(1) L'apologie contre la *parodie d'Alcibiade*.

» gination un prince Troyen ou Romain,
» a pris, il y a déja plusieurs années, le parti
» de se faire auteur. Il compose ses ouvra-
» ges de la même maniere qu'il copioit ses
» rôles. Il ramasse quelques passages pillés,
» il fait une compilation à laquelle il donne
» son nom.

» Il est dans ce pays un nombre d'auteurs
» qui ne travaillent que pour vivre. La faim
» & la soif sont les muses qui les inspirent.
» Ils ont apprécié un pain à six lignes d'é-
» criture : & la cuisine chez eux n'est fondée
» que sur le nombre de feuilles de papier
» qu'ils barbouillent. Les libraires trouvent
» le moyen de débiter ces livres, bons ou
» mauvais. Il leur importe peu que le goût
» du public soit gâté & corrompu par ce
» nombre d'écrits fades. Ils ne peuvent pas
» vendre des mains de papier blanc à ceux
» qui demandent sans cesse des ouvrages
» nouveaux. Ils leur donnent des romans
» écrits durement, sans conduite & sans
» caractere ; des poésies qu'Apollon ne
» dicta jamais ; & des histoires composées
» au hazard.

» Il est tel auteur qui se figure qu'il est
» de son métier, comme de celui d'un ma-
» çon. Il fait un livre, comme les autres

» font une muraille. Autant de pieds de ma-
» çonnerie, autant d'écus : autant de pages,
» autant de florins. Le maçon borne sa jour-
» née à trois toises : l'auteur la regle à trois
» feuilles d'impression ; tout lui est égal,
» pourvu qu'il remplisse son papier.

» Je me flatte que les livres que je vous
» ai envoyés, ne sont point dans le nom-
» bre de ceux qui sont écrits de cette ma-
» niere ; & j'ai tâché de ne choisir que ceux
» qui m'ont paru les meilleurs ».

Je ne sais, mon cher Isaac, si tu seras content des portraits que fait cette *dissertation*. Ceux des auteurs morts il y a déja quelque tems, m'ont paru fort justes. Tu as lu une partie de leurs ouvrages. Ainsi il te sera aisé d'en juger par toi-même. Dès que tu auras vu les livres nouveaux, apprends-moi tes sentimens.

J'ai réfléchi plusieurs fois sur ce grand nombre d'hommes illustres qui vivent dans certains regnes ; & sur la petite quantité qu'il en paroît dans certains autres. Seroit-ce que la nature s'épuise, & qu'il faut des siécles pour préparer une matiere qui puisse former la tête de Descartes, ou celle de Newton ? Les ames seroient-elles de différentes qualités ? On ne peut, sans absur-

dité, ſoutenir de ſemblables thèſes. Cette queſtion ſe réduiroit à ſavoir, ſi les arbres ſont plus gros dans certains ſiecles, que dans certains autres. La nature n'agit pas différemment dans ſes opérations. Comment a-t-elle donc oublié, pendant deux mille ans, la façon dont elle avoit formé les cerveaux de Sophocle & d'Euripide, & n'a-t-elle ſemblé s'en reſſouvenir qu'en conſtruiſant ceux de deux fameux poëtes François (1)?

Pour éclaircir le défaut & le manque de génies ſupérieurs, il faut chercher d'autres raiſons que l'impuiſſance de la nature. Elle forme dans chaque ſiecle un égal nombre de perſonnes à qui elle accorde la faculté de pouvoir s'élever au grand & au ſublime: mais il faut que ces talens ſoient cultivés. Que peut rapporter une terre excellente, ſi elle reſte en friche? Il en eſt de notre ame comme d'un champ: elle ne produit que le gain qu'on y ſeme. Je t'ai écrit de quelle façon les jeunes gens faiſoient leurs études, & combien peu de profit ils en retiroient. D'ailleurs, la gloire & l'émulation ſont les premiers mobiles des ſciences. Lorſque le deſir d'aller à l'immortalité n'eſt

(1) Corneille & Racine.

pas

pas soutenu par les louanges, par les récompenses & par l'estime du public, ces vertus languissent, & paroissent comme en léthargie.

Sous Louis XIV, ainsi qu'au siecle d'Auguste, on ne connoissoit pas cette étrange inégalité, qu'on semble mettre entre un grand poëte & un excellent historien, & un homme dont tout le mérite est d'avoir une longue suite d'ayeux. La vertu, la science, étoient récompensées dans tous les états; & le monarque, amateur du mérite, faisoit pénétrer ses bienfaits jusques dans les lieux les plus éloignés. La cour, imitatrice servile des vices & des vertus du souverain, cultivoit & favorisoit les sciences, peut-être sans les aimer. Sous le regne présent, les muses sont aussi protégées. Le monarque successeur de son ayeul, l'est aussi de son bon goût; mais les guerres, les embarras, les négociations, ont empêché qu'on ait cultivé les arts autant qu'ils l'étoient autrefois. Les courtisans, l'esprit rempli de chevaux, d'armes, de sieges & de combats (1), oublient que le plus grand capitaine Romain fut le plus savant

(1) Cette lettre a été écrite pendant la campagne qui suivit le siege de Philipsbourg.

de la république. Les ecclésiastiques acharnés dans de vaines disputes, se sont occupés à des écrits inutiles pour l'instruction de la postérité, & ennuyeux pour les gens sensés qui vivent aujourd'hui. Le bon goût a disparu à demi : il ne faut, pour le faire reparoître, que la paix, l'union & la tranquillité.

Porte-toi bien, mon cher Isaac, & déplore, ainsi que moi, les vicissitudes des sciences.

De Paris, ce.....

LETTRE XX.

Aaron Monceca *à* Jacob Brito.

J'AI lu avec plaisir ta lettre, mon cher Jacob. J'ai trouvé le parallele de l'ancienne Rome & de la nouvelle très-judicieux. Tu aurois pu le pousser plus loin, & comparer la puissance spirituelle qu'elle a aujourd'hui dans l'Europe au pouvoir souverain qu'elle eut autrefois. J'ai entendu soutenir à ce sujet, par un savant de ce pays, une opinion fort singuliere, & assez plaisante. Il prétend qu'on enterra dans le milieu

de Rome, lors de sa fondation, un talisman, qui l'assure d'une perpétuelle puissance sur l'Europe, tant que le charme durera ; & que le talisman n'ayant point été enlevé, ni détruit lors des saccagemens & des embrasemens de cette ville, elle a toujours repris la domination sur la plus grande partie des peuples Européens. J'opposois à ces raisons la différence de la souveraineté des anciens Romains à celle de ceux d'aujourd'hui. Il me répondit que le talisman ne régloit point le genre de puissance ; qu'il assuroit seulement une autorité souveraine : & qu'on ne pouvoit nier que le pontife n'eût cette autorité réelle sur les états nazaréens, par la toute-puissance spirituelle qu'on lui accordoit ; puisque les grands rois, soumis à certains principes de religion & à certaines coutumes, étoient obligés de s'y conformer malgré eux, & ne pouvoient en être dispensés que par la permission qu'il leur en accordoit. Comme le savant qui soutenoît la réalité du prétendu talisman me paroissoit convaincu de son opinion, je crus que je devois avoir recours à des raisons plus philosophiques pour le dissuader de son erreur.

J'ai vu, mon cher Jacob, beaucoup de

gens perſuadés de la puiſſance des taliſmans. Pluſieurs de nos rabbins ſemblent favoriſer cette opinion, dont la ſaine philoſophie démontre aiſément la fauſſeté. Il me ſera aiſé de te prouver évidemment la vérité de mon ſentiment.

C'eſt un principe ſûr, que la ſeule matiere peut agir ſur la matiere. Je laiſſe à part le myſtere incompréhenſible de l'action de notre ame ſur notre corps, dont je crois qu'on doit rapporter le pouvoir à un perpétuel miracle de l'auteur de la nature. Or, ſi le principe qu'un corps ne peut être mis en mouvement que par l'impulſion d'un autre corps, eſt évident; comment ſe peut-il faire qu'une choſe qui ne peut agir, qui n'a aucun pouvoir ſur une autre, puiſſe lui communiquer quelque vertu? Pour qu'un taliſman, un charme, un enchantement agiſſe, il faut qu'il puiſſe déterminer la choſe ſur laquelle il doit agir, à faire tel mouvement ou tel autre. Comment donc un morceau de terre ou de cuivre grand comme la main, ſur lequel on a gravé quelques caracteres bizarres, peut-il faire impreſſion ſur un François à trois cents lieues de là, & lui inſpirer cette humilité ou cette ſujétion, qu'il eſt néceſſaire qu'il ait aux ordres du pontife?

D'ailleurs, il ne suffit pas pour que l'enchantement ait son effet, que la matiere agisse sur la matiere : il faut encore que le charme ait le pouvoir de diriger l'intention, & de disposer l'esprit à l'obéissance ; ce qu'il est absurde de dire. Car ces prétendus philtres amoureux que donnent certains charlatans, qui veulent qu'on les croie magiciens, ne peuvent jamais déterminer préciſément la volonté de l'ame. Ces misérables composent des breuvages, qui, en échauffant le sang, disposent les esprits à l'amour, & excitent des mouvemens de concupiscence. Il y a plusieurs plantes, plusieurs animaux, dont le suc cause en nous des agitations ; mais ceux qui s'en servent ne sont pas déterminés à un objet plutôt qu'à l'autre. Il est vrai qu'il arrive souvent qu'une femme à qui l'on a fait boire de ces prétendus philtres, se livre à son amant. La raison en est évidente. Dans les momens où la situation du corps ne laisse pas à l'ame le moyen d'agir avec une entiere liberté, l'esprit se porte naturellement aux objets dont il est le plus frappé. L'état où ces liqueurs réduisent étant une espece de sommeil, on a toujours présent à l'imagination les idées dont on est le plus touché ordinairement ;

de même qu'on voit ſouvent en rêvant, les objets qui nous ont occupés pendant la journée.

Si les philtres pouvoient déterminer la volonté de l'homme, il s'enſuivroit néceſſairement que ceux qui auroient le ſecret de les compoſer, auroient un pouvoir qui n'eſt réſervé qu'à Dieu ſeul. Ils ſeroient maîtres de la nature: ils diſpenſeroient le bien & le mal; puiſqu'un homme ne ſauroit être coupable des actions qu'il fait par une force abſolue, & auxquelles ſon ame eſt déterminée par un mouvement ſupérieur. D'ailleurs, humainement la matiere ne peut agir que ſur la matiere: ainſi les philtres ne peuvent agir directement ſur la volonté. Ils peuvent bien en remuant les reſſorts du corps auquel la nature a attaché la correſpondance avec l'ame, l'aſſoupir, lui faire ſentir de la douleur; enfin toutes les ſenſations; mais toujours directement, & par le ſeul moyen du corps ſur lequel ils agiſſent. Or, n'opérant qu'en ſecond degré, & par le moyen d'un autre mobile, il ſeroit ridicule de ſoutenir qu'ils puſſent avoir plus de pouvoir que lui: & je ne crois pas que perſonne penſe que notre corps & nos organes, déterminent notre volonté.

S'il eſt donc vrai que les philtres ne peuvent déterminer notre ame, à plus forte raiſon les taliſmans n'auront point ce pouvoir, puiſqu'ils n'agiſſent pas même matériellement, & qu'ils n'ont pas l'avantage qu'ont les autres charmes. Quel pouvoir a ſur la matiere la figure d'un triangle, l'arrangement de certaines lettres ? Quelle impulſion, quel mouvement peuvent faire tous les hiéroglyphes des anciens Egyptiens ſur le cerveau d'un homme ? En vérité, mon cher Brito, lorſque je conſidere les chimeres des cabaliſtes, rien ne me paroît auſſi ridicule que leurs opinions.

Les ſectateurs de l'aſtrologie judiciaire ſont encore des peuples nourris de chimeres, & pétris d'imaginations. Si cet art étoit vrai, la nature ſe ſeroit liée les mains, & nous les auroit liées à nous-mêmes. Tous nos mouvemens ſeroient écrits dans les cieux, & il ne nous reſteroit rien de libre. Nous ſerions néceſſités au mal comme au bien, puiſqu'il faudroit que nous finiſſions abſolument ce qui ſeroit écrit dans le prétendu régiſtre des aſtres, ou bien le livre ſeroit faux, & la ſcience des devins incertaine.

Notre ſort dépend des lieux, des per-

ſonnes, des temps, de notre volonté, & non pas des conjonctions chimériques des charlatans. Deux hommes naiſſent ſous la même planete : l'un eſt un porteur d'eau, & l'autre un ſouverain. D'où vient donc cette différence ? Jupiter le vouloit ainſi, répondra un aſtrologue. Mais qu'eſt-ce que Jupiter ? C'eſt un corps ſans connoiſſance, & qui ne peut agir que par ſon influence. D'où vient donc agit-elle dans le même moment, dans le même climat auſſi indifféremment ? Comment cette influence peut-elle avoir lieu ? Comment peut-elle percer la vaſte étendue des airs ? Un atôme, la moindre petite portion de matiere, arrête, détourne, diminue ces prétendues particules qu'on veut que ces planetes nous envoient. D'ailleurs, les aſtres influent-ils toujours, ou n'influent-ils que dans certaines occaſions ? S'ils n'influent que dans certains momens, & lorſque les particuliers qui s'en détachent viennent à nous rencontrer, comment l'aſtrologue peut-il connoître le tems précis où cela arrive pour décider de leur effet ? Et ſi les influences ſont continuelles, comment peuvent-elles être aſſez promptes pour percer la vaſte étendue des airs, forcer la matiere qui les arrête ou

les

les détourne, & s'accorder avec la vivacité de nos passions, d'où naissent les principales actions de notre vie ? Car si les astres réglent tous nos sentimens & toutes nos démarches, il faut que leurs instances agissent avec autant de rapidité que notre volonté, puisque ce sont eux qui la déterminent.

En vérité, mon cher Jacob, je m'étonne qu'il se trouve des hommes assez imbécilles pour donner dans des visions aussi ridicules. On devroit chasser d'un état bien policé tous ces diseurs de bonne-aventure, & punir rigoureusement ces prétendus magiciens. Ils mériteroient les mêmes supplices que les empoisonneurs. Ils abusent un grand nombre de gens crédules, répandent parmi le peuple ce ramas de superstitions contraires à la raison & au repos public (1). Il s'est trouvé quelques-uns de ces misérables qui ont été la dupe de leur propre crédulité. Ils se sont persuadés que les impostures qu'ils débitoient étoient des vérités.

Gassendi a été témoin oculaire de l'égarement d'un de ces prétendus magiciens. Ce philosophe se trouvant dans un village,

(1) *Genus hominum, potentibus infidum, sperantibus fallax.* Tacit. Historiar. lib. 1.

où il alloit ordinairement se délasser de ses études, apperçut une foule de payſans qui conduiſoient un berger lié & garotté. La curioſité le porta à demander ce qu'avoit fait cet homme qu'on menoit en priſon. *Monſieur*, répondit un payſan, *c'eſt un ſorcier. Nous l'avons arrêté, & nous allons le remettre entre les mains de la juſtice.*

Les idées philoſophiques de Gaſſendi furent réveillées à ce mot de *ſorcier*. C'étoit pour lui un plaiſir doux que d'examiner par lui-même les fables qu'on débite ſur le compte de ces impoſteurs. Il ordonna aux payſans de conduire cet homme chez lui, & de le remettre entre ſes mains. Comme il avoit beaucoup d'autorité ſur les gens de ce village, ils n'héſiterent pas à lui obéir. *Mon ami*, dit-il au ſorcier, lorſqu'il fut ſeul avec lui, *il faut que tu m'avoues naturellement ſi tu as fait quelque pacte avec le démon. Si tu confeſſes ton crime, je te rendrai la liberté; mais ſi tu t'obſtines à garder le ſilence, je vais te mettre entre les mains du prévôt. Monſieur*, répondit le berger, *je vous avoue que je vais tous les jours au ſabbat. C'eſt un de mes amis qui m'a donné le baume qu'il faut avaler; & je ſuis reçu ſorcier depuis près de trois ans.* Gaſſendi

s'informa avec soin de la réception de ce prétendu magicien qui lui parla de tous les démons, comme s'ils eussent resté toute leux vie ensemble. *Ecoute*, lui dit Gassendi, *il faut que tu me montres la drogue que tu prends pour aller à l'assemblée infernale : je veux ce soir t'y accompagner. Il dépendra de vous*, répondit le berger, *je vous y menerai dès que minuit aura sonné.*

Lorsque l'heure fut arrivée, *allons*, dit Gassendi, *voici le temps de notre départ.* Le magicien sortit de sa poche une boëte, dans laquelle il y avoit une espéce d'opiate. Il en prit pour lui de la grosseur d'une noix ; il en donna autant au philosophe, lui dit de l'avaler, & de se coucher ensuite sous la cheminée : l'assurant que peu de temps après, il viendroit un démon sous la figure d'un gros chat l'emporter au sabbat, & que les sorciers étoient accoutumés de se rendte dans leurs assemblés montés sur de pareils chevaux.

Gassendi ayant reçu l'onguent, feignit de ne pouvoir le prendre sans l'avoir enveloppé. Il passa dans un cabinet à côté de sa chambre, prit dans un pot un peu de confitures, qu'il couvrit de pain à chanter & ayant rejoint le berger, *allons*, lui dit-il,

je ſuis prêt à te ſuivre. Couchons-nous tous les deux ſur le plancher, répondit le magicien ; *dans cette attitude, nous prendrons notre baume.* Ils s'étendirent par terre tous les deux auprès de le cheminée. Le philoſophe avala la confiture, le ſorcier ſa drogue ordinaire. A peine quelques minutes ſe furent-elles écoulées, qu'il parut étourdi, & comme un homme ivre. Il s'endormit, & pendant ſon ſommeil il parla continuellement, & débita mille extravagances. Il converſoit avec tous les démons. Il parloit avec ſes camarades, qu'il croyoit magiciens, ainſi que lui. Après quatre ou cinq heures de ſommeil, il s'éveilla, & ſe trouva dans le même endroit où il s'étoit couché. *Et bien*, dit-il à Gaſſendi, *vous devez être content de la façon dont le bouc vous a reçu. C'eſt un honneur conſidérable que celui d'avoir été admis dès le premier jour de votre réception à lui baiſer le derriere.* Il raconta toutes les hiſtoires qu'on débite ſur ces prétendus ſabbats.

Gaſſendi, touché de l'état de ce malheureux, le déſabuſa de ſon erreur. Il fit en ſa préſence l'expérience de ſon baume ſur un chien à qui il en fit avaler, & qui bientôt après s'endormit. Le berger fut mis en li-

berté. Apparemment il détrompa ceux de ſes confreres qui croyoient les mêmes impoſtures.

Autrefois on brûloit en France ces prétendus magiciens. Les prêtres qui publioient avoir le droit de chaſſer les démons, & à qui ce pouvoir donnoit un grand crédit, favoriſoient cette opinion. On ne voyoit que démoniaques, & que poſſédés : tout étoit plein d'enchantements. On eût dit qu'on étoit dans le tems des Amadis. Peu-à-peu le menſonge fut connu : le nuage qui éclipſoit la vérité ſe diſſipa ; & l'on n'eut plus de foi à ces fourberies. Pluſieurs parlements déciderent qu'ils ne croyoient point qu'il y eût des ſorciers : lorſqu'ils jugerent quelques-uns de ces impoſteurs, ils les punirent comme des fourbes, & non pas comme des magiciens. La conduite des gens d'eſprit fit ouvrir les yeux à bien des perſonnes. Actuellement le crédit des aſtrologues, magiciens, & diſeurs de bonne-aventure ne s'étend pas au-delà des femmes & du menu peuple.

Porte-toi bien, mon cher Jacob ; & déplore avec moi l'imbécillité du vulgaire.

De Paris, ce.....

LETTRE XXI.

Aaron Monceca *à* Jacob Brito.

J'AI répondu amplement aux premiers articles de ta dernière lettre. Je vais te communiquer les réflexions que j'ai faites sur les autres.

Si tu vivois à Paris, & que les mœurs des filles de l'opéra te fussent connues, tu ne condamnerois plus les Romains de ne point en souffrir dans leurs spectacles. Tu te récries sur trois cent courtisannes qui sont à Rome, & sur la dureté qu'il y a de priver des hommes du bonheur d'être peres, pour leur rendre la voix plus belle, & suppléer par-là au défaut de chanteuses. Je n'approuve point ces coutumes; mais je soutiens qu'elles sont moins pernicieuses à l'état que les filles de l'opéra. Deux danseuses ou deux chanteuses dans les chœurs, causent plus de trouble & de scandale, font plus faire de banqueroutes aux marchands, de dettes aux seigneurs, & de filouteries aux enfans de famille, que les trois cent courtisannes dont tu te plains.

En approfondiſſant ce que je te dis, il te ſera aiſé d'en connoître la vérité.

Qui ſont les gens qui fréquentent les filles publiques de la rue Longare & de la rue Serene ? Peu de perſonnes en état de faire une certaine dépenſe, & nées dans un rang diſtingué, s'abaiſſent juſqu'au point de ſe laiſſer entraîner à de parails excès. S'ils voient ces ſortes de femmes, le commerce qu'ils ont avec elles n'eſt point de durée, & ne peut porter préjudice ni à leur honneur ni à leur bourſe. Le peuple, les gens d'une naiſſance obſcure, quelques bourgeois débauchés, peuvent tomber dans leurs piéges : encore le cas n'arrive-t-il pas ſouvent. L'horreur qu'inſpire le métier infâme des courtiſannes, eſt un préſervatif contre leurs attraits & leurs charmes. L'idée que le public a de leur caractere, les rend moins pernicieuſes à la ſociété : l'on hait ordinairement le vice qui ne ſait pas ſe couvrir des apparences de la vertu. La feinte & l'artifice ſont les talens dans leſquels les filles de l'opéra excellent. Leur profeſſion les met à même de voir bonne compagnie. Elles ſavent, ſous un maintien déguiſé & un air de modeſtie, couvrir un cœur dévoré de l'amour des richeſſes,

& dépouillé des ſentiments de la vertu, qu'elles regardent comme une gêne importune. Elles ont des manieres aimables. Le vice chez elles eſt ſemblable à un ſerpent caché dans une corbeille de fleurs. Ceux qu'un long uſage a rendu ſavans dans leurs maximes, ne ſe laiſſent point toucher à ces appas extérieurs. Ils connoiſſent trop le fond de leur cœur pour être la dupe de leurs artifices. Mais un nombre de jeunes gens ſans expérience, de vieillards ſans jugement, donnent dans le piége qu'on leur tend. Ils ſont d'autant plus difficiles à éviter, que ces ſortes de femmes ſavent prendre le caractere qu'elles veulent. Prothée ne ſut pas ſe déguiſer ſous un plus grand nombre de différentes formes qu'une fille de l'opéra.

A-t-elle envie de duper un vieillard, elle affecte pour tous les jeunes gens un mépris ſouverain. Elle ſe récrie ſur l'imprudence des femmes qui s'abandonnent à l'indiſcrétion d'un étourdi; elle loue la prudence d'un homme d'un certain âge. Elle proteſte qu'elle ne pourroit être ſenſible que pour quelqu'un dont les années euſſent mûri le jugement.

Veut-elle plaire au contraire à quelque

petit-maître, quiconque a passé trente ans, est pour elle un objet de plaisanterie. La jeunesse a seule le droit de charmer. Comment peut-on aimer un vieillard ; quel goût trouve-t-on dans un amant sexagénaire ? Elle danse, elle chante, elle folâtre : on diroit que les ris & les jeux ont fixé leur séjour auprès d'elle.

Si elle tourne les yeux du côté d'un riche partisan, c'est encore un manége différent. Elle affecte de mépriser quiconque n'est pas riche. *A quoi sert*, dit-elle à un fermier-général dont elle tire des sommes, *l'amitié des jeunes seigneurs ? A perdre une femme de réputation, & à la ruiner ; loin de pouvoir lui donner de quoi vivre. Une personne sensée peut-elle aimer un homme, parce qu'il voit le roi, qu'il est colonel, qu'il fait une révérence de bonne grace ? Je vous jure*, ajoute-t-elle, *qu'on est bien plus sensible aux bonnes manieres d'un homme qui sait donner à propos, & procurer une aisance nécessaire au bonheur de la vie.*

Tu vois, mon cher Brito ; combien il est difficile d'éviter d'être trompé par ces dangereuses syrenes. Elles ont de plus grands avantages que celles de la fable, qui ne séduisoient que par l'ouie. Celles-ci

charment par les oreilles (1) & par les yeux (2). Lorſqu'un mortel a été aſſez malheureux pour tomber dans les piéges de ces enchantereſſes, il eſt perdu & renfermé dans un labyrinthe dont il ne ſort plus. L'adreſſe, la fourberie, les faux-ſermens, le feinte, le déſeſpoir ſimulé, la fauſſe aſſûrance d'une tendreſſe éternelle, ſont des détours dans leſquels il ne ſauroit ſe retrouver.

Le talent de retenir un cœur dans ſes chaînes, eſt réſervé aux filles de l'opéra. Apperçoivent-elles que la jouiſſance & la tranquillité rendent leurs amans moins empreſſés, elles ſavent leur donner à propos de la jalouſie; mais la doſe en eſt ſi bien compoſée, qu'elles ne craignent point que le dépit faſſe ce que l'inconſtance auroit pu faire. Croyent-elles que leurs amans ſoupçonnent leur fidélité; auſſi-tôt elles ſe noyent dans les larmes: les ſermens les plus forts deviennent les garans de leur tendreſſe. Pour peu qu'elles voient que leurs pleurs ne font pas l'effet qu'elles en eſpéroient, elles ſe livrent au déſeſpoir. On diroit que leurs jours ne ſont pas aſſurés; & qu'on doit ſe défier de la fureur qui les anime. Un amant

(1) Le chant.
(2) La danſe.

ne peut réſiſter aux marques d'une paſſion ſi violente. Il revient aiſément, avoue qu'il a tort, & joint de nouvelles chaînes aux premieres.

Les filles de l'opéra excellent encore dans l'art de ruiner leurs amans par les préſens qu'elles en exigent. C'eſt une ſcience qu'elles poſſédent en perfection. Elles ont fait de leurs rapines un art qui a ſes regles : les vieilles chanteuſes des chœurs ſont les profeſſeurs qui enſeignent aux nouvelles venues ſes préceptes & ſes maximes. Lorſqu'elles veulent un diamant, un habit, une coëffure de dentelle d'Angleterre, elles vantent adroitement quelqu'un de ces bijoux ou de ces nippes qu'elles ont vû à une de leurs amies. *Monſieur le marquis de* * * *, diſent-elles, *a fait préſent à la Hermance d'un diamant ; & monſieur le comte de* * * * *a donné à la Campourſi un habit ſuperbe. Ces femmes ſont en vérité bienheureuſes. Je ne ſais pas ſi c'eſt leur fidélité qu'on récompenſe ; mais je crois que ſi leur tendreſſe n'étoit payée qu'au juſte prix, leurs amans ſeroient diſpenſés de faire ces préſens.*

Un homme amoureux, & qui craint ſouvent d'être déplacé, comprend aiſément toute la force de ce diſcours. Il envoie le

lendemain un habit pareil à celui de la Campourſi ; & ce ſecond habit occaſionne le don d'un autre à toutes les filles de l'opéra. Il ſemble que ce ſoit une taxe générale qu'elles aient chacune impoſé à leurs amants. Cependant la dépenſe qu'ils font ne les aſſure pas du cœur de ces créatures. Elles reçoivent de toutes mains ; quand elles trouvent l'occaſion favorable, leur vertu ne s'effarouche pas. Elles prennent grand ſoin que ces ſortes d'aventures ſoient cachées à leurs adorateurs. Elles ne voudroient pas pour un gain paſſager, perdre un profit continuel ; mais lorſqu'elles ſont aſſurées d'un ſecret, ou qu'elles croient l'être, leur marché eſt bientôt conclu. Je vais te raconter une hiſtoire à ce ſujet.

Une danſeuſe nommée *la Prévôt*, avoit un amant (1) qui tenoit un rang diſtingué dans le monde, & qui l'accabloit de bienfaits. Un provincial nouvellement arrivé à Paris, la vit à l'opéra. Il en devint éperdument amoureux. Il alloit tous les jours voir danſer l'objet dont il étoit charmé ; & tous les jours ſa bleſſure devenoit plus profonde. Il fut bientôt réduit en un état pitoyable. Il ne vit plus ſes amis ; il évitoit tout ce

(1) Le baillif de M***.

qui pouvoit le distraire de son aimable maîtresse, & n'avoit d'autre consolation que l'espérance de voir arriver l'heureux moment où l'opéra commençoit. Au sortir du spectacle, il se livroit à sa mélancolie. Un de ses amis le pria de lui apprendre la cause de ses chagrins. Le cœur se soulage à se plaindre : le provincial avoua qu'il étoit amoureux de la Prévôt. *L'impossibilité*, ajoûta-t-il, *que je vois à pouvoir jamais être heureux, me rend insensible à tous les biens de la vie. Calmez-vous*, lui répondit son ami, *vos maux ne sont pas sans remede. Je connois une fille des chœurs. Je lui parlerai demain en votre faveur ; peut-être serez-vous plus heureux que vous ne pensez. Au reste, vous ne devez point espérer de pouvoir vous déclarer amant de la Prévôt. Elle est aimée d'un seigneur ; mais si vous vous contentez d'un seul rendez-vous, & que vous ne regrettiez pas cent louis, je crois votre affaire sûre.* Le provincial consentit à ces conditions. L'ami les proposa à la fille des chœurs, & la fille des chœurs à la Prévôt. L'adroite confidente s'acquitta à merveille de son ministere. Il y avoit six louis pour elle si le rendez-vous étoit accordé. Aussi le fût-il. Le provincial donna les cent louis d'or

comptés dans une bourſe. Il eut depuis neuf heures du ſoir juſqu'à huit heures du matin, l'objet de ſes vœux à diſcrétion. Apparemment il tâcha de gagner ſes cent louis, & de mettre le tems à profit. La jouiſſance le rendit content. Il retourna ſatisfait dans ſa province. Cette aventure donna du goût à la Prévôt pour tenter quelquefois ſemblable fortune ; mais ſes autres infidélités ne lui réuſſirent pas auſſi bien. Son amant s'en apperçut : il l'abandonna entierement. Elle fit ce qu'elle put pour le faire revenir : & voyant que tous ſes artifices étoient inutiles, elle eut l'impudence de lui demander le payement de certaines ſommes, & de l'attaquer en juſtice réglée. Le crédit de l'amant fit ceſſer un procès auſſi ſurprenant : cette affaire fut terminée dans la ſuite par des gens qui prirent ſoin de l'étouffer entierement.

Tu vois, mon cher Brito, que les courtiſanes de Rome ne remuent pas de pareils reſſorts. Le mal qu'elles font toutes enſemble, ne ſçauroit être égalé aux éclats & aux voleries d'une ſeule fille de l'opéra de ce pays. Heureux ceux qui fuient avec ſoin la connoiſſance de ces pernicieuſes enchantereſſes, & dont les mœurs pures

ne ſont pas ſouillées par leur commerce.

Porte-toi bien, mon cher Brito, & écris-moi ſi tu reſteras encore long-tems à Rome.

De Paris, ce....

LETTRE XXII.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Rabbin de Conſtantinople.*

JE t'ai fait un détail, dans ma derniere lettre, des différents états de ce pays. J'ai tâché de te donner une idée exacte des eccléſiaſtiques, des magiſtrats, des gens d'affaires & du peuple. Il me reſte à te parler des ſeigneurs & des courtiſans. J'ai cru que le chevalier de Maiſin pourroit ſuppléer aux fautes que le peu de tems qu'il y a que je ſuis à Paris pourroit occaſionner. Comme je ne connois la cour que ſuperficiellement, je l'ai prié de vouloir me communiquer ce qu'il en penſoit. Il m'a donné un mémoire qui m'a paru aſſez nouveau. Tu ſçais qu'on a juſqu'ici regardé le caractere des courtiſans comme impénétrable. Il ſoutient qu'il eſt auſſi aiſé de lire dans le cœur du plus rafiné courtiſan que dans celui d'un

ſimple bourgeois. Quoique je ne ſois point entiérement de ſon ſentiment, je t'envoie ſon mémoire pour en juger par toi-même.

RÉFLEXIONS

Sur le caractere des Courtiſans.

» ON croit à Paris qu'on ne peut con-
» noître la cour que par une étude pénible
» & une habitude conſommée de ſes uſages.
» Le bourgeois de la rue ſaint Denis ſe figure
» que le cœur d'un homme qui vit à Ver-
» ſailles, qui voit le roi, qui parle au mi-
» niſtre, eſt auſſi impénétrable que les ſe-
» crets les plus cachés de la nature. Il en-
» tend dire perpétuellement que la diſſimula-
» tion eſt le talent des courtiſans : & com-
» me il ignore combien il eſt aiſé lorſqu'on
» connoît les hommes, de s'appercevoir
» des paſſions qui les font agir ; il penſe
» qu'on ne peut lire à travers un voile qui
» déguiſe foiblement.

» Bien des gens qui ne connoiſſent la
» cour que ſur le récit qu'ils en ont entendu
» faire, ou ſur les portraits généraux qu'ils
» en ont lûs dans quelques livres, donnent
» également dans cette erreur. Mais il n'eſt
» pas beſoin d'un grand uſage pour être

» bientôt

» bientôt au fait des maximes de la cour,
» & du caractere de ceux qui la compoſent.
» Il en eſt des courtiſans ainſi que des
» autres hommes. La nature ne les a pas
» formés d'un limon différent. Elle n'a pas
» choiſi leur ame dans un autre magaſin.
» L'éducation a changé & ajoûté quelque
» choſe à leur extérieur ; mais l'intérieur
» chez eux eſt le même que chez nous.
» L'on trouve à la ville les vices & les
» vertus qui regnent à la cour ; & quelque
» forme que prennent les paſſions, il eſt aiſé
» au philoſophe de les reconnoître.
» Pour avoir une idée juſte de la cour, i
» faut l'examiner de deux vûes différentes.
» L'on apperçoit aiſément alors que ce qu'on
» croit un myſtere impénétrable ne vient
» que d'un préjugé qui empêche d'approfon-
» dir par ſoi-même une choſe qui paroît au-
» deſſus des lumieres ordinaires.
» La vertu, le mérite, la ſcience & l'eſ-
» prit, ce ſont-là les premiers objets aux-
» quels je vais m'attacher. Je parcourrai
» enſuite les vices oppoſés à ces vertus. De
» cet examen réſultera la preuve d'une par-
» faite reſſemblance entre les hommes, dans
» quelque état que Dieu les ait placés. Il ſera
» facile enſuite de conclurre qu'il eſt auſſi

» aisé de définir le vrai caractere d'un courti-
» san, que celui d'un autre homme.

» On inspire à tous les François qui sont
» nés au-dessus du menu peuple, les mêmes
» sentimens. Les parens, les précepteurs,
» leur répetent sans cesse, que l'honneur
» est le premier de tous les biens : que les
» richesses ne peuvent tenir lieu, ni rem-
» placer la perte de la réputation : qu'il vaut
» mieux mourir que de vivre deshonoré :
» qu'un galant homme, un bon citoyen doit
» aimer son roi, sa patrie. Un gentilhomme
» de campagne n'explique pas ces maximes
» à son fils, aussi pleinement & en aussi bons
» termes qu'un gouverneur les débite à un
» jeune duc & pair : mais il les lui répéte
» plus souvent, & prend peut-être plus de
» soin de les lui faire pratiquer. Deux cent
» mille livres de rente, dont le duc doit
» hériter, ne sont pas les raisons qui le dé-
» terminent à goûter ces instructions salutai-
» res avec plus de plaisir que le noble qui n'a
« que le nécessaire & qui regarde la vertu
» comme une partie de son appanage. Ainsi
» le tempérament seul décide entr'eux du
» mérite qu'ils peuvent acquérir.

» Quant à l'esprit & à la science, le cour-
» tisan, quelque riche qu'il soit, n'a aucun

» avantage ſur le ſimple particulier. Un
» bourgeois fait étudier ſon fils ſous les
» plus habiles rhétoriciens du royaume,
» ſans qu'il lui en coûte un ſou. Les écoles
» publiques ſont faites pour tout le monde.
» La vivacité du génie, la diſpoſition aux
» ſciences, ſont les ſeules choſes qui déter-
» minent l'avancement d'un jeune homme
» dans les belles-lettres. D'un marquis ſtu-
» pide, dix philoſophes ne feront jamais un
» géometre; & de ſimples régens ont fait
» d'habiles gens du fils d'un ſavetier (1) &
» d'un chapelier (2).

» Je crois que par l'aiſance & la commo-
» modité que les peres de famille ont dans ce
» royaume pour l'inſtruction de leurs fils,
» l'éducation ne peut ſervir de raiſon à
» mettre une différence entre le mérite &
» la ſcience d'un courtiſan avec celle d'un
» homme qui n'a jamais vû ni le roi, ni
» les miniſtres. Si l'on peut prouver ce fait,
» il détruit le préjugé où l'on eſt, qu'il y a
» plus d'eſprit, plus de délicateſſe à la cour
» qu'à la ville. On ſera forcé d'avouer que
» le goût d'un homme qui ſe nourrit de la
» lecture des bons livres, & qu'un maître

(1) Rouſſeau.
(2) La Motte.

« habile forme de ſes mains, n'a pas beſoin » pour l'épurer de reſter tous les matins ſix » heures dans l'antichambre d'un miniſtre, » d'aller l'après-dîné étaler ſa figure aux » Tuileries, & de faire le fat le ſoir dans le » chauffoir de la comédie. Pour mettre » cette theſe en évidence, il faut avoir re- » cours à l'expérience.

» Parmi les génies ſupérieurs, & les » grands hommes qu'a produit le ſiécle de » Louis XIV, non-ſeulement dans les ſcien- » ces, mais même dans l'art de la guerre, » à peine la poſterité ſe ſouviendra-t-elle » du nom de cinq ou ſix de ceux, qui nés » dans un rang éminent, n'ont dû leur gran- » deur qu'à leur naiſſance. Elle lira avec » étonnement les actions du grand Condé, » & s'inſtruira avec ſoin de celles du Vi- » comte de Turenne. Elle propoſera pour » modele des généraux, le duc de Vendôme. » Mais oppoſons à ce petit nombre qui » paſſera à l'immortalité, cette foule de » grands hommes qui ſe ſont élevés par » leur ſeul mérite, Catinat, Vauban, Lau- » banie, Louvois, Colbert, le maréchal » de Villars enfin, auſſi utile à la France » que le vainqueur d'Annibal le fut à ſa » patrie.

» Si de la vertu & de la valeur nous paſ-
» ſons au génie, à peine trouvera-t-on à la
» cour deux écrivains. Buſſy, la Roche-
» foucault ſeront-ils un juſte équilibre à
» Corneille, Boileau, Racine, la Fontaine,
» Moliere, la Bruyere, Fontenelle, Renard,
» & tant d'autres enfin, dont les noms ſeuls
» formeroient un volume, en ne compren-
» nant même que ceux qui ont écrit des
» matieres qui concernent uniquement les
» belles-lettres ?

» L'on ne ſçauroit dire que ces auteurs
» aient formé leurs goûts à la cour. C'eſt à
» eux ſeuls, & à leurs talens, qu'ils en ſont
» redevables. Lorſque Corneille fit le *Cid*,
» les *Horaces*, *Cinna*, *Pompée*, & tira le
» théâtre François du cahos où il étoit; il
» conſulta les Latins; il étudia les eſprits
» du ſiécle d'Auguſte, & point du tout le
» génie des petits-maîtres. Racine prit dans
» Sophocle & dans Euripide, l'idée de la
» plûpart de ſes tragédies : & s'il ſçut ſi
» bien émouvoir & toucher les cœurs, c'eſt
» à la nature, qu'il connut parfaitement,
» qu'il en eſt redevable. Moliere eut plus
» d'obligation à la cour : elle lui fournit
» nombre d'originaux; mais il trouva à la
» ville le même avantage. Ses meilleures

» piéces ſont des caracteres formés ſur de » ſimples particuliers. Le *Tartuffe*, l'*Ecole* » *des Femmes*, les *Précieuſes ridicules*, les » *Femmes ſçavantes*, ſont des ſujets pris ſur » les mœurs de Paris & du royaume entier.

» L'eſprit eſt un don du ciel. Le rang & la » naiſſance ne ſçauroient en procurer à » ceux à qui Dieu en a refuſé. Ainſi, lorſ- » qu'un bourgeois a eu une éducation con- » venable, qu'il a été élevé par des gens » dont le goût eſt ſûr & délicat, il peut pro- » fiter des leçons de ſon maître auſſi aiſé- » ment que le fils d'un ſouverain. Voilà » donc le génie & le mérite également par- » tagés à tous les différens états.

» Voyons ſi le grand ſeigneur a plus d'a- » vantage pour éviter les vices. J'ai déja » fait voir au commencement de ces ré- » flexions, que, par les principes qu'on » inſpire aux enfans, les mêmes préceptes » ſont expliqués & recommandés aux bour- » geois comme aux nobles. Ainſi, il ne » reſte plus que d'examiner dans quel état » les occaſions ſont plus à craindre.

» Un Pariſien qui vit content dans ſa » maiſon d'un bien honnête qu'il a reçu de » ſes ayeux; qui ſoigneux de le conſerver » ſans l'augmenter par des léſines, ne cher-

» che point à le dissiper par de vaines dé-
» penses ; est-il au même risque de s'égarer
» qu'un seigneur à qui cent mille écus ne
» suffisent pas pour la moitié de l'année ?
» Il dépense cinquante mille écus de plus
» que son revenu ; & avec des biens im-
» menses, il est plus pauvre que celui à
» qui mille écus suffisent pour son entre-
» tien. Une honnête médiocrité n'entraîne
» point après elle ni les bassesses de la mi-
» sere, ni les dépenses folles de la richesse.

» Un homme qui sçait se contenter & se
» fixer, méprise le droit d'emprunter & de
» ne point payer par le privilége d'un grand
» nom ou d'un emploi qu'on respecte. Il
» n'est point à charge aux tailleurs, aux
» selliers, à trente domestiques qu'il nour-
» rit du bien d'autrui, & auxquels il doit
» leurs gages. Il auroit honte de flatter un
» fermier-général, pour obtenir de cette
» sangsue du peuple quelques onces du sang
» dont il s'est engraissé.

» S'il est donc vrai que le grand seigneur,
» malgré sa noblesse, n'ait ni plus d'esprit
» ni plus de vertu que le bourgeois ; qu'il
» soit plus exposé que lui aux passions ;
» pourquoi sera-t-il plus difficile à connoî-
» tre ? Est-ce à cause de cette profonde dissi-

» mulation, qu'on prétend être le talent de » la cour ? Mais cette diſſimulation ne ſe » trouve-t-elle pas à la ville ? Si le même » eſprit s'y rencontre, pourquoi ne ſçaura- » t-on pas s'y contraindre ? On le fera mê- » me plus aiſément, puiſqu'on ſera agité » par moins de paſſions.

« Malgré les feintes careſſes, les em- » braſſemens redoublés, les compliments » recherchés que ſe font les courtiſans, il » n'en eſt aucun qui ne ſache à quoi s'en » tenir ſur le compte de ceux qui croient le » tromper. La diſſimulation de la cour vient » plutôt de l'habitude que du raiſonnement : » & tel homme paſſe pour un grand politique » qui de ſa vie n'a ſu pourquoi il méritoit » cette réputation.

» Dans tous les états, les hommes étant » à peu près ſemblables, il eſt bien aiſé aux » philoſophes de percer le voile qui ſemble » couvrir les replis du cœur d'un grand » ſeigneur. Auſſi crois-je qu'on trouvera » juſtes les définitions que j'ai faites de » leurs différens caracteres.

» Je diſtingue les courtiſans en trois » claſſes. Les uns ſont aimables ; les autres » ont le génie médiocre ; les derniers n'ont » de commun avec les autres que les ha- » bits,

» bits, les équipages & les domeſtiques.

» Le nombre des ſeigneurs doués d'un » mérite diſtingué eſt le plus conſidéra- » ble. Il en eſt cependant pluſieurs dignes » de l'eſtime des honnêtes gens : ils ne ſont » point enivrés de leur vaine grandeur. Ils » ne croient pas que la naiſſance donne de » l'eſprit & du mérite. Ils cultivent les bel- » les-lettres, & recherchent avec empreſ- » ſement l'approbation & la ſociété des » gens qui s'y diſtinguent.

» L'un (1) s'applique à la lecture des » philoſophes. Savant pour lui ſeul, & » ſoigneux de cacher ſon ſavoir, il eſt dans » ſon cabinet auſſi bon métaphyſicien, » qu'amant tendre auprès de ſa maîtreſſe.

» L'autre (2), d'un eſprit vif & juſte, dans » un âge encore peu avancé, remplit digne- » ment une des places deſtinées aux qua- » rante premiers génies du royaume.

» Un troiſieme (3) eſt le protecteur des » beaux-arts ; & comme les ſciences ſont » enchaînées entr'elles, il les poſſede toutes,

---

(1) Le comte de Forcalquier.
(2) Le duc de Villars.
(3) Le duc de Mortemart.

» Un autre (1) a le goût délicat & l'eſ-
» prit vif & judicieux.

» Parmi des courtiſans illuſtres, le neveu
» d'un grand miniſtre (2) tient un rang diſ-
» tingué, & il joint un eſprit brillant à une
» aimable figure.

» La ſeconde claſſe des courtiſans eſt plus
» nombreuſe que la premiere. Elle eſt com-
» poſée de ceux qui, ſecourus de l'uſage du
» monde, & de la lecture de quelques ro-
» mans, tâchent, en parlant peu, en ſou-
» riant à propos, en plaçant heureuſement
» un trait qu'ils auront appris par haſard,
» d'acquérir la réputation d'avoir de l'eſprit.
» Ils en impoſent aux ignorans qui compo-
» ſent la troiſieme claſſe.

» Le mérite de ceux qui ſont dans ce der-
» nier rang conſiſte à connoître les quartiers
» en Champagne où l'on fait le meilleur vin
» mouſſeux. Ils ſavent les aventures & les
» intrigues de quelques femmes, & l'opéra
» qu'on doit jouer le mois prochain. Il y en
» a qui pouſſent même l'étendue de leurs
» connoiſſances juſqu'à lire le mercure ga-
» lant. Leur vie eſt auſſi uniforme que le

(1) Le duc de Vaujour.
(2) Le duc de Richelieu.

» cours du soleil. Le matin, ils se promènent dans l'antichambre des ministres : » le reste de la journée, ils le passent à » table, au jeu ou aux spectacles. Ils se » rendent au souper du roi : après quoi ils » vont se mettre à table jusqu'au jour. Les » actions les plus brillantes de la journée » se réduisent à quelques révérences faites » de bonne grace, à quelque coup-d'œil » gracieux. Si à de si grandes qualités, ils » ajoutent un couplet de chanson chanté » dans le goût de la Petit-Pas, ils plaignent alors les gens qui ne sont pas doués » de talens si rares. La cour seule peut former le goût ; & ce sont eux qui la composent. Il est défendu, sous de grieves » peines, à tout homme qui ne peut pas » joindre un titre à son nom, d'avoir de » l'esprit & de penser juste.

» Quelque différence qu'il y ait entre les » trois sortes de caracteres que je viens de » dépeindre, ils se rassemblent pourtant » tous les trois dans l'envie & le dessein de » plaire au souverain. On peut, en général, » définir le courtisan un caméléon, ou le » singe de son maître ; triste, gai, dévot, » débauché, toujours prêt à tout. Imitateur servile des vertus & des défauts du

» prince, on diroit que mille corps ſont » animés par un ſeul eſprit.

» On voit encore un nombre de perſonnes à la cour qu'il ne faut point confondre parmi la foule des courtiſans. Ce ſont » ceux que leurs charges & leurs emplois » attachent auprès du ſouverain. C'eſt un » état qu'il faut diſtinguer du courtiſan » déſœuvré. Le mérite ordinaire eſt le partage de ces derniers; & les affaires dont » ils ſont chargés exigent qu'ils joignent la » capacité à l'expérience.

Je crois, mon cher Iſaac, que ces réflexions pourront te plaire. Je prierai quelquefois le chevalier de Maiſin de vouloir me communiquer ſes idées, & ſur-tout dans les matieres que je ne ſerai point à même d'approfondir avec autant de juſteſſe que lui.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & que que Dieu te comble de bienfaits.

De Paris, ce.....

LETTRE XXIII.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *rabbin de Constantinople.*

JE t'ai promis dans ma dernière lettre de te parler des ministres, des secrétaires d'état & des autres personnes que leurs charges attachent à la cour, & qui n'y sont point dans la seule qualité de courtisans.

Les rois de France n'élevent ordinairement au ministere que des gens d'un génie éminent, & qui leur sont entiérement dévoués. Ils ne leur donnent point cette autorité despotique que les sultans accordent aux visirs. Les monarques François prennent des ministres pour les aider dans l'expédition des affaires, & non pas pour partager leur pouvoir avec eux. Non-seulement le ministre ne peut faire mourir personne de son autorité, mais il est obligé de rendre compte au roi des ordres qu'il donne pour arrêter les particuliers qui tiennent quelque rang distingué. Un visir à Constantinople peut impunément faire périr un homme qui lui déplaît. A Paris, le roi

même n'uſe point d'un droit auſſi tyrannique : lorſqu'un de ſes ſujets a mérité la mort, il le fait condamner par des juges qui inſtruiſent ſon procès.

Depuis Henri IV, les perſonnes qui ont été employées dans le miniſtere juſqu'à ce jour, ont preſque toutes été douées d'un génie ſupérieur. Les plus grands & les plus illuſtres ont été tirés de l'ordre des eccléſiaſtiques (1). Sous Louis XIII, le cardinal de Richelieû, eſprit vaſte, génie ſupérieur, grand dans la proſpérité, intrépide dans l'adverſité, malgré ſon état, auſſi bon général d'armée qu'habile miniſtre dans le cabinet, ami intime, ennemi irréconciliable, amateur zélé des ſciences & des arts, commença de jetter les fondemens de la grandeur à laquelle atteignit Louis XIV.

Le cardinal Mazarin éleva l'enfance de ce monarque. Il lui rendit des ſervices dont ce prince conſerva toujours le ſouvenir. Ce miniſtre n'eut pas toutes les vertus du cardinal de Richelieu ſon prédéceſſeur ; mais

(1) Le lecteur s'apperçoit ſans doute, que, dans le nombre de ces habiles miniſtres, on n'a pas eu l'intention de compreadre Chamillard & le cardinal Dubois.

auſſi n'en eut-il pas les défauts. Il vécut dans un tems rempli de trouble & de diviſions, & n'étoit appuyé que par l'autorité d'un roi encore mineur. Il avoit à combattre les princes du ſang, & preſque tous les grands du royaume. Il fit par ſa politique rafinée, ce que le cardinal de Richelieu eût fait par ſa fermeté; & après pluſieurs infortunes, il mourut regretté de ſon maître, craint de ſes ennemis & eſtimé de ceux qui l'avoient plus haï.

Le ſeul mérite éleva Colbert & Louvois au rang qu'ils occuperent. Ils furent ennemis l'un de l'autre tant qu'ils vécurent; & cette inimitié contribua au bonheur de leur maître. Ils s'efforcerent mutuellement de gagner ſon eſtime, & ſe ſurpaſſerent dans ce qui regardoit leur miniſtere & leur emploi. Attentifs à s'obſerver, ils ſe ſervirent d'aiguillon. L'un (1) fut grand dans le détail du militaire, & habile dans les négociations étrangeres. L'autre (2), conſommé dans la conduite des affaires de l'intérieur du royaume, fut le protecteur des ſciences & des arts. Tous deux inimitables dans

(1) Monſieur de Louvois.
(2) Monſieur de Colbert.

leurs qualités, & dont les talens réunis eussent produit un ministre parfait.

Celui d'aujourd'hui s'appelle le cardinal de Fleury. Rien ne m'oblige à le flatter : mais il en est peu qui méritent des éloges plus purs. Il forma lui-même les mœurs de son souverain dès la plus tendre enfance ; il a fait du plus grand roi du monde, le plus honnête-homme de l'univers : caractere rare chez les princes à qui la vertu, la piété & la candeur paroissoient souvent des vertus ridicules. L'Europe entiere lui a rendu la justice qu'il mérite : les ennemis du royaume sont forcés d'avouer que depuis le cardinal de Richelieu, jamais le ministere de France n'a été conduit avec autant de secret, de prudence & de bonheur.

Il est encore des ministres qui ont un rang inférieur au premier. On les appelle les secrétaires d'état. Ces places sont ordinairement remplies par des gens d'un génie supérieur. On tâche de choisir parmi les habiles gens de l'état les plus propres à occuper des charges aussi importantes. La nécessité qu'il y a que celui qui occupe une place de cette importance, soit capable de soutenir le poids des affaires, empêche les souverains de se déterminer uniquement par goût & par amitié.

Les courtisans en général sont aussi bas & timides devant les ministres, qu'ils sont pleins de hauteur & de confiance avec les gens qui leur sont inférieurs. Malgré leur fierté, ils s'accoutument à une vie qui se passe dans une antichambre ou dans une galerie. Il est vrai qu'ils rendent avec usure à ceux qui sont assez malheureux pour avoir besoin d'eux, la douleur qu'ils ont d'être obligés de ramper. Ils se recompensent à la ville par des airs hautains, ridicules & insupportables, des mortifications qu'ils essuyent à la Cour.

Quelque vanité qu'ait un grand, il se trouve petit à la cour. La majesté souveraine éclipse les autres grandeurs. Lorsqu'il prend à un particulier quelques mouvemens violens d'ambition, je lui conseille, pour se guérir de cette passion, d'aller au souper du roi. Il apperçoit dans un état si bas & si humilié, ces personnes dont il a envié les grades & les honneurs : il les considere dans une situation si différente de celle où il les voit ordinairement, que pour peu qu'il réfléchisse, il n'enviera pas le frêle bonheur de trancher du souverain pendant la moitié de la journée pour devenir esclave pendant l'autre.

La préſence du prince, ou du premier miniſtre, change les traits & la phyſionomie de beaucoup de courtiſans. On a peine à les reconnoître. Plus ils ſont naturellement fiers & ſuperbes, plus leur contenance paroît avilie. La contrainte qu'ils ſouffrent, & leur grandeur anéantie, augmente leur embarras. Si l'on rencontre certain courtiſan hors de la vue du ſouverain, il ne ſalue plus, ou du moins que légérement. Il vous appelle, il vous parle, vous interroge, ſans daigner vous regarder. Il vous fait ſentir par le ton haut & impérieux avec lequel il vous parle, qu'il eſt infiniment au-deſſus de vous. Il ſe fait entourer, & au milieu d'un cércle, il décide, condamne, approuve, prend du tabac, regarde ſa montre, & fait mention de ſes équipages. Le prince arrive par hazard: ſa préſence fait tomber toute cette ridicule grandeur: le protée change de figure, baiſſe la voix, & devint humble. Le ſouverain s'éloigne-t-il? Il retourne à ſon ancienne forme: il ſe raſſure ſur ſes pieds, hauſſe les épaules, & veut décider de nouveau. Plein de confiance avec ceux qui n'ont pas de génie, timide avec les gens d'eſprit, il parle de guerre à un eccléſiaſtique, de mathématiques &

de fortifications à un juriſconſulte, & de philoſophie à un officier.

Ce caractere plein de vanité & de préſomption, eſt une des raiſons principales de la réſerve & de la retenue des miniſtres à ne point ſe livrer à cette foule de courtiſans. Ils perdroient bien-tôt leur autorité, s'ils étoient moins attentifs à en faire ſentir l'étendue. L'honnête familiarité, la cordialité ne peut être employée dans le commerce & la ſociété d'un homme, qui, ne pouvant ſe tenir dans un juſte milieu, ou rampe comme un eſclave, ou trance du ſouverain.

Les mahométans ont pour leurs miniſtres autant de reſpect & d'attention que les François; mais ils n'emploient point pour leur plaire ſes baſſes flatteries qui ſont ſi communes dans ce pays. Quelque pouvoir qu'ait un viſir, & quelque rang que ſa charge lui donne au-deſſus de ſimples officiers, ils ne lui font point une cour ſervile: ils lui rendent les honneurs qui lui ſont dûs, & conſervent dans leur ſoumiſſion un air de grandeur mêlé de modeſtie. Les Turcs dans toutes leurs actions obſervent une certaine bienſéance qui prévient les gens en leur faveur.

Un courtisan paroîtroit à Constantinople un homme d'un caractere surprenant & indéfinissable. Il y a une différence infinie entre la cour de France & celle de la Porte. Les gens attachés auprès de la personne du sultan, par leurs charges & leurs emplois, ne le voient uniquement que pour régler les affaires dont ils sont chargés. Cette foule d'eunuques, de capigis, de bostangis, & d'autres personnes destinées pour le service du serrail, ne sont qu'un ramas de domestiques & de gardes. Ainsi l'on peut dire qu'il n'est point de courtisan attaché auprès du grand-seigneur. Il choisit quelquefois parmi ses visirs, ou parmi ses bachas, un ou deux favoris : ce sont-là les seules personnes qui le voient, sans qu'il s'agisse de régler quelque chose qui concerne leur jurisdiction. Toute sa cour se réduit à quelques eunuques noirs, quelques muets & quelques nains. Pour des dames, il y en a peut-être autant qu'en France ; mais elles sont plutôt les esclaves de deux ou trois favorites, que leurs compagnes & leurs égales.

La maniere de vivre des sultans a quelque chose de sombre & de solitaire. Ils sont enfermés dans leurs palais. La plupart

ne ſe montrent au peuple que dans certains jours. Eſclaves de leur propre grandeur, ils reſſemblent aux idoles nazaréennes, dont je t'ai parlé, qui ne ſortent de leur étui que par la permiſſion de leur gardien.

Les monarques François vivent d'une maniere bien différente. Ils mangent en public; ils ſe montrent auſſi familiérement qu'un ſimple particulier. Ils parlent à ceux de leurs ſujets qu'ils aiment. Comme ils avent qu'ils ſont infiniment au-deſſus de out ce qui reſpire dans le royaume, ils dédaignent la ridicule vanité de vouloir affecter un cérémonial qui les gêneroit, & qui n'augmenteroit point leur autorité. Elle eſt beaucoup plus étendue que celle des ſultans, quoiqu'elle ſoit moins viſible. Elle ne craint point de recevoir les atteintes auxquelles eſt expoſé le pouvoir deſpotique du grand-ſeigneur.

On n'a jamais vu dans ce pays-ci la majeſté du trône ſouillée par des affronts faits à la perſonne des ſouverains. Quelque révolte qu'il y eût dans le royaume, on a toujours reſpecté le prince (1); & ceux mê-

(1) Cela a beſoin d'explication: car le moine Jacobin qui aſſaſſina Henri III. le jéſuite Guignard, Jean Chaſtel & Ravaillac, qui conſpirerent contre

me qui portoient les armes contre lui, affectoient de publier qu'ils n'en vouloient ni à sa personne, ni à son autorité. Ils couvroient leurs crimes du prétexte de défendre la religion, ou de se garantir des vexations des ministres. A Constantinople, les janissaires, dans leurs premiers mouvements ou déshonoré le sang Ottoman même, pour lequel ils ont une si profonde vénération. Les infamies que cette insolente milice fit souffrir au malheureux Osman, révoltérent une partie de l'empire; & le sang de plus de dix mille janissaires put à peine assouvir l'indignation des amis de ce prince infortuné.

J'ai souvent réfléchi sur ce qui pouvoit occasionner ces mouvements, & ces fréquentes révoltes; j'ai cru que la puissance despotique des sultans en étoit la cause. Le grand-seigneur n'assemble point son conseil pour mettre un impôt. Il n'a pas le soin de le faire enrégistrer dans l'assemblée des Cadis. Il ordonne sans consulter, & fait exécuter par son visir. Ainsi le peuple le

---

la vie de Henri IV. n'ont guere respecté la personne des souverains. Il faut donc supposer qu'Aaron Monceca n'entend parler que des chefs de différens partis.

croit le ſeul auteur de ſes malheurs. Sa haine ne s'étend tout au plus que juſqu'au viſir, comme un miniſtre & favori du prince.

Dans les pays monarchiques, l'inimitié des peuples tombe rarement ſur le monarque. Elle s'attache à cinquante objets différents avant de parvenir juſques à lui. Les gens d'affaires, les traitans, les fermiers-généraux, les conſeillers d'état, les miniſtres ſont ceux à qui l'on attribue les principaux malheurs publics. Lorſque la haine tombe ſur tous ſes ſujets différens, elle s'affoiblit, & ne porte point à ces excès criminels qui ont coûté la vie ou la liberté à tant de ſultans détrônés.

Je t'avois prié de vouloir m'apprendre, s'il étoit vrai qu'Oſman bacha fût mort. Je n'ai reçu aucune de tes nouvelles. Je ſerois curieux que tu m'éclairciſſes là-deſſus. On regarde ici ce bacha comme un homme fort extraordinaire. Il eſt eſtimé de quelques particuliers; mais généralement on déſapprouve ſes mœurs, ſa conduite, & ſon changement de religion. Les gens du monde conviennent qu'il a de l'eſprit infiniment: les moines lui refuſent juſques aux notions les plus ſimples. Quoique leur caractere de partialité occaſionne leur juge-

ment, je leur pardonne en faveur du crime qu'ils condamnent. Un galant homme doit vivre & mourir dans la religion où le ciel l'a fait naître. Il n'eſt excuſable d'en changer que lorſqu'il eſt dans l'erreur. Quelques infortunes, quelques traverſes qu'on eſſuie, rien ne doit nous ébranler. Tu ſais que je t'ai dit cent fois que les querelles, les chagrins & les déſagrémens qu'Oſman avoit eus ne me paroiſſent point une cauſe légitime pour autoriſer ſon changement. Je n'ignore pas que ceux qui ont voulu l'excuſer, ont dit qu'il n'étoit ni nazaréen ni mahométan. En lui accordant ce point, il réſultera toujours qu'il étoit obligé de faire par honneur, ce qu'il ne faiſoit pas par religion.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & que de toi puiſſe naître une poſtérité nombreuſe.

De Rome, ce.....

LETTRE XXIV.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *rabbin de Conſtantinople.*

J'AI lu avec attention le mémoire du ſecrétaire d'Oſman bacha. J'ai reconnu, ainſi

ainſi que toi, cette haine que les nazaréens & les mahométans ont contre nous. Il n'eſt rien de ſi aiſé que de répondre aux objections qu'on nous fait ſur l'interruption de nos cérémonies, & ſur la circonciſion en Eſpagne.

Le premier de nos préceptes eſt puiſé dans la loi de la nature, qui nous permet de garantir nos jours par des précautions & des prévoyances qui n'attaquent point directement la divinité. Nos docteurs ont pu nous diſpenſer d'une coutume dans une néceſſité preſſante. Ce n'eſt point l'extérieur qui fait la religion : c'eſt la foi, la croyance & les ſentimens de l'intérieur. Les cérémonies doivent être obſervées, lorſqu'on eſt en état de le pouvoir faire ſans riſquer ſa vie & celle d'un millier d'innocens ; mais lorſqu'il s'enſuit un danger auſſi évident, on peut en ſuſpendre la pratique. Il n'en eſt pas de même pour le fond de la religion : rien ne peut ni ne doit nous en diſpenſer. Les ſupplices les plus cruels ne doivent pas nous ébranler. Lorſqu'un juif, par exemple, eſt cité devant le tyrannique tribunal de l'inquiſition, quelque danger qu'il y ait pour lui d'avouer ſa religion, il ne doit point balancer à s'en glorifier. La majeſté

du tout-puiſſant ſeroit bleſſée par un menſonge & par une indigne foibleſſe. Un fils peut-il déſavouer ſon pere, & un pere à qui il eſt redevable de tant de bienfaits? Mais Dieu n'exige point qu'on coure au-devant des tourmens; il condamne ce zéle aveugle qui nous fait perdre une vie dont il nous a rendu dépoſitaires. Nous voyons pluſieurs exemples dans nos livres qui prouvent la vérité de mon opinion. Nos peres, dans la captivité qu'ils eſſuyerent, ne purent être ébranlés dans leur croyance. Cependant ils furent obligés d'abandonner & de ſuſpendre bien des préceptes de leur ancienne diſcipline: ils durent même leur conſervation au violement de ſes préceptes; & le peuple juif fut redevable de ſon ſalut à Eſther, devenue femme d'Aſſuerus. Quoique ce ſoit une des principales & de nos plus inviolables coutumes, de ne point ſouffrir d'alliance entre le ſang d'Iſraël & le ſang impur des infideles; quelque peine qu'eût Eſther de paſſer dans le lit d'un roi idolâtre; il fallut obéir: elle eût en refuſant cet honneur, précipité les Iſraélites dans de nouveaux malheurs. La crainte des mêmes infortunes diſpenſe aujourd'hui les juifs Eſpagnols de la circonciſion: & je ne vois pas

pourquoi ils ne ſont pas en droit d'uſer des mêmes précautions que nos peres, lorſqu'ils ont beaucoup plus à craindre qu'eux.

Les nazatéens nous ont fourni mille exemples de cette prévoyance, fondée ſur la ceſſation de quelques-unes de leurs cérémonies. Du tems des perſécutions qu'ils eſſuyoient ſous les empereurs Romains, pluſieurs craignant la mort & les ſupplices, s'enfuirent dans le fond des déſerts, & y paſſerent le reſte de leur vie ſeuls, & ſans aucun commerce avec les humains. Il y en eut qui furent cinquante ou ſoixante ans ſans voir aucun mortel (1). Cette ſolitude

(1) S. Bernard aſſure que S. Paul hermite reſta pendant ſoixante ans dans un déſert, où il fut nourri miraculeuſement par un corbeau, qui chaque jour lui apportoit la moitié d'un pain. *Eia, inquit Paulus.... ſexaginta jam anni ſunt, quod accipio dimidii ſemper panis fragmentum* *. Il eſt donc certain qu'il y a eu des ſaints qui ſe ſont diſpenſés pendant toute leur vie de prendre part aux ſacremens & aux fêtes de l'égliſe. Les moines Dominicains, qui ont écrit la *vie de Magdelaine*, ont ſuppléé à cet inconvénient. Ils diſent que les anges venoient tous les jours apporter la communion à la ſainte dans ſa grotte. S. Jérôme, ſans avoir recours au même expédient, auroit pu faire communier également S. Paul. Il lui

* *Hieronimi Epiſt. de vitâ Pauli heremitæ*, lib. 3

où ils s'étoient retirés, est une cessation de toutes les principales cérémonies auxquelles ils prétendent être inviolablement obligés. Comment pouvoient-ils assister le jour de leur sabba à leur office divin ? Comment participoient-ils aux sacrements de l'église ? Car plusieurs d'eux n'étoient pas prêtres, & n'avoient point le droit de pouvoir en faire les fonctions. Ils avoient donc suspendu dans leur retraite l'exercice de toutes les cérémonies. On n'a pas laissé dans la suite du tems de les reconnoître pour saints.

Quant au reproche qu'on nous fait d'avoir un nombre de coutumes puériles, & qui ne sont point ordonnées par les préceptes fondamentaux de notre loi, j'avoue de bonne-foi qu'il s'est introduit par la longueur des tems, bien des choses inutiles. Mais les nazaréens sont-ils en droit de nous critiquer, eux dont la religion est surchargée d'un si grand nombre de cérémonies inutiles ? Je t'ai fait le détail de quelques-unes dans mes lettres précédentes. Les

---

en auroit coûté très-peu de chose de supposer que la moitié du pain qu'apportoit le corbeau, avoit été auparavant consacrée par un prêtre. Un mensonge un peu plus gros, ou un peu plus petit, ce n'étoit pas-là une grande affaire.

Turcs ſont auſſi peu fondés à nous oppoſer les mêmes raiſons. Il eſt dans leur religion un tiſſu d'impertinences ou de cérémonies qui paſſent pour préceptes fondamentaux. Eſt-il rien de ſi ridicule que la danſe & le tournoyement des dervis ; que l'uſage d'enterrer les morts, de façon que les bons anges puiſſent les prendre plus facilement ; & que l'obligation du pélerinage de la Mecque & de Medine ? Comme ſi Dieu puniſſoit un homme dans l'autre monde pour n'avoir pas fait ſix ou ſept cent lieues pour aller voir le tombeau d'un autre homme, & que cette viſite intéreſſât le ciel.

Si nous avons des coutumes & des rits inutiles, c'eſt un défaut qui nous eſt commun avec les autres religions. Heureux les docteurs qui en purgeront celle dans laquelle ils ſont ! Touchant ce ramas de ſuperſtitions, il faut que je t'avoue ma penſée. Nos rabbins ont introduit bien des ſentimens, qui dans l'eſprit des ſavans, font un tort conſidérable à notre loi. Quoique tu ſois rabbin toi même, l'amitié & la familiarité qui ſont entre nous, autoriſent ma liberté. D'ailleurs, tu rejettes la plûpart de ces opinions ridicules ; & ſi tu parois en approuver quelques-unes, c'eſt plûtôt par

politique pour tes confreres, que par une véritable perſuaſion.

Que peut dire, que peut penſer un philoſophe, lorſqu'il lit dans nos auteurs (1) que Dieu, au commencement du monde, créa le cinquiéme jour deux grandes baleines : qu'il en conſerve une juſqu'à ce jour pour badiner & folâtrer avec elle ; & qu'il préſerve l'autre de la corruption dans de l'eau ſalée, pour ſervir de mets au feſtin dont il régalera au dernier jour les gens de bien ? N'eſt-ce pas donner une idee bien belle & bien noble du tout-puiſſant, que de le faire amuſer avec un poiſſon, comme un enfant de ſix ans avec une poupée ? Cet être ſouverain qui a exiſté pendant une durée immenſe ; cet être infini, qui comprend tout, ſans pouvoir être contenu, qui ſe ſuffit à lui-même, qui de rien créa tous les êtres ; s'occupe à voir barboter un poiſſon, & à prendre ſoin d'en conſerver un autre dans de l'eau ſalée, pour regaler les gens de bien ! Je ſuis fâché que les rabbins aient fait ſervir à la table du tout-puiſſant une viande auſſi peu délicate. Apparemment la quantité de geus qu'ils prévoyoient devoir

(1) Pirke Eliez. *chap.* 9. *pag.* 11.

être de ce repas, les a obligés de choisir le poisson le plus gros qu'ils connussent.

Le sentiment que plusieurs de nos docteurs ont sur l'étimologie du nom d'Eve (1) me paroît encore plus ridicule. Ils disent qu'il vient d'un mot qui signifie *parler*. Ils ajoûtent ensuite gravement & dogmatiquement, qu'il est tombé du ciel douze corbeilles de babil, & que les femmes en ont recueilli neuf. Lorsqu'un homme, dont le génie est juste & sensé, vient à lire de pareilles fables, il se prévient contre une religion, dont les dépositaires sont auteurs de pareils contes, & fabricateurs de semblables chimeres.

L'exemple des nazaréens devroit nous instruire. C'est un ramas d'idées extravagantes, dont les moines avoient rempli leurs livres, qui fut la premiere cause de la séparation d'une partie de leurs freres. Pendant un tems le peuple fut la dupe de mille histoires ridicules : il n'étoit pas de freres-lai qui ne donnât au public quelques livres de sa façon, remplis d'idées groteſques. Plus elles avoient quelque chose de contraire au sens commun, & plus les ames foibles les trouvoient mystérieuses.

(1) Lexicon Heb. Buxtorfii, *pag.* 228.

Les gens de bon sens se contenterent pendant un tems de se moquer en eux-mêmes de ces ridicules écrits. Dans la suite, l'imposture & la mauvaise foi étant poussées trop loin, plusieurs crurent que l'honneur & la piété vouloient qu'ils s'opposassent à ce torrent. Bien des savans employerent leurs plumes à désabuser ceux qu'on avoit séduits. Ils réussirent en partie : mais les moines voyant que la fin de leurs mensonges seroit celle de leur crédit, firent un effort pour qu'ils ne fussent pas découverts. Leur parti étant considérable auprès du souverain pontife, ils firent exclure de leur communion ceux qui leur étoient contraires. Malgré cette victoire, leur imposture fut bien-tôt connue. Le public avoit ouvert les yeux ; & parmi ceux qui resterent dans leur croyance, plusieurs acheverent de désabuser le peuple. Il ne demeura dans l'erreur que quelques femmelettes & quelques ignorans.

Un des principaux ennemis de ces ridicules livres (1) fut surnommé le *dénicheur des saints*. Il en chassa plus du Paradis, que vingt pontifes n'y en ont pû placer. Les moines étoient au désespoir de voir l'autorité

(1) M. Baillet.

qu'il exerçoit sur ces prétendus bienheureux. Ils en étoient d'autant plus surpris, qu'il étoit de la croyance du souverain pontife, qui avoit pris la plupart de ces saints sous sa protection. Elle ne leur servit de rien : il leur fallut déguerpir du céleste séjour : & le pis pour eux fut que les raisons évidentes de leur adversaire convainquirent même les nazaréens les plus entêtés, & lui acquirent l'estime du souverain pontife. Tu seras peut-être curieux de savoir les principales actions de la vie de quelques-uns de ces illustres exilés.

L'un (1) resta quarante ans droit sur une colonne, ainsi qu'une statue. Il eut seulement pour se délasser le même privilege que les oyes, qui se tiennent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Avant qu'il fût déplacé, on l'invoquoit pour les maux de jarrets.

L'autre (2) s'amusoit avec le démon : il savoit le réduire au point où il vouloit ; & un jour que cet esprit infernal avoit voulu s'émanciper avec lui, il le saisit par le nez avec des tenailles, & le châtia de façon que le diable ne voulut plus avoir aucun commerce avec lui.

(1) Simeon stylite.
(2) Dunstan.

Je ne finirois jamais ma lettre, si je t'écrivois tous ceux qui ont été déplacés. Ces deux premiers te donneront idée des autres.

Il seroit à souhaiter qu'il s'élevât parmi nos rabbins quelque docteur semblable au *dénicheur* nazaréen. Nous lui aurions l'obligation de ramener notre religion à sa premiere simplicité, & d'ôter à nos ennemis des armes dont ils se servent pour la combattre. Quelques peines & quelques oppositions qu'il trouvât d'abord, la vérité prendroit le dessus dans les suites; tôt ou tard on reconnoîtroit l'obligation qu'on lui auroit.

Porte-toi bien, mon cher Isaac, & ne parle à personne des sentiments que je dépose dans ton sein. Ils ne manqueroient pas de m'attirer la haine des idiots. Que le Dieu d'Israël te donne les richesses & la santé.

De Paris, ce.....

LETTRE XXV.

Jacob Brito *à* Aaron Monceca.

JE dois partir demain, ou après demain, pour me rendre à Genes : ainſi c'eſt ici la derniere lettre que je t'écrirai de Rome. Les édifices modernes que j'ai vus dans cette ville ne le cédent ni pour le goût, ni pour la grandeur, aux bâtiments antiques. Le morceau le plus entier des anciens Romains eſt le Panthéon, autrefois le temple de tous les dieux, aujourd'hui celui de tous les ſaints. Une partie du coliſée eſt détruite par la mauvaiſe foi du neveu d'un ſouverain pontife. Il demanda à ſon oncle la permiſſion d'enlever du cirque, pendant vingt-quatre heures de tems, quelques prieres dont il avoit beſoin. Il employa près de trois mille ouvriers ou payſans qui détruiſirent dans cinq ou ſix heures une partie de cet édifice ; & ſi l'on ne les avoit pas empêché de continuer, il eût été entiérement démoli.

Ce n'eſt pas la ſeule fois que le népotiſme a cauſé des dommages conſidérables à la ville de Rome. Elle eſt, comme je te l'ai déja

écrit, perpétuellement en proie à l'avarice des avides neveux. Le feu pontife pensa priver l'Italie, & l'univers entier, des plus beaux morceaux qu'il y ait en peinture. Raphaël, ce fameux peintre qui remporta le prix de son art, a peint trois chambres dans le Vatican (1). Il n'y a d'autres tapisseries dans ces appartements que les ouvrages qu'il a fait sur les murailles. Comme parmi quelques sujets tirés des histoires nazaréennes, il en est quelques-uns pris dans l'antiquité, le pontife voulut faire effacer ces chefs-d'œuvres, pour y faire peindre l'histoire d'une paire de moines à qui l'on avoit expédié depuis peu un brevet de canonisation (2). C'étoit un peintre de Bénévent qui devoit être le destructeur de ces morceaux parfaits. Heureusement quelques cardinaux ayant appris l'intention du pontife, s'opposerent fortement à ce dessein. Il se rendit à la fin, & consentit de ne point faire autant de mal à la ville de Rome, que les barbares qui l'avoient autrefois saccagée.

(1) Ce sont les trois salles qui sont auprès des loges peintes par Raphaël.

(2) J'ai entendu dire à Rome, à plusieurs personnes, que ce pontife appelloit les tableaux de Raphaël, *porcheria*, une *cochonerie*.

Les colonnes Trajane & Antonine ſont les plus belles choſes qu'ont épargné les malheurs arrivés à cette capitale du monde. On a placé ſur toutes les deux la ſtatue des deux principaux docteurs nazaréens. Les pontifes prétendent être leurs ſucceſſeurs en droite ligne, & tenir d'eux leur infaillibilité. Mais ce qu'il y a de particulier, c'eſt que l'un de ces deux docteurs reprit l'autre, & qu'ils ne crurent jamais eux-mêmes être infaillibles, ayant expreſſément expliqué dans leurs écrits, que c'étoit Dieu ſeul à qui ce droit étoit réſervé, & non à l'homme, qui n'eſt rien auprès de lui, dans quelque état relevé qu'il ſoit.

La sûreté & la juſteſſe des déciſions pontificales ſont dans ce pays les articles les plus eſſentiels de la croyance des nazaréens. L'inquiſition eſt attentive à aſſurer les maximes de ce dogme; lorſqu'elle a fait arrêter quelqu'un qui a oſé ſoutenir le contraire, il eſt rare qu'elle ſe laiſſe fléchir, & ne le puniſſe de mort. Il ſeroit beaucoup moins dangereux à Rome d'offenſer Dieu que le pontife. Un homme qui fait un péché mortel en eſt quitte en donnant un ou deux teſtons pour brûler de la cire en l'honneur de S. François: mais ſi quelqu'un refuſoit de

croire que les deux doigts allongés du pontife purifient un million d'ames à la fois, il seroit peut-être bien & duement brûlé en place publique ; le tout par motif de conscience & de religion.

Les souverains pontifes nazaréens furent élus autrefois par les suffrages du peuple, qui cependant n'avoient lieu qu'autant qu'ils étoient confirmés par la volonté des empereurs (1). Dans la suite des temps, cette

(1) Le nom de *sainteté*, qu'on donne aujourd'hui au pape seul, étoit commun autrefois à tous les évêques. La cour de Rome a grand tort de vouloir faire valoir ce titre comme une marque de son indépendance des princes : car, il est constant & avéré, par toutes les histoires, que, plus de trois cents ans après Constantin, les empereurs de Constantinople ont toujours eu le droit de confirmer l'élection des papes. Quant au nom de *sainteté*, anciennement il étoit donné à tous les évêques. " Ce „ mot, dit Pasquier, fut spécialement adopté aux „ évêques. Sidonius, au quatrième livre de ses épî„ tres, parle de l'élection d'un évêque, en laquelle „ il y avoit eu de grandes brigues. *S. Patian &* „ *S. Euphrone ont enfin élu*, dit-il, *S. Jean, per*„ *sonne recommandable en toute honnêteté, huma*„ *nité & douceur.* S. Jérôme écrivant à Florentius „, dit, *S. Fvagre, prêtre, vous présente ses respects* „ Et de la suite de ceci vient que, quand on parloi „, aux évêques, c'étoit avec cet honnête éloge

maxime changea. Actuellement, ce sont des pontifes qui portent un habillement rouge (1), & qui tiennent un rang distingué dans l'église nazaréenne, qui jouissent

„ *votre sainteté.* Ainsi le trouvez-vous par exprès „ en toutes les épîtres de Cassiodore, toutes & quan- „ tes fois que Théodoric, Atalaric, Théodat, ou „ Vitige, rois d'Italie, écrivoient à quelques évê- „ ques de leur royaume. S. Grégoire, écrivant aux „ patriarches d'Antioche, use tantôt de ces mots : „ *vestra beatitudo*, tantôt *vestra sanctitas* ; à l'évê- „ que de Milan, qui tenoit grand lieu dedans l'Ita- „ lie, *vestra sanctitas ;* aux autres communs évêques, „ *vestra fraternitas*, Socrate au VI. livre de son *his-* „ *toire ecclésiastique*, s'excuse de ce que parlant des „ évêques, il ne les avoit honorés de cette épithete „ de *sanctissime*, ou telle autre sorte de titre que l'on „ avoit accoutumé de leur bailler. Au contraire, „ Théodoric, par tout le discours de son histoire, „ ne parle guere des évêques, qu'il ne les accom- „ pagne de ces mots : *saints* ou *béats*, encore qu'ils „ fussent vivans „. *Pasquier*, Recherches de la Fran- „ ce, *liv.* 2. *chap.* 3. *page* 157.

Voilà l'origine du fastueux titre de *sainteté* que la cour de Rome fait sonner si haut aujourd'hui. Elle ne convient pas de cela. Mais quoiqu'elle ne trouve pas ces preuves valables, je crois qu'elle souhaiteroit d'en avoir qui fussent la moitié seulement aussi bonnes pour autoriser la prétendue donation imaginaire de Constantin.

(1) Les cardinaux.

vendu, non-seulement à toute l'Europe; mais il auroit voulu pouvoir établir des comptoirs dans les autres parties du monde, pour débiter sa marchandise. Le pontife, dont il étoit ministre, étant mort, ses ennemis, avides des trésors qu'il avoit amassés, lui suscitèrent une cruelle persécution. Après plusieurs années de prison, il a été obligé de donner une partie de l'argent qu'il avoit amassé.

Si la coutume de rendre compte au ministre favori passoit de pontificat en pontificat, l'argent de Coscia circuleroit peut-être de neveu en neveu pendant quatre ou cinq cens ans.

Les cardinaux & les grands seigneurs ont auprès de Rome des maisons de campagne magnifiques, qu'ils appellent vignes. Elles sont ornées de statues antiques & modernes, & décorées par des peintures faites par les maîtres de l'art. La vigne Borgheſe est une des plus belles (1). Elle renferme un grand nombre de morceaux curieux. Celle qui appartient aux princes Pamphiles est

(1) C'est dans la vigne Borgheſe que sont les superbe statues de Séneque mourant dans le bain, du gladiateur & de l'hermaphrodite.

auſſi magnifique ; mais la plûpart des ſtatues ſont mutilées & gâtées par un incident fort particulier. Ce n'eſt ni le tems, ni les ravages que Rome a ſoufferts qui ſont cauſe de ces ruptures. Un moine a ſeul occaſionné ce dommage. Je vais t'éclaircir de ce fait.

Le pere du prince Pamphile s'étant fait exceſſivement dévot, choiſit un moine (1) pour ſon directeur. C'eſt un uſage établi entre les nazaréens. Ils croient qu'un homme ne ſauroit faire ſon ſalut ſans le ſecours d'un prêtre. Des que ce moine eut acquis quelque crédit ſur l'eſprit de ſon nouveau pénitent, il ſe fit faire des legs pieux. Il ſe fit donner des aumônes deſtinées pour le ſecours des pauvres Indiens, pour le ſoulagement des miſſionnaires, pour la propagation de la foi, &c. Il fit chaſſer quelques domeſtiques de la maiſon, qui ne paroiſſoient point aſſez attachés à ſon ordre, & qui avoient négligé de ſe faire recevoir des congrégations qu'il dirige. Il éloigna tous les parens qui avoient pu nuire à ſes deſſeins.

Lorſque le moine ne put plus agir ſur les

(1) Un jéſuite.

vendu, non-seulement à toute l'Europe ; mais il auroit voulu pouvoir établir des comptoirs dans les autres parties du monde, pour débiter sa marchandise. Le pontife, dont il étoit ministre, étant mort, ses ennemis, avides des trésors qu'il avoit amassés, lui suscitèrent une cruelle persécution. Après plusieurs années de prison, il a été obligé de donner une partie de l'argent qu'il avoit amassé.

Si la coutume de rendre compte au ministre favori passoit de pontificat en pontificat, l'argent de Coscia circuleroit peut-être de neveu en neveu pendant quatre ou cinq cens ans.

Les cardinaux & les grands seigneurs ont auprès de Rome des maisons de campagne magnifiques, qu'ils appellent vignes. Elles sont ornées de statues antiques & modernes, & décorées par des peintures faites par les maîtres de l'art. La vigne Borgheſe est une des plus belles (1). Elle renferme un grand nombre de morceaux curieux. Celle qui appartient aux princes Pamphiles est

(1) C'est dans la vigne Borgheſe que sont les superbe statues de Séneque mourant dans le bain, du gladiateur & de l'hermaphrodite.

aussi magnifique ; mais la plûpart des statues sont mutilées & gâtées par un incident fort particulier. Ce n'est ni le tems, ni les ravages que Rome a soufferts qui sont cause de ces ruptures. Un moine a seul occasionné ce dommage. Je vais t'éclaircir de ce fait.

Le pere du prince Pamphile s'étant fait excessivement dévot, choisit un moine (1) pour son directeur. C'est un usage établi entre les nazaréens. Ils croient qu'un homme ne sauroit faire son salut sans le secours d'un prêtre. Dès que ce moine eut acquis quelque crédit sur l'esprit de son nouveau pénitent, il se fit faire des legs pieux. Il se fit donner des aumônes destinées pour le secours des pauvres Indiens, pour le soulagement des missionnaires, pour la propagation de la foi, &c. Il fit chasser quelques domestiques de la maison, qui ne paroissoient point assez attachés à son ordre, & qui avoient négligé de se faire recevoir des congrégations qu'il dirige. Il éloigna tous les parens qui avoient pu nuire à ses desseins.

Lorsque le moine ne put plus agir sur les

(1) Un jésuite.

gens, il voulut étendre son pouvoir sur les choses inanimées. Il fit un crime au prince Pamphile de la nudité des statues de sa maison de campagne. Il y en avoit près de quatre cens dans les jardins. Aussitôt il fut ordonné que, malgré les chaleurs de l'Italie, elles seroient habillées & vêtues, sans pouvoir désormais se montrer nues, leurs vêtemens dussent-ils les défigurer. On couvrit donc tout ce peuple statuaire de draperies de plâtre : & pour qu'il s'attachât davantage au marbre, on le fit déchiqueter avec le ciseau en plusieurs endroits. Cinq ou six mois après que la dépense de ces habits avoit été faite, le prince Pamphile vint à mourir. Son fils voulut faire ôter les chemises de plâtre ; mais quelque soin qu'on prît à réparer les maux qu'avoient causés le zele du directeur, il y eut plusieurs statues de mutilées ; & ce moine fit ainsi lui seul autant de mal qu'une armée de Goths & de Vandales.

Je considere souvent combien un homme qui s'abandonne aux conseils pernicieux d'un esprit fanatique, est exposé à faire des choses extraordinaires. Le zele outré du prince Pamphile me rappelle un autre trait arrivé dans ce pays.

Un peintre Italien, nommé Sébaſtien Couchi, avoit acheté pour un ſouverain d'Allemagne, deux tableaux de Jules Romain. L'un repréſentoit l'enlevement des Sabines, & l'autre l'amour & Pſyché. Un moine qui dirigeoit ſa femme, l'étant allé voir chez elle, eut la curioſité d'examiner les tableaux de ſon mari. Cette femme le mena dans l'attelier, où malheureuſement le peintre ne ſe trouvoit point alors. A peine ce moine eut-il apperçu les deux tableaux, qu'il s'écria comme un furieux. *Vous ſerez damnée: il n'eſt point de rémiſſion pour vous, pas même* in articulo mortis *; point d'abſolution, point d'abſolution. Hélas! mon Dieu!* s'écria la femme: *qu'ai-je donc fait? Ce que vous avez fait?* répondit le moine, *Vous voyez de ſemblables peintures? Vous ſouffrez que votre mari s'occupe à de pareils ouvrages! Ce n'eſt point mon mari*, repliqua-t-elle, *qui a peint ces tableaux: c'eſt un autre peintre. N'importe qu'ils ſoient faits par un autre*, répondit le zélé directeur. *Point de ſalut pour vous, ou il faut dans le moment effacer & déchirer ces infamies.* La femme ſéduite par la peur de l'enfer, alloit faire cette belle expédition, lorſque le peintre arriva. Il frémit du riſque

qu'avoient couru ſes tableaux. Le prince pour qui ils étoient les avoit payés deux mille écus la piéce : le pauvre Sébaſtien Conchi eût été ruiné, s'il n'eût prévenu la fureur du moine. Il le chaſſa de chez lui, & défendit à ſon épouſe de rentrer de ſa vie dans ſon attelier.

Dans le pays où tu vis, mon cher Monceca, tu as ſouvent l'occaſion auſſi bien que moi, de voir de ſes éclats d'une dévotion immodérée qui reſſemble à la folie, Ils doivent cependant être plus rares en France qu'en Italie ; les moines y ayant infiniment moins de crédit : mais comme ils ſont par-tout les mêmes, il eſt impoſſible qu'ils ſe contraignent aſſez pour ne point laiſſer échapper quelques-uns de leurs traits.

Dès que je ſerai arrivé à Gènes, je te donnerai de mes nouvelles. Je ne ſais ſi j'y ferai un long ſéjour ; mais je crois que je ſerai obligé d'aller paſſer quelque tems à Turin.

Porte-toi bien, mon cher Monceca, & que ton commerce puiſſe toujours proſpérer, & tes richeſſes s'accroître.

De Rome, ce....

LETTRE XXVI.

Aaron Monceça, *à* Iſaac Oñis, *rabbin de Conſtantinople.*

JE t'ai écrit pluſieurs lettres de ſuite ſur des matières ſérieuſes, & peut-être te plaindras-tu de ce que je n'ai rien à t'apprendre qui puiſſe t'amuſer. J'aurois ſouhaité pouvoir joindre l'agréable à l'utile; mais les derniers ſujets que j'ai traités, étoient peu ſuſceptibles de gaieté. Je voudrois, pour te plaire, répandre dans mes écrits un certain enjouement rempli de ces ſaillies vives & heureuſes, qui forment le caractere général des François. Cette vivacité brillante ne ſe trouve dans aucune autre nation. Il y a peut-être chez les Anglois, les Allemands & les peuples du Nord, plus de bon ſens & autant de ſcience; mais il n'y a point autant d'eſprit.

Je ne ſaurois deviner la raiſon qui procure cet avantage aux François. Il eſt inutile de l'attribuer au climat. Si la chaleur du Soleil excitoit l'imagination, quels ſont les peuples en Europe qui duſſent avoir plus de feu & de vivacité que les Portugais?

Leurs livres ne ſont pourtant, en général, qu'un amas confus, indigeſte & énorme de quelques ouvrages théologiens & ſcholaſtiques, ou de quelques romans remplis d'enchantemens, de combats & d'enlevemens. Ce n'eſt pas avoir l'imagination vive que d'inventer de pareilles chimeres : c'eſt l'avoir extravagante. Avant que le bon goût ſe fût établi en Allemagne, quelques moines & quelques autres auteurs, y avoient compoſé des livres auſſi peu ſenſés. La différence de climat de ces deux pays eſt cependant bien différente.

Si l'air & la chaleur du ſoleil donnoient de l'eſprit, il y auroit toujours dans le même pays le même génie, à quelque choſe près. Quelle différence néanmoins des Grecs d'aujourd'hui, à ceux de la ſavante Athènes ? Les Levantins donnent dans des idées outrées & giganteſques. Peut-on faire le même reproche aux auteurs de l'ancienne Grèce ? Où voit-on plus de ſimplicité, plus de grandeur & d'éloquence en même-tems, que dans Démoſthène ; plus de naturel que dans Euripide ; plus de majeſté & de ſublime que dans Homère & Sophocle ; plus de netteté, plus de préciſion, plus d'exactitude que dans Xénophon ? Ces auteurs vivoient

dans

dans le même pays que les poëtes Grecs & Turcs d'aujourd'hui. Le même ſoleil qui échauffoit les uns, échauffoit les autres. Cependant où trouve-t-on plus d'extravagance que dans les poéſies d'Achmet Chelibi (1), & d'impertinences que dans les ouvrages d'Ibrahim, qui ſont regardés néanmoins comme les oracles & les chefs-d'œuvres de leur ſiecle ?

Le bon goût, les maîtres, l'uſage, la lecture des bons auteurs, influent véritablement à donner de l'eſprit ; mais ils ne peuvent être une raiſon déciſive pour déterminer la cauſe de cette vivacité, & du feu qu'ont les François au-deſſus des autres nations.

Les Anglois ont le diſcernement excellent. Ils ont chez eux, dans toutes ſortes de gen-

(1) Poëte Turc moderne, qui a compoſé pluſieurs poëmes à la louange des différentes maîtreſſes qu'il a eues. Dans une piece de vers, dont je lui ai entendu faire la lecture à lui-même dans le palais de France, étant à Conſtantinople, il comparoit le *viſage d'une belle à un parterre émaillé de mille fleurs, & ſes regards au vent du midi, qui brûle & détruit les plus riches moiſſons.* C'étoient-là les termes dont l'interprete ſe ſervoit. Mais il nous aſſuroit que les paroles originales étoient cent fois plus outrées.

res des auteurs distingués, & qui peut-être l'emportent sur les François; mais ils n'atteignent point leur façon brillante de s'énoncer.

Les Allemands ont produit des ouvrages d'une érudition surprenante. Leurs livres sont faits pour les savans. Le bon & l'utile s'y trouvent. L'agréable s'y rencontre rarement.

Pour mettre mon sentiment dans un jour évident, je comparerai deux auteurs dont tu connois, mon cher Isaac, les ouvrages & le mérite : tous deux estimés mutuellement par toutes les nations qui se piquent d'aimer les sciences. Locke a écrit un livre digne de l'admiration de l'univers (1). Le bon sens, la pénétration, la force du raisonnement, tout s'y rencontre. On devroit élever à un aussi excellent ouvrage philosophique, un temple & un autel. L'on y brûleroit pour victimes, dans certains jours de l'année, la philosophie Thomistique, Scotique, Loyolitique : il n'y auroit pas même de mal que les commentateurs d'Aristote

(1) Quoique tous les ouvrages qui sont de l'illustre Locke soient excellens, je crois que son *Essai philosophique sur l'entendement humain* l'emporte sur tous les autres.

eussent le même sort, & qu'on ôtât le texte Grec d'une compagnie aussi mauvaise.

Quelle que soit la gloire de l'auteur à qui je veux élever ce temple par la maniere dont ses ouvrages sont écrits, plusieurs personnes ne peuvent en connoître le mérite. Uniquement occupé de plaire aux savans, il n'a point trouvé l'art de traiter ses matieres d'une façon brillante & aisée, & de les rendre à la portée de bien des gens, qui ne peuvent goûter un ouvrage dont les idées leur paroissent embrouillées. C'est dans le talent de rendre les choses les plus relevées d'une maniere nette, précise & brillante, que Bayle a excellé. Ses écrits pleins de force, soutenus d'une imagination vive & d'une érudition étonnante, sont à la portée de tout le monde. Une femme peut apprendre plus de physique & de métaphysique dans ses *Pensées sur les cometes*, que dix régens de philosophie n'en ont appris dans tout le cours de leur vie.

Plus je cherche, mon cher Isaac, à pénétrer la cause de l'imagination & du feu François, moins j'apperçois quelque raison qui me paroisse décisive. Je te prie de vouloir m'écrire quels sont là-dessus tes sen-

timens : je les attendrai avec impatience. Je ne doute pas que l'uſage que les voyages t'ont donné ne facilite beaucoup tes idées.

Je n'ai rien de nouveau à t'apprendre. Depuis huit ou dix jours il n'eſt point arrivé d'aventure à Paris. Cela paroît extraordinaire. C'eſt ici le théatre de la folie, de l'amour & de la galanterie. Le chevalier de Marſin m'a raconté une hiſtoire arrivée, il y a déjà quelques temps à une fille de l'opéra, qui m'a paru plaiſante.

Un jeune homme, nommé le chevalier de S***, officier dans le régiment de C***, devint amoureux d'une chanteuſe nommée la Petit-pas. Il étoit aimable ; mais, ſelon l'uſage, il avoit peu d'argent comptant. L'or n'incommode pas ordinairement les jeunes-gens ; & ſans ce métal on avance peu ſes affaires avec les filles de l'opéra. La difficulté d'être heureux, & l'envie d'être auprès de ſa maîtreſſe, le firent recourir à un expédient aſſez extraordinaire. Il n'avoit jamais parlé à la Petit-pas, & n'en étoit point connu : ſon cœur s'étoit enflammé en la voyant repréſenter. Il réſolut de ſe mettre domeſtique chez ſa maîtreſſe. Ce projet lui parut excellent : il ne douta pas qu'il ne pût profiter de quelque occaſion, & ſe

faire connoître dans la suite à son avantage. Il entra chez elle en qualité de laquais, & devint de capitaine dans le régiment de C*** , premier domestique d'une chanteuse. Il la servoit avec une attention infinie : elle s'applaudissoit d'avoir fait une aussi bonne acquisition. Pierrot ne bougeoit de la chambre de madame : il prévenoit ses souhaits : elle étoit obéie avant d'avoir commandé.

Quatre ou cinq jours s'écoulerent sans que le chevalier fût plus avancé. Le bonheur même qu'il avoit de voir la Petit-pas, étoit troublé par bien des amertumes. Il venoit un nombre de petits-maitres visiter la chanteuse : il falloit que Pierrot restât dans l'anti-chambre, où il entendoit rire, chanter & folâtrer. Quel supplice pour un amant tendre ! Il étoit pourtant obligé d'avaler ces couleuvres. *Point d'argent, point de Suisse : point d'or, point de fille de l'opéra.* Il étoit pénétré de la vérité de ces deux proverbes, & croyoit le dernier beaucoup plus vrai que l'autre. L'amour eut pitié de ses peines. La Petit-pas étoit priée à souper dans une maison de campagne auprès de Paris. Au sortir de l'opéra, Pierrot partit avec elle pour la servir à table ; mais quelle fut la surprise du che-

valier, lorſqu'il reconnut que celui qui donnoit ce ſoupé étoit le lieutenant-colonel du régiment dans lequel il étoit capitaine. Il ne ſavoit à quoi ſe déterminer. S'il s'abſentoit, il ſe mettoit dans le cas d'être renvoyé : s'il ſervoit à table, il craignoit d'être reconnu. Il prit ce dernier parti : il crut que déguiſé de la façon qu'il étoit, le lieutenant-colonel ne feroit peut-être aucune attention à la reſſemblance de Pierrot & du chevalier de S***. Il fut cependant reconnu. La Pétit-pas lui ſut bon gré de ſon ſtratagême. Il étoit venu pour la ſervir : il ſe mit à table avec elle : & apres le ſoupé, elle le reconduiſit dans ſon caroſſe. Pierrot paſſa la nuit avec ſa maîtreſſe, qui le trouva apparemment auſſi habile amant que zélé domeſtique. Ils furent dans la ſuite très-unis tous les deux ; & l'officier jouit d'un bonheur paiſible, juſqu'au moment qu'il fut obligé de retourner à ſa garniſon.

Il s'eſt trouvé quelquefois des courtiſanes ſuſceptibles de l'envie d'acquérir de la gloire, & capables de reſſentir une paſſion délicate. Cela arrive rarement ; mais on en voit pluſieurs exemples. Elles aiment plus fortement que les autres femmes, lorſqu'elles ont le cœur ſenſible, les traits dont

elles ſont bleſſées étant infiniment plus forts puiſqu'ils ſurmontent le penchant qui les porte à la débauche & l'habitude qu'elles s'en ſont faites. Elles ne ſont capables que de grandes paſſions : ou elles demeurent inſenſibles, ou elles aiment juſqu'à l'excès. Il n'eſt point de milieu dans leur cœur. On a vu dans ce pays des femmes dont la vie avoit été très-déréglée, prendre dans la ſuite des mœurs pures. L'amour avoit fait ſur elles plus d'effet que les exhortations & les diſcours de vingt prédicateurs. Un auteur, imitateur d'Eſope, & auſſi original que ſon modele (1), raconte l'hiſtoire d'une courtiſane Romaine, qui paya à l'amour le tribut d'un cœur délicat. Il en eſt encore pluſieurs autres qui ont été dans le même cas ; & ſi nous en croyons l'antiquité, la célébre courtiſane Laïs prodigua des faveurs à Diogene, qu'elle vendoit ſi cher aux Grecs les plus diſtingués (2).

---

(1) La Fontaine.

(2) Un domeſtique d'Ariſtippe, fâché des dépenſes que faiſoit ſon maître pour la courtiſane Laïs, lui dit un jour : *Vous payez ſi cher cette femme, & elle ſe livre ſans réſerve à ce cynique de Diogène, qui ne lui donne pas un ſou ! Je la paye*, répondit

Porte-toi bien, mon cher Isaac, & réponds-moi le plus exactement que tu pourras.

De Paris, ce....

LETTRE XXVII.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Rabbin de Constantinople.*

JE t'ai écrit dans mes dernieres lettres ce que j'avois remarqué de plus particulier dans le caractere des nobles, des courtisans & des ecclésiastiques. Il me reste à te donner une idée juste du peuple.

Il n'est point esclave de la noblesse dans ce royaume ainsi qu'en Allemagne ; mais aussi n'est-il pas aussi libre qu'en Angleterre. Sa situation est un juste milieu qui les garantit des persécutions d'un nombre de petits tyrans, qui le retient dans de justes bornes, & l'empêche de donner dans les

---

Aristipe, *non pas pour qu'elle ne couche point avec les autres, mais afin qu'elle couche avec moi.*

ὀνειδιζόμενος ὑπὸ οἰνέτου, ὅτι σὺμὰ αὐτῆ τυσοῦτον ἀργύριον διδὰς ἡ δὲ πρᾶκα Διογένει τῶ κυνί συγκυλίεται ἀπεκρίνατο, ἐγὼ Δαΐδι χορηγῶ πολλὰ ἵνα αὐτὸς αὐτῆς ἀπολαύω, ουχ ἵνα μὴ ἄλλος

Athenæi Deipnos. *lib.* 1 . page 188.

influences

insolences & les brutalités où la populace se laisse si aisément entraîner. Les priviléges trop vastes des Anglois les rendent insupportables. Le peuple, toujours maître de ses volontés, accoutumé à voir tout fléchir sous lui, est sujet à causer des changemens & des catastrophes semblables à celles que produisent les révoltes des janissaires.

En France, le peuple est soumis à l'obéissance qu'il doit au souverain : il est sujet du roi sans être esclave du noble. Un seigneur dans ses terres n'a aucun droit sur les biens ni sur la personne de ses vassaux. Moyennant qu'ils lui payent les rentes, les dîmes, &c. qu'ils lui doivent, il n'est point en droit de les inquiéter. Ils sont sujets du roi & sous sa protection. Si l'on veut les violenter, exiger d'eux quelque chose d'injuste, ils ont recours à la justice réglée ; & il arrive très-souvent qu'un vassal fait condamner son seigneur.

Quelque attention cependant qu'on ait dans ce pays pour éviter que le peuple ne soit point foulé par la noblesse, on lui inspire toujours le respect qu'il doit avoir pour les personnes que leur naissance a placées dans un rang distingué. On lui apprend à conserver les attentions qui leur

ſont dues : ſi on ne veut pas qu'il ſoit eſclave, on veut qu'il ſoit ſoumis aux bienſéances, & qu'il obſerve une certaine ſubordination néceſſaire à la tranquillité & au bien de l'état.

La trop grande puiſſance du peuple eſt un excès auſſi vicieux que le pouvoir deſpotique d'un roi. Je ſuis perſuadé, mon cher Iſaac, qu'il faut pour entretenir l'harmonie d'un royaume, *qu'il y ait un commerce ou un retour de devoirs du ſouverain à ſes ſujets, & de ceux-ci au ſouverain* (1). Mais je crois auſſi que cette bonté, cette équité, cette juſtice que doit avoir un prince, ne diminue en rien la ſubordination & l'obéiſſance du peuple.

Si un bon roi doit être le pere de ſes ſujets, ils doivent avoir pour lui la ſoumiſſion des enfans : les devoirs des uns ſont auſſi ſacrés que ceux des autres. Auſſi voit-on que tout proſpere, que tout réuſſit, que tout abonde dans une monarchie où le

(1) *Il y a*, dit le ſage la Bruyere, *un commerce ou un retour des devoirs du ſouverain à ceux de ſes ſujets, & de ceux-ci aux ſouverains. Quels ſont les plus aſſujettiſſans & les plus pénibles? Je ne le déciderai pas.*

prince confond ſes intérêts avec ceux de ſon peuple.

Quand on donne à un ſouverain le titre de *grand*, d'*auguſte*, d'*invincible*, je regarde tous ces noms-là comme des marques d'une ambition démeſuaée, comme des bleſſures cachées dont l'état ſe reſſent, par la dépenſe que lui a coûté ſon prince, avant que d'acquérir une gloire auſſi mal fondée.

Lorſqu'on appelle un ſouverain *pere du peuple*, ce titre ſeul fait ſon éloge : il renferme en lui ſeul toutes les qualités qui ſont néceſſaires pour rendre les hommes heureux.

Perſonne n'eſt véritablement *grand* qu'autant qu'il eſt *juſte*. Cette maxime commune & applicable à tous les hommes, eſt encore plus pour les princes que pour les ſimples particuliers. Quelle juſtice y a-t-il d'abuſer du rang & de la naiſſance que le ciel lui a donnés pour rendre un million d'hommes malheureux ?

Il eſt des ſouverains qui réduiſent leur dureté en maxime. Ils font un art de leur tyrannie. Loin de ſentir toute l'horreur de leur conduite, ils s'en applaudiſſent & croient devoir une partie de leur gloire imaginaire à la dureté de leur cœur, & à

leur peu de ſenſibilité pour les hommes. Ces principes aveugles ſont d'autant plus à plaindre, qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils ſoient déſabuſés de leur erreur. Les gens dont ils ſont entourés, vils eſclaves de leur grandeur, ſans ceſſe occupés à flatter leurs vices & à les déifier, ſont bien éloignés de vouloir leur faire entrevoir d'importunes vérités.

Peu de perſonnes ont autant beſoin d'avis ſalutaires, que les ſouverains : ils s'attirent ſouvent la haine & l'inimitié de leurs peuples, par des accidens & des occaſions qu'ils euſſent pu éviter, ſi on leur eût fait connoître les fautes qu'ils commettoient. Mais les favotis & les courtiſans, toujours plus attentifs à la fortune qu'à la gloire de leur maître, ne le garantiſſent point des égaremens dans leſquels ils le voient ſe plonger. On regarde à la cour les conſeils & les avis d'une amitié ſincere envers le ſouverain, comme un rude & périlleux eſſai.

Si les princes connoiſſoient combien leurs droits légitimes ſont bornés, ils regarderoient leur rang comme un état plus pénible que gracieux, & plus brillant que ſolide. S'ils ſont les premiers juges de leurs ſujets,

ils en ſont auſſi les peres. Voilà les titres de leur inſtitution. Quel pouvoir leur donnent-ils, & à quel devoir les engagent-ils? Comme juges, ils doivent ſans ceſſe veiller à faire obſerver les loix dont ils ſont les dépoſitaires, & auxquelles ils doivent être eux-mêmes inviolablement attachés. Comme peres, ils ſont obligés de veiller aux beſoins de leur peuple, de prévenir leurs néceſſités, de les aſſiſter, de ménager leur vie, de ne point les ſacrifier à la folle ambition de faire des conquêtes, &c.

Si l'on réfléchiſſoit ſérieuſement ſur la foibleſſe des hommes, on s'étonneroit qu'il y en eût qui ſe figuraſſent être dignes de commander aux autres. Ce fut dans ſa colere que Dieu donna autrefois des rois à Iſraël.

Un enfant dans le berceau eſt révéré comme un Dieu dès le moment de ſa naiſſance. A peine quelquefois a-t-il atteint l'âge de raiſon qu'il devient l'arbitre du ſort de pluſieurs millions d'hommes qui ſont les victimes de ſes caprices. S'il aime la guerre, il va faire périr un nombre infini de ſes ſujets. S'il eſt magnifique & qu'il ſe plaiſe à conſtruire des palais & à faire bâtir des édifices publics, il les ruinera. Ainſi ils

ſont toujours deſtinés à ſervir de victimes à ſes différents caprices. Huit ou dix mille hommes de moins ſont à un ſouverain comme huit ou neuf cents mille livres dont il achete une place. S'il paroît quelquefois balancer dans ſes projets, s'il épargne leur vie, il reſſemble à celui qui marchande, & qui eſt mieux inſtruit qu'un autre du prix & de la valeur de l'argent.

Un philoſophe regarde avec étonnement cent mille hommes rangés ſur trois lignes, qui vont ſe battre & s'acharner contre cent mille autres pour contenter l'ambition de deux perſonnes. Eſt-il rien de plus extraordinaire que de voir deux hommes nés à quatre cents lieues l'un de l'autre, qui n'ont rien à démêler entr'eux, fondre mutuellement l'un ſur l'autre comme des enragés, & être animés dans toutes les actions d'un eſprit étranger qui les fait agir & qui les conduit ? Leur haine conſiſte dans celle de leur ſouverain. Elle s'eteint telle que celle du prince finit.

Je comprends comment dans les guerres juſtes, les ſujets entrent avec plaiſir dans les intérêts de leur roi : je ſens aiſément que des républicains défendent avec ardeur leur patrie, puiſque leur liberté & leurs droits

réſident dans ſa conſervation : mais dans le deſpotiſme il n'eſt point de patrie. Sous un roi tyran & contempteur des loix, il n'y a que des eſclaves au lieu de ſujets. De pareils ſoldats devroient être plutôt des troupes avilies qu'une armée prête à ſe diſtinguer. Cependant il eſt d'autres choſes qui ſuppléent au défaut de l'amour du pays. L'intérêt particulier, le deſir de la gloire, le ſervice du prince, font le même effet dans un état deſpotique.

Le peuple ne diſtingue guères les intérêts de la patrie. Ce ſont ceux qui ſont chargés de le conduire qui doivent les lui faire connoître. Dans un royaume monarchique, un bon roi, pere de ſes ſujets, doit prendre conſeil des plus expérimentés : & dans un état républicain, ceux qui ſont à la tête des affaires ne ſauroient aſſez prendre des précautions pour ne point ſe laiſſer aiſément emporter à des penſées qui pourroient les tromper.

Le grand art de commander eſt la plus difficile des ſciences. On péche en violant les loix ; mais on péche auſſi en les obſervant quelquefois trop exactement. Il faut pour le bien du peuple & de la patrie, ſavoir les accommoder aux tems & aux ſitua-

tions. Quelquefois on a laiſſé ſagement preſcrire certaines coutumes : il eſt dangereux de vouloir les ramener à leur naiſſance.

Si l'on remontoit à la ſource de tous les uſages, on rameneroit ſouvent des vices qui ſont abolis, & pour leſquels ces uſages avoient été établis.

On ne doit pourtant point établir une juriſprudence arbitraire : elle entraîneroit après elle un nombre de malheurs & d'inconvéniens. L'équité n'eſt point écrite clairement dans le cœur des hommes. Chacun ne peut la voir qu'à travers le voile de ſes paſſions, qui la déguiſent infiniment.

La juſtice ſaine & exacte doit être exempte des préjugés & des mouvements du cœur : il faut la contenir dans des bornes réglées, & la mettre à l'abri des idées fauſſes & des fantaiſies. Entre les deux excès, de trop s'attacher à la loi, & de ne point aſſez s'y arrêter, il eſt un juſte milieu. C'eſt-là le point le plus néceſſaire au bonheur du peuple & à la gloire de ceux qui le conduiſent. C'eſt de cette ſage connoiſſance que réſulte la tranquillité & le bien d'un état.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & vis content & heureux.

De Paris, ce....

LETTRE XXVIII.

Jacob Brito à Aaron Monceca.

JE suis arrivé depuis quinze ou seize jours à Genes, & les beautés de Rome ne me font point dédaigner celles que je vois dans cette ville. Elle est remplie de palais magnifiques : il y a des morceaux d'architecture d'une grande noblesse : l'on y voit des tableaux & des statues des plus grands maîtres (1). Je trouve ici une partie des choses que j'ai vues dans l'ancienne capitale du monde. Je suis plus frappé de la différence des mœurs des Génois & des Romains, que de tous les objets qui s'offrent à ma vue. Je trouve extraordinaire que l'humeur & l'inclination des deux peuples qui habitent le même

(1) Les plus superbes tableaux qui sont à Genes, sont ceux du fameux Solimène, placés dans une des principales salles du palais du doge.

Les deux magnifiques statues que le célèbre Puget a faites à Genes, sont dans l'église qui est bâtie au bout de *Ponte-Carignano*. Cette église est remplie de beaux tableaux. Mais le plus beau temple de cette ville est celui de l'Annonciade.

royaume ou le même climat, ſoient auſſi éloignées & auſſi diſſemblables.

Les Romains ſont naturellement fainéans, ennemis du travail, partiſans outrés d'une molle oiſiveté. Les Génois ſont induſtrieux, attachés à leur commerce, prêts à tout entreprendre & tout ſouffrir s'ils entrevoient que leurs peines puiſſent leur apporter le moindre profit. La campagne de Rome eſt un terrein excellent, facile à cultiver : il n'y croît que des ronces & des herbes ſauvages qui ſervent de retraite aux ſerpens, aux viperes, & à mille autres ſortes de bêtes vénimeuſes. Les montagnes qui ſont autour de Gènes ſont couvertes d'oliviers, d'orangers, de citroniers, qu'on force la nature à produire malgré elle. L'induſtrie des Génois a fait d'une chaîne de rochers affreux le plus beau jardin de l'Europe.

Les Romains ont une fierté inſupportable, & qui leur attire ſans ceſſe des démêlés avec tous les ſouverains. La Cour de Rome toujours attentive à s'aggrandir, ne laiſſe échapper aucune occaſion pour arriver à ſes fins. Les Génois, loin de vouloir augmenter leur état, ne penſent uniquement qu'à conſerver ce qui leur appartient. Sans ſonger à empiéter ſur les droits des autres ſouve-

rains, ils ne ſont occupés que de la conſervation des leurs. C'eſt-là leur unique étude, & à quoi s'attache toute leur politique. Ils ſont dans une ſituation épineuſe. La France eſt pour eux un voiſin redoutable qu'en ſecret ils haïſſent beaucoup, étant obligés de diſſimuler leurs ſentiments. Avant les derniers changements arrivés en Italie, ils regardoient l'empereur comme un ſoutien contre la France. Quoiqu'ils n'oſaſſent pas favoriſer publiquement ſes intérêts, il étoit aiſé d'appercevoir ce qui ſe paſſoit au fond de leur cœur. Depuis la perte du Milanois, ils ſont preſque devenus eſclaves de la France (1). Dans leur malheur ils ont eu un ſort pareil à celui du vieux lion malade : il n'eſt aucun prince d'Italie qui ne les ait inſultés indirectement, & n'ait exigé d'eux quelque choſe qu'il n'eût point demandé dans un autre tems (2). Pour ſur-

(1) Cette lettre a été écrite avant la paix de 1736.

(2) Le roi de Sardaigne a profité des conjonctures avantageuſes que la derniere guerre lui a données, pour obtenir des choſes des Génois, qu'il n'eût jamais eues ſans l'alliance de la France & de l'Eſpagne. Je dirai ici en paſſant, que je ne crois pas qu'il y ait deux peuples qui ſe haïſſent davantage que les Génois & les Piémontois.

croît d'infortunes, l'Isle de Corse qui leur appartient, s'est de nouveau révoltée contre eux. Ils ont souffert plusieurs échecs, & ne sont pas plus avancés qu'au commencement de la guerre. Si les Génois avoient eu autant de politique pour les affaires de l'intérieur de la république, que pour celle qu'ils ont à démêler avec les couronnes étrangeres, jamais la Corse n'eût pris les armes. Ces peuples au lieu de se révolter, contens de leur état, eussent exposé leurs biens & leur vie pour le salut de la république. Mais la vexation qu'ils ont soufferte des gouverneurs qu'on leur envoyoit : la dureté & la hauteur des nobles Génois, les ont focés à prendre un parti violent.

Cet endroit de ma lettre me conduit insensiblement à la forme du gouvernement républicain. On dispute depuis long-tems sur la préférence qu'il doit avoir sur le monarchique. Ceux qui sont partisans de la liberté soutiennent qu'il est dangereux d'être uniquement soumis au caprice d'un homme, & qu'il est dur d'être dévoué aux volontés d'une seule personne qui ne peut être remise dans le bon chemin lorsqu'elle veut s'en égarer. La puissance absolue leur paroît quelque chose de contraire au droit des

gens & à la nature, ils souffrent à regret que les humains n'aient d'autre part dans leur gouvernement & dans leur conduite que celle qu'on veut bien leur laisser prendre. Ceux, au contraire, qui sont pour le pouvoir monarchique, se récrient sur les inconvéniens qui naissent d'être soumis à la volonté de cent particuliers différents. C'est, selon eux; avoir cent rois au lieu d'un; c'est être le sujet d'un nombre infini de souverains, que de naître simple républicain. S'il faut que l'on soit soumis, autant vaut-il obéir à un prince qu'à plusieurs. Qu'importe qui je serve, s'il faut que je sois réduit à cette condition? D'ailleurs, lorsqu'un roi est bon, il rend tout son état heureux; il ne faut que sa seule vertu pour rendre un Royaume fortuné: mais dans un état libre, la vertu d'un sénateur est balancée par le vice de l'autre, & le désintéressement d'un homme en charge par l'avidité d'un de ses collégues. Ainsi il y a toujours un conflit entre les premiers de la république qui porte préjudice aux simples particuliers.

Ce défaut se rencontre principalement dans le gouvernement Génois. Les nobles sont des sangsues & des tyrans du bas peuple. Sous le vain prétexte d'une liberté

imaginaire qu'ils lui font entrevoir, ils le dépouillent de toutes ses richesses, & partagent le fruit de ses travaux.

La république de Hollande n'est point dans un cas pareil. Son gouvernement sage & mesuré a placé des bornes entre le pouvoir des magistrats & les privileges des simples particuliers : les uns ont par les loix de l'état une puissance nécessaire, mais bornée ; & les autres dans l'obéissance qu'ils rendent, n'ont rien qui tienne de l'esclavage. Une espéce d'égalité, qu'on a eu soin de conserver, fait la base d'une aussi sage harmonie. Mais comme il n'est rien qui n'ait quelque léger défaut, du trop de crédit qu'a le peuple Hollandois il s'ensuit une espece de brutalité, qui ne tombe pourtant que sur les gens de la derniere classe.

Lorsqu'on examine, prévention à part pour les coutumes du pays où l'on est né, les différentes formes des gouvernemens, on ne sait à laquelle donner la préférence : il y a dans tous les pays le moins bon & le moins mauvais ; & l'on ne sait pas trop pour quel parti se déterminer. L'état monarchique conduit sagement, est un état heureux & fortuné. Le gouvernement républicain, lorsqu'il est prudemment partagé

entre le peuple & les magiſtrats, ainſi que celui des Provinces-Unies, aſſure une éternelle liberté. Mais auſſi ces différens gouvernemens ſont ſujets à de terribles retours. Un Néron fait plus de mal lui ſeul, que dix Titus ne ſauroient faire de bien. Il fut impoſſible à Henri IV, de réparer la centieme partie des maux qu'avoit cauſés Henri III, ſon prédéceſſeur. Il arrive dans les républiques des événemens auſſi préjudiciables au bien de l'état. La haine de quelques particuliers plonge tout le peuple dans des calamités étonnantes. Sylla & Marius, Pompée & Céſar, Auguſte & Marc-Antoine firent plus périr de citoyens, que cent ans de guerre contre les ennemis de la république. La derniere diviſion des Suiſſes leur a cauſé des maux dont ils ſe reſſentiront pendant long-tems.

Il eſt moralement impoſſible de trouver une forme de gouvernement qui n'ait ſon bien & ſon mal. La meilleure eſt celle qui eſt la moins mauvaiſe. On voudroit en vain décider ſur l'état monarchique & le républicain. Leur valeur & leur mérite ne conſiſtant que dans certaines circonſtaces; d'abord qu'elles ne s'y trouvent pas, on eſt en droit de donner alternativement la pré-

férence à l'un & à l'autre, ſuivant les diverſes occurrences.

On peut cependant décider hardiment qu'il eſt parmi les états monarchiques & républicains des gouvernements moins mauvais les uns que les autres. Il eſt aiſé d'appercevoir que la France n'eſt point ſujette aux troubles & aux bouleverſements de l'empire Ottoman. Les loix qui ont fixé le pouvoir du monarque François, ſont les plus ſûrs garants de ſa durée, & le ſoutien de ſon autorité. Au contraire, la volonté deſpotique des ſultans fait ſouvent leur perte : ils ſeroient plus aſſurés ſur le trône, s'ils étoient moins les maîtres d'y contenter tous leurs caprices.

Il y a encore plus de différence entre le gouvernement Hollandois & le gouvernement Génois, qu'il ne s'en trouve entre celui de la cour de France & celui de la Porte Ottomane. Le peuple à Genes n'a que l'image de la liberté. Sous un beau nom, il eſt eſclave de tous les ſénateurs (1). Un bourgeois a autant de déférence & de ſoumiſſion pour un magiſtrat du conſeil ſecret

(1) Il l'eſt encore plus des moines & des inquiſiteurs.

ou

ou du grand conſeil, qu'un Pariſien en a pour Louis XV. Les nobles lui font ſentir tous les jours qu'ils ſont les maîtres de l'état & qu'eux ſeuls peuvent aſpirer aux charges & aux dignités.

Un ſimple Génois, quelque mérite qu'il ait, eſt borné toute ſa vie à vieillir dans les honneurs obſcurs de quelque emploi ſubalterne. Une loi ſévere la bannit pour jamais des poſtes conſidérables de la république, ou la ſeule nobleſſe peut prétendre. La vertu, le courage, la fermeté ſont bien mieux récompenſés dans un état monarchique : elles peuvent y conduire au plus haut rang ; & ſi les ſimples particuliers ont plus de peine à y parvenir que les grands, du moins n'en ſont-ils pas exclus par les loix.

Le gouvernement Hollandois a réglé les droits de ſes citoyens avec une juſtice & une équité qui les encourage tous à défendre leur patrie, dans laquelle ils trouvent le repos, la tranquillité & le chemin des honneurs ouvert à leur ambition, lorſqu'ils en ſont ſuſceptibles. Quiconque a du mérite, peut parvenir à tout. Lorſqu'il s'agit de remplir un poſte éminent, on ne conſulte point de vieux parchemins à de-

mi-moiſis, où ſont écrits les titres des ancêtres : on n'a aucun égard aux qualités de ceux qui vivoient il y a deux cents ans. On donne à la vertu préſente le prix qu'elle mérite : & quiconque en Hollande veut être grand, doit être vertueux. Dans un état auſſi bien policé, tous les citoyens ſont des enfans de la patrie. Dans la république de Genes, le bas peuple ſe regarde preſque comme un enfant trouvé : à peine connoît-il ſa mere. Auſſi le gouvernement trouve-t-il peu de reſſources dans ſon cœur. Les ſouverains les plus abſolus ſont beaucoup plus chers à leurs ſujets, que les chefs de cette république ne le ſont à leurs concitoyens. Si dans le deſpotiſme il n'eſt point de patrie, l'intérêt propre, l'envie de parvenir aux honneurs, & de contenter ſon ambition, eſpérances défendues aux Génois, ſuppléent à l'amour du pays, & à l'envie de ſoutenir ſa liberté & ſes privileges. Le courrier va partir, & je ſuis contraint de finir ma lettre.

Porte-toi bien, & que le ciel te protége contre tes ennemis, & faſſe proſpérer ton commerce.

De Genes, ce.....

LETTRE XXIX.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *rabbin de Constantinople.*

JE t'ai parlé de plusieurs moyens que les moines ont inventés pour attraper l'argent du peuple; mais je ne t'ai encore rien dit de celui sur lequel ils fondent leur principal revenu. Ils ont persuadé aux nazaréens qu'il y avoit un lieu où les ames, après la mort, alloient expier certaines fautes légeres qui ne méritoient point la colère de Dieu (1). Ils se sont approprié le droit de délivrer ceux qui étoient condamnés à rester dans cet endroit expiatoire : & moyennant une certaine somme d'argent, ils reglent quelle étendue doit avoir la justice céleste. Ils disposent de l'être souverain à leur volonté : l'on diroit qu'ils ont passé un bail avec lui, par lequel ils sont les maîtres d'ordonner de ceux qui doivent être admis à jouir de sa vue.

Il est des nazaréens qui n'ont point vou-

(1) Le Purgatoire.

lu ſe ſoumettre à cette croyance. Ils ont ſoutenu qu'après la mort, Dieu décidoit dans un inſtant de notre ſort. Les moines ſe ſont élevés contre eux: ils les ont déclaré ſéparés de leur communion; & ils leur euſſent plutôt paſſé de nier qu'il y avoit un enfer, que de ſe déchaîner contre ce prétendu purgatoire. L'enfer, en effet, eſt fort nutile aux prêtres. Quand un homme eſt damné, il n'a plus beſoin de prieres: les oraiſons, les chandelles, les aumônes, tout cela ne change rien à ſon ſort. Mais quand il eſt en purgatoire, pour peu que ſes héritiers ſoient riches, ils n'en ſont pas quittes à fort bon marché: il lui faut plus de cinq quintaux de cire, des aumônes pour bâtir la chapelle de quelque ſaint ancien ou nouveau, des prieres chantées à grands chœurs, &c.

Lorſqu'une ame condamnée au feu expiatoire rend conſidérablement, les moines ſe gardent bien de la délivrer tout-à-coup. C'eſt une bonne pratique qu'ils perdroient. Ils la ſoulagent ſeulement quelque peu: ils rendent le feu qui la nétoie moins ardent; ordonnent à leurs forgerons de donner la doſe de chaleur plus ou moins forte, ſelon qu'ils reçoivent plus ou moins d'argent.

Il arrive souvent que les moines permettent à quelques-unes de ces ames, pour la délivrance desquelles les parents oublient de faire des aumônes, de venir faire un tour de promenade dans ce monde pour avertir quelqu'un de leurs amis de vouloir bien pour une légere somme d'argent, ne point les laisser dans un endroit aussi incommode. Lorsqu'elles viennent se présenter aux hommes, elles sont vêtues d'une robe de couleur de feu, qui marque l'état de souffrance dans lequel elles sont : au lieu que les ames des damnés, quand elles font leurs apparitions, ont des habits noirs & lugubres. Celles des bienheureux ont de longues robes de lin, blanches comme de la neige. Et pour peu qu'on ait lu les livres de miracles des nazaréens (1), on connoit à fond les habits de toutes les ames : on sait même distinguer à leur ton de voix dans quel etat elles sont dans l'autre monde (2).

Ce que je te dis de la credulité des nazaréens te paroitra etrange : tu penseras que je charge les portraits que je fais. Je t'assure

(1) Voyez *l'institution de la fête des morts.*

(2) Voyez le livre intitulé : *Pensez-y-bien : la vie de S. Bruno*, &c.

pourtant qu'ils ſont d'après le naturel, & conformes à la vérité. Tu croiras aiſément ce que je te dis, ſi tu conſidéres qu'il n'eſt que le bas peuple qui donne dans ces chimeres. Les gens à qui les réflexions, l'étude ou la ſimple raiſon, font connoître le ridicule de ces fourberies, ne vont point s'amuſer à déſabuſer les ſots & les imbécilles, pour ne pas s'attirer une foule d'ennemis. Ils ſe contentent de gémir en ſecret de l'erreur du vulgaire. S'il n'eſt point de religion au monde où le peuple ſoit auſſi ſuperſtitieux que dans la nazaréenne, il n'en eſt point non plus où les gens d'un certain état aient moins de perſuaſion pour la moitié des contes que les moines débitent.

Les prédicateurs déclament perpétuellement à Paris contre la négligence des préceptes nazaréens : ils annoncent un changement conſidérable prêt d'arriver dans leur religion, ſi l'on n'a plus de docilité & plus de croyance pour leurs ſentiments. Leurs diſcours, cependant n'augmentent guere leur crédit. La raiſon portant ſon flambeau dans les cœurs, met au grand jour leurs impoſtures.

Dans le dixieme ſiecle, les moines s'aviſerent de prêcher la fin du monde. Il

perſuaderent au peuple que la terre devant bien-tôt retourner dans le néant, il n'avoit plus beſoin de rien. Chacun couroit porter ſon bien aux eccléſiaſtiques : les prêtres étoient les héritiers univerſels de toute l'Europe ; dans moins de trente à quarante ans, ils eurent en France, en Italie, en Eſpagne, en Portugal, &c. la moitié des revenus de ces Royaumes. On ouvrit enfin les yeux ; & dans les ſiecles qui vinrent après celui où l'imbécillité avoit choiſi ſon regne, le bandeau qui cachoit la vérité tomba peu-à-peu.

Il y a environ deux cents ans que deux hommes illuſtres (1) vengerent le bon ſens opprimé. Appuyés de la raiſon, ils lutterent contre l'ignorance de leur ſiecle, furent les reſtaurateurs des ſciences, & préparerent cette foule de grands hommes qui les ſuivirent. On les regarda comme des perturbateurs du repos public, par les guerres & les déſordres que cauſerent leurs ſentiments. Mais outre que ce titre odieux ne convient légitimement qu'à leurs perſécuteurs, doit-on regretter des troubles qui conduiſent à un calme ſtable, qui rendent l'homme à lui-mê-

(1) Luther & Calvin.

me, & qui l'arrachent à l'ignorance, dans laquelle il croupiſſoit ?

Les nazaréens, qui ſont ennemis des ſentiments de ces deux docteurs, leur rendent la juſtice d'avoir dégagé la raiſon des préjugés, & d'être les auteurs du retour des ſciences bannies & exilées : ils les condamnent ſeulement d'avoir pouſſé trop loin leur opinion ſur certains articles de la croyance nazaréenne, & d'avoir rendu la religion trop ſimple, en voulant remonter juſqu'à ſa premiere inſtitution. Ils prétendent que les coutumes & les cérémonies prennent leur autorité de la poſſeſſion & de l'uſage ; qu'il eſt dangereux de vouloir les ramener à leur naiſſance. Les loix & les préceptes, ſelon eux, ſont comme les rivieres qui groſſiſſent & s'ennobliſſent en courant. Ceux qui n'ont d'autre regle que l'inſtitution d'une coutume qui a vieilli pluſieurs ſiecles, & qui veulent ſans ceſſe renoncer à ſa ſource, ſont ſujets à s'égarer.

Ces opinions me paroiſſent vraies dans ce qui ne regarde pas la religion ; mais en matiere de croyance & de foi, plus celle que nous profeſſons eſt ſimple, plus elle me paroît louable. Il eût été heureux pour nous d'avoir eu deux docteurs, qui euſſent fait

dans

dans le judaïſme, ce que ceux-là ont fait dans le nazaréïſme. On nous auroit délivrés d'un joug de cérémonies, qui me paroît tous les jours plus inutile.

Je t'avouerai confidemment que plus je me livre à l'étude & à la philoſophie, & moins je ſuis perſuadé des viſions de nos rabbins. Je t'ai déja écrit ce que j'en penſois. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien d'Iſraël qu'ils fuſſent tous auſſi ſages que toi. On ne nous reprocheroit pas ces opinions, qui n'ayant rien qui porte préjudice au fond de notre religion, à laquelle elles n'appartiennent point, ne laiſſent pourtant pas de nous faire du tort dans l'eſprit de ceux qui n'approfondiſſent pas les choſes. On devroit, lorſqu'on veut juger d'une religion, en ôter l'écorce, & n'en examiner que le fonds, & ce qui en fait la baſe. C'eſt là en quoi conſiſte la croyance ou la foi. Mais que peut-on décider ſur un ramas de maximes & de coutumes qui ne ſignifient rien, qui ne ſont à la religion que ce qu'un habillement eſt à un homme ? Elles ne ſervent qu'à couvrir les défauts ou la beauté d'une loi.

Je ſuppoſe pour un inſtant, qu'un philoſophe Chinois, un ſectateur de Confu-

cius qui n'a aucune idée de l'Europe, y soit transporté. On le rend juge de la beauté du judaïsme. Un nazaréen lui en fait d'abord un portrait vrai, mais pourtant un peu ridicule. « La loi, lui dit-il, des Israélites » consiste à ne point couper du pain qu'avec leur couteau ; à ne point manger de » certaines viandes, quand même ils devroient mourir de faim ; à chanter avec de » certaines grimaces ; à saigner les animaux » eux-mêmes ; à ne point boire de vin » pressé par ceux d'une autre religion ; à » croire qu'ils peuvent tromper tous ceux » qui ne sont pas de leur communion, &c. » Que pensera ce philosophe Chinois à ce récit ridicule ? Mais si un Israélite, dépouillant sa religion de l'extérieur, vient à la lui montrer toute nue ; qu'il lui expose qu'il croit un Dieu, esprit immense, éternel & souverainement puissant, qui de rien a tout fait, qui soutient tout par sa volonté, qui punit le mauvais & récompense le bon : le philosophe alors charmé de ces idées, étonné de la vérité dont il se sent frappé, reconnoît que le juif croit & suit ce que la raison la plus épurée démontre évidemment. Si dans le reste de la loi judaïque, il apperçoit des erreurs, il les rejette sur les

hommes qui les ont introduites, il distingue l'essentiel du superficiel.

La foi des nazaréens, démontrée telle que la prêchent leurs docteurs de la premiere classe, a encore plus de brillant que la nôtre. Ils ont tous nos premiers principes; mais il semble qu'ils en aient épuré les suites. Notre morale a quelque chose de farouche; la leur semble dictée par la bouche divine. La bonne foi, la candeur, le pardon des ennemis, toutes les vertus que le cœur & l'esprit peuvent embrasser, leur sont étroitement commandées. Rien ne sauroit les dispenser de leur devoir. Un véritable nazaréen est un philosophe parfait. Dans les autres religions, l'homme, vil esclave, semble ne servir Dieu que par intérêt. Les nazaréens sont les seuls qui aient le cœur d'un fils pour un aussi bon pere. Ils le servent pour lui, & non pas dans la vue des récompenses. Nous autres juifs, le but de nos prieres est la richesse, l'abondance & les biens de la terre. De tous tems, nous avons peu songé à l'autre monde. Lors de la gloire de Jérusalem, nous avions parmi nous, & dans notre communion, une partie de nos freres (1) qui croyoient la

(1) Les Saducéens.

mortalité de l'ame. S'ils prioient Dieu, s'ils lui demandoient des graces, ce n'étoit pas à coup sûr pour après la mort. Ils n'en avoient que faire : ils pouvoient même, lorsque la vie leur étoit à charge, & quand ils étoient trop malheureux, empêcher Dieu de continuer leurs infortunes en se donnant la mort. Regarde, je te prie, combien étoit grande une erreur qui admetttoit un Dieu, & bornoit sa puissance.

Porte-toi bien, mon cher Isaac. Il y a long-tems que je n'ai eu de tes nouvelles.

De Paris, ce.....

LETTRE XXX.

Isaac Onis, *rabbin de Constantinople*, *à* Aaron Monceca.

LA mort du bacha Osman (1), dont tu es si curieux de savoir les particularités, est une nouvelle qu'on avoit annoncée à Constantinople, & dont à présent tout le monde connoît ici la fausseté. Ce bacha est toujours dans la Bosnie. Une maladie dan-

(1) Le comte de Bonneval.

gereuſe qui l'a réduit aux portes du trépas, avoit occaſionné le bruit de ſa mort. Sa ſanté n'eſt point encore trop rétablie, & l'on craint toujours qu'il n'ait quelque rechûte dangereuſe.

La conſtance avec laquelle Oſman a enviſagé l'approche de la mort, lui a attiré l'eſtime de tous les gens à qui les ſentiments hardis ont acquis le droit de plaire. Dès que les médecins eurent déſeſpéré de pouvoir lui conſerver la vie, lui-même, ſentant qu'il étoit dans un état duquel il ne devoit point eſpérer de revenir, partagea les biens dont il pouvoit diſpoſer en faveur de ceux qui le ſervoient. Il dicta une lettre pour le grand-viſir, dans laquelle il l'inſtruiſoit de l'état où il laiſſoit la province qu'on avoit confiée à ſes ſoins. Il écrivit auſſi à Paris à la comteſſe de Bonneval ſon ancienne épouſe, & à un de ſes amis avec qui il avoit toujours entretenu un commerce de lettres depuis qu'il étoit paſſé en Turquie. Enſuite il s'entretint familiérement avec ſon ſecrétaire ſur les principaux événements de ſa vie. *Ma mémoire*, lui dit-il, *ſera un exemple du malheur le plus accompli, & de la conſtance la plus ferme. Toutes les traverſes que j'ai eſſuyées n'ont pu me*

diſtraire du ſoin de me venger de mes ennemis ; ſi je n'ai pu être aſſez fortuné pour voir réuſſir mes deſſeins, l'embarras & le trouble que je leur ai cauſé par la crainte des maux que j'ai voulu leur faire, me conſole de ceux dont je n'ai pu les accabler.

Pendant le cours de la maladie du bacha, il eſt arrivé pluſieurs événemens qui ont fait connoître la fermeté de ſon génie, au milieu de l'accablement où il étoit. Un prêtre nazaréen, perſuadé que le bacha ſeroit ſenſible dans ſes derniers momens, aux préjugés de l'enfance, ſe déguiſa en Turc, & demanda à lui parler pour un cas important. Oſman, pendant le cours de ſa maladie, a toujours réglé par lui-même toutes ſes affaires. Comme ſon mal n'étoit qu'une eſpece d'épuiſement & de langueur, les douleurs aiguës ne le tourmentoient pas. Il ordonna qu'on fît entrer dans ſa chambre le prétendu Turc qui diſoit avec des ſecrets de conſéquence à lui révéler.

A peine le prêtre ſe vit-il avec Oſman, qu'il lui avoua ſon déguiſement, le pria de vouloir ſe reſſouvenir qu'il étoit nazaréen, & qu'il alloit être perdu pour jamais, s'il ne revenoit à la loi qu'il avoit abandonnée. Il fit enſuite un long diſcours que

le bacha écouta avec beaucoup de tranquillité.

Lorſque le prêtre eût achevé la longue harangue qu'il avoit étudiée : *Je veux*, lui dit Oſman, *vous donner des avis auſſi ſalutaires que ceux que vous venez de me prodiguer en abondance. Gardez-vous à l'avenir de haſarder des démarches pareilles à celle que vous faites aujourd'hui. Les Turcs entendent peu la plaiſanterie ſur ce qui regarde la religion. S'ils ſavoient que vous voulez leur débaucher un proſélyte, vous ne vous tireriez pas aiſément d'embarras. Tous les muſulmans ne regardent pas les intérêts de Mahomet avec autant de ſang-froid que moi. Ainſi ne vous riſquez plus à vous faire empaler.*

Le prêtre nazaréen voulut encore preſſer Oſman ; mais il lui répondit : *En voilà aſſez pour aujourd'hui : l'audience que vous avez demandée a été aſſez longue. Je n'aurai donc pu rien gagner ſur votre ame*, reprit le prêtre ? *Non*, dit le bacha ; *mais ſur ma bourſe. Je crois que la derniere vous eſt plus chere que l'autre.* Il ordonna à ſon ſecrétaire, qui avoit été le ſeul témoin de cette converſation, de donner cent pieces au nazaréen, & de le congédier.

On m'a raconté encore un trait d'Oſman, dont j'ai été frappé, & qui prouve quelle liberté d'eſprit il avoit conſervé pendant ſa maladie. Son iman (1), qui aimoit infiniment l'argent, & qu'on taxoit d'être un peu frippon, l'ennuyoit ſouvent du récit des rares qualités de Mahomet, & du bonheur qu'il étoit prêt d'aller goûter avec les bien-aimés du prophête. *Ecoute*, lui dit le bacha; *comptes-tu après ta mort d'être au nombre de ſes bien-aimés? Sans doute*, répondit l'Iman; *& ayant eu le bonheur de ſervir le prophête dans ce monde, j'aurai dans l'autre une place diſtinguée. Tant pis*, dit le bacha: *je ſerois en fort mauvaiſe compagnie avec les bienheureux muſulmans, puiſqu'il y va d'auſſi grands frippons que toi. Il vaudroit mieux que j'allaſſe avec les nazaréens, que tu crois être damnés: car il y a beaucoup d'honnêtes-gens parmi eux.*

On raconte vingt autres traits d'Oſman, dont je ne ferai point le récit. Tous les philoſophes le regardent ici avec plus de vénération, que l'antiquité ne regarda Sénéque. Ils tiennent que l'un mourut en regrettant la vie, & que les diſcours de ce philo-

(1) Prêtre Turc.

ſophe payen marquoient un chagrin ſecret d'être obligé d'abréger ſes jours : au lieu que l'autre ſans craindre la mort, & ſans la deſirer, l'a contemplée de près avec un œil ſec & une mâle aſſurance. C'eſt ainſi que Pétrone regarda les horreurs du trépas : ſes derniers diſcours, ſes derniers ſentimens ne démentirent point les premiers. Il porta la joie & la tranquillié au milieu du bain qui recevoit le ſang qui couloit de ſes veines. Selon moi, Pétrone mourut en philoſophe ; & Séneque en homme condamné à la mort.

Nous voyons tous les jours des gens deſtinés au dernier ſupplice, conduits ſur un échaffaut faire de longs diſcours, débiter un long tiſſu de ſentences morales. La choſe eſt fort commune en Angleterre, où il eſt peu de pendus qui ne haranguent tant ſoit peu le peuple. Mais où trouve-t-on des génies aſſez forts pour vaincre dans les derniers momens les préjugés, & ſoutenir, ainſi qu'Oſman, ſon ame dans cette égalité de ſentiments ?

Je t'avouerai, mon cher Monceca, que quelque philoſophe que je ſois, je ne voudrois pas mourir hors du Judaïſme. Je ſens que je ne réſiſterois pas aux premieres idées

que j'ai reçues dans l'enfance ; & que j'ai cultivées depuis. Je sais qu'Osman est peu persuadé du nazaréisme. C'est un reproche qu'on lui faisoit lors même qu'il professoit cette loi. Il n'est pas à coup sûr, plus touché du mahométisme. Mais enfin dans cette incertitude de religion, s'il fait tant que de croire qu'il doive y en avoir une, n'est-il pas probable qu'il doit pencher dans son cœur pour la nazaréenne ? Quelques personnes qui ont de fréquentes conversations avec lui, m'ont voulu assurer qu'il pencho t vers le judaïsme. Si cela est vrai, je ne m'étonne plus de sa tranquillité. J'entrevois même qu'il y a quelque apparence qu'il soit de ce sentiment ; & j'ai cru l'appercevoir dans les lettres qu'il a écrites à la comtesse sa femme, & à son ami, dont on a fait courir des copies à Constantinople. Je t'en envoie des extraits.

LETTRE
DU COMTE DE BONNEVAL
A SON EPOUSE.

" SOuffrez, madame, que j'emploie les
» derniers momens qui me restent, à vous
» marquer combien j'ai été sensible à la dou-

» leur & à la peine que peut vous avoir
» causé mon changement de religion. Je
» sais que parmi les grands on a considéré
» mon action comme une suite de la fer-
» meté de mon caractere : mais les génies
» foibles, le bas peuple, enfin un nombre
» infini de particuliers, n'ont point assez
» de discernement pour dévoiler des mys-
» teres qui lui sont éternellement cachés,
» & vous avez souffert d'un crime dont
» j'étois l'auteur. La vengeance me fit turc.
» Cette même passion me retient dans ce
» parti & m'y fait persévérer jusqu'au tré-
» pas. Quelle que soit cependant ma mort,
» je ne la crois pas plus périlleuse qu'au mi-
» lieu de Paris. Il y a ici beaucoup de gens
» qui plaignent ceux qui meurent en France :
» on plaint où vous êtes ceux qui perdent
» la vie à Constantinople. Les uns & les
» autres prétendent avoir raison. En atten-
» dant que je sois éclairci de cette dispute,
» j'attens du ciel & de sa miséricorde, qu'il
» nous comblera, vous de bonheur dans ce
» monde, & moi dans l'autre ».

LETTRE

DU COMTE DE BONNEVAL *A M. LE DUC DE ***.*

» JE vais bientôt faire un grand voyage, » mon cher duc ; & j'ai déja graiſſé mes » bottes. Mes héritiers ſeront diſpenſés de » faire des préſens aux hôpitaux, & de don- » ner aux curés, aux moines & aux mar- » guilliers. Mon iman me conduira dans » mon caveau ſans autre formalité, & aſſu- » rera toute l'Aſie que je ſuis avec Maho- » met dans le ſéjour des bienheureux. Il » fera une pompeuſe deſcription du ſerrail » céleſte, & des femmes que les bons an- » ges m'auront préparées. Il aſſurera qu'el- » les ſont toujours vierges, & que je goûterai » avec elles des plaiſirs délicieux : tandis » qu'en France & en Allemagne, les moines » s'enrhumeront à force de déclamer con- » tre mon changement. L'un racontera les » coups du fouet qu'Aſtaroth m'a donnés en » arrivant dans l'infernal ſéjour. L'autre » comptera les tiſons que Beelzébut a fait » enflammer pour me griller, les différentes » chaudieres d'huile bouillante où j'ai été » plongé. Par un effet bizarre de l'eſprit

» humain, je ſerai, après ma mort, heu-
» reux en deçà du Danube, & malheureux
» au delà. Vous, cher duc, dont je connois
» la tranquillité ſur mon ſort, & qui frappé
» de l'immenſe puiſſance de Dieu, en con-
» noiſſez la bonté, conſervez le ſouvenir
» d'un ami, qui, malgré ſes malheurs,
» mérite votre eſtime, & même celle de
» ſes ennemis »,

Un Juif, mon cher Monceca, mourant dans le ſein d'Iſraël, n'écriroit pas autrement. Quoique le bacha ne ſe déclare point ouvertement, on apperçoit aiſément ſes ſentiments. Si pourtant il étoit véritablement juif, ce ſeroit une foibleſſe impardonnable de n'en avoir pas fait un aveu autentique. D'ailleurs, notre loi épurée n'admet point de pareils déguiſements. Si le bacha eſt juif, il faut qu'il ſoit de cette ſecte établie à Paris (1), dont tu m'as parlé dans ta quatriéme lettre, qui n'a pas en uſage la circonciſion, & qui ignore même d'être dans la croyance judaïque. Le bacha, ainſi que ceux de Paris, n'a aucun culte extérieur, & n'obſerve aucune cérémonie.

Cependant il faut néceſſairement, mon cher Monceca, que Dieu ait ordonné un

(1) Les déiſtes.

culte à l'homme : & puisqu'il l'a créé pour le servir, sans doute il lui a tracé les regles & la façon dont il vouloit l'être. Quel cahos affreux ne s'ensuivroit-il pas si chacun avoit une façon de penser différente sur le culte qu'on doit à la divinité ? L'esprit de l'homme sujet à s'égarer, retomberoit bientôt dans les erreurs de l'idolatrie. On le verroit encore, l'encensoir à la main, offrir son hommage aux animaux les plus vils, déifier des oignons, & faire naître tous les jours mille divinités dans son jardin potager.

Depuis ma lettre écrite, on assure que le bacha a recouvré une parfaite santé. Porte-toi bien, mon cher Monceca, & prospere de plus en plus.

De Constantinople, ce...

LETTRE XXXI.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *rabbin de Constantinople.*

J'AI fait voir à quelques savans de mes amis, la lettre que tu m'as écrite sur la maladie d'Osman bacha. Ils ont parfaitement reconnu son caractere dans les traits que tu m'en a appris. Les uns ont blâmé son achar-

nement à vouloir détruire une religion dans laquelle il étoit né, & l'ont taxé d'être malhonnête-homme, ils ont soutenu que sa conduite l'avoit déshonoré entiérement. Les autres ont prétendu le contraire : ils ont cru que le changement de religion occasionné uniquement par la politique, étoit véritablement un crime irrémissible aux yeux de Dieu, mais qui n'influoit pas sur le caractere de galant-homme. La dispute s'est échauffée de part & d'autre, & il est arrivé ce qui arrive ordinairement après avoir bien disputé : chacun est resté dans son opinion. Quant à moi, je t'avouerai, mon cher Isaac, que je croirois pouvoir décider cette question ; & je la trouve très-aisée lorsque je l'examine. La croyance de la Divinité est, sans doute, nécessaire à l'honnête-homme. Cette divinité a établi un culte pour être servie. On doit donc, par une suite nécessaire de la croyance de la Divinité, être attaché au culte qu'elle a institué : & l'on ne peut quitter celui où l'on est né, que pour entrer dans un autre qu'on croit être meilleur.

On condamne dans le monde la dissimulation comme un crime : & n'est-ce pas une dissimulation continuelle que la feinte

croyance d'une choſe dont on ſe rit dans le fond du cœur ? Je blâmerois moins un athée, s'il eſt vrai qu'il y en puiſſe avoir, qu'un homme qui croit la Divinité, & qui l'honore d'une façon qu'il ſait lui déplaire. L'un offenſe un être, de la grandeur & de la puiſſance duquel il eſt perſuadé ; l'autre ne fait d'autre crime que de ne point ſortir de ſon aveuglement. Un roi de France ſeroit, ſans doute, moins fâché contre un Ethiopien ignorant, qui aſſureroit qu'il n'y en eut jamais, que contre un Eſpagnol qui viendroit l'inſulter par des diſcours qui lui déplairoient. D'ailleurs, je ſuis aſſuré qu'il n'eſt aucun athée véritablement convaincu de ſon opinion ; & je ne puis croire que ceux mêmes qui ont paſſé dans le monde pour les chefs de l'athéiſme, fuſſent perſuadés de leurs ſentiments. Plus ils avoient de génie, plus ils trouvoient de raiſons pour prouver leur ſyſtême, & plus ils devoient en connoître le faux ; puiſqu'ils devoient inceſſamment réfléchir combien il étoit impoſſible à la matiere de s'élever juſqu'à un point de perfection aſſez haut pour produire des idées auſſi ſpirituelles que les leurs.

Eſt-il rien de ſi ridicule, rien de ſi abſurde,

ſurde, que de s'imaginer que la confuſion & le déſordre puiſſent produire l'arrangement de l'univers ; qu'un amas d'atômes, en s'accrochant mutuellement les uns aux autres, ait pu former une matiere penſante, qui prévoit l'avenir, qui lit das le cours des aſtres, qui meſure l'immenſe étendue des cieux, qui communique ſes penſées, ſes ſentimens, tous ſes mouvemens intérieurs à une autre matiere penſante formée de la même façon ? En vérité, un homme peut-il réfléchir mûrement ſur un ſujet ſi parlant en faveur de la divinité, & être perſuadé véritablement qu'elle ne ſubſiſte pas ! Non, mon cher Iſaac, je croirai toujours le contraire. Quelque entêté que ſoit un épicurien du concours des atômes & de leur aſſemblage fortuit ; au milieu de ſes méditations, le flambeau de la vérité vient luire à ſes yeux. S'il les ferme pour n'être point éclairé, il en a pourtant toujours apperçu la lueur ; & ç'en eſt aſſez pour faire naître des doutes.

Je t'avoue qu'au moment que je t'écris, ſi j'étois épicurien, je ne pourrois m'empêcher de réfléchir combien il eſt impoſſible que cent millions de particules ou d'atômes aſſemblés par haſard, euſſent produit ma-

lettre. *Eh quoi !* dirois-je, *un ſecond principe, tiré conſéquemment du premier, une juſteſſe dans le raiſonnement, des idées claires & diſtinctes, ſont formées par un caprice, ſoutenues par un caprice, & continuées par un caprice ! L'arrangement n'eſt établi que ſur la confuſion, & que ſur le hazard* (1) *! S'il y a toujours quelque choſe de divin, qui mérite des honneurs ſuprêmes & des ſacrifiees, d'avoir ſi bien fait le perſonnage de la ſageſſe & de la prévoyance infinie, en formant & conſervant le monde.*

Si je croyois le ſyſtême d'Epicure, chapue jour, en examinant le cours du ſoleil,

---

(1) *Nam ſimul ac ratio tua cœpit vociferari*
Naturam rerum haud divina mente coortam :
Diffugiunt animi terrores, mœnia mundi
Diſcedunt, totum video per inane geri res
- - - - - - - - - - - - - - - - - -
- - - Nuſquam apparent Archeruſia templa.
Lucret. de Rerum. Nat. *lib* 3. *verſ.* 14. *&c.*

Dès que la ſagacité & la pénètration de notre eſprit, dit Lucrece en parlant d'Epicure, *nous a découvert les ſecrets de la nature, tout nous a crié pour ainſi dire, que le monde n'étoit point l'ouvrage d'une intelligence divine. Les craintes qui nous obſédoient ſe ſont évanouies, les limites du monde ont été ôtées, nous avons vu que l'enfer & l'acheron n'étoient que des fables.*

en le voyant paroître sur notre horizon, & s'acheminer à grands pas vers les Antipodes, je m'écrierois : *Je te salue, ô hazard éternel, dérangement incompréhensible, confusion admirable qui maintiens l'ordre & l'arrangement, qui conserves & perpétues cette divine & surprenante harmonie qu'on voit & qu'on sent dans toutes les parties de l'univers ! Souffre que je te rende des honneurs que d'autres mortels aveuglés rendent à un Dieu tout bon, tout-puissant & tout sage.*

Crois-tu : mon cher Isaac, qu'il y ait des Epicuriens, qui, considérant la nature, ne reconnoissent, malgré leur prévention, qu'il y a un premier principe qui conserve & maintient cette regle & cet ordre qui regne dans l'univers ? Et quel que soit leur entêtement, sois certain qu'ils ne sont point aussi assurés qu'ils le disent, que d'un principe aveugle & sans connoissance, puisse émaner le maintien & la conservation de la clarté & de l'entendement.

On peut renger les gens qui nient la divinité dans deux différentes classes. La premiere est composée d'un nombre de philosophes qui se sont égarés dans leurs raisonnemens. Las de ne pouvoir comprendre

toute l'étendue de la divinité, & rebutés de certaines difficultés dont ils ne pouvoient trouver la solution, ils ont cru qu'ils étoient en droit de nier l'existence d'un Dieu, parce qu'ils ne pouvoient sonder son immense profondeur ; comme si notre ignorance des opérations d'un être étoit une raison pour nier son existence. Nous voyons tous les jours des effets & des productions dans la nature dont nous ne connoissons pas les causes. Nous ignoron comment le bled germe dans la terre. On pourroit donc nier que le bled germât. Les opérations de la puissance d'un Dieu paroissent à nos yeux aussi clairement que les épis qui sortent de la terre. Nous ne pouvons connoître entierement sa grandeur, son pouvoir, son essence : j'en conviens. Mais pénétrons-nous le secret du germe ?

La seconde classe des athées est la plus nombreuse. Elles contient ce ramas de libertins & d'esprits-forts, dont la débauche, au lieu de l'étude & de la méditation, décide de la croyance. Il en est peu qui, au milieu de leurs égaremens, n'aient, malgré eux, des retours vers la vérité. Il faut, pour éviter les remords, qu'ils se résolvent à ne point faire usage de leurs yeux. Dès qu'ils

les ouvrent, tout leur annonce la gloire du tout-puissant. S'ils les tournent vers les cieux, ils y contemplent, malgré eux, sa grandeur. S'ils les fixent sur la terre, ils y découvrent sa sagesse & son pouvoir. Comme ils n'ont pas la ressource des philosophes, & qu'ils ne peuvent pas comme eux, étourdir leur raison par de vains argumens, ils sont perpétuellement le jouet de leurs doutes. La crainte, les remords, les troubles où les jette leur incertitude, vengent sans cesse la divinité outragée dans leurs cœurs.

Il est peu de personnes parmi le bas peuple qui soient souillées d'athéisme. Ce crime est plus commun chez les gens d'un haut rang. Les premiers ennemis de la divinité ont été les premiers princes du monde. Leur pouvoir & leur grandeur occasionnoit leur aveuglement. Ninus, roi des Assyriens, se vantoit de n'avoir jamais vû les étoiles, ni avoir envie de les voir, & de mépriser le soleil & la lune, & tous les autres dieux. Sardanapale, un des successeurs de Ninus, forcé de se donner la mort pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, fit écrire cette inscription sur son monument.

SARDANAPALE vécut beaucoup d'années en peu de tems, n'ayant rien refusé à ses plaisirs. Il bâtit deux villes en un jour, Anchiale & Tarse. Il fit en vingt-quatre heures un ouvrage de plusieurs années. Lecteur, suis son exemple, mange, bois & jouis de toi-même. Après la mort il n'y a ni plaisir ni douleur.

Ninus & Sardanapale ont été des athées tranquilles & paresseux. Contens de nier la divinité, ils n'ont pas songé à la mépriser; mais il y en a eu plusieurs autres qui ont poussé plus loin leur égarement. Diagore le sophiste mit au feu un Hercule de bois pour faire bouillir son pot, en lui disant: *Courage, Hercule, après tes douze travaux pour le service d'Euristhée, il en faut un treizieme pour moi.* Un certain Denys, roi de Sicile, dépouilla la statue de Jupiter Olympien de sa robe d'or, & lui en donna une de laine. Pour excuser ce sacrilége, il disoit *que changer n'étoit pas dérober; qu'il falloit prendre soin de la santé du dieu, & l'habiller commodément pour l'été & pour l'hyver.* Le même Denys servit de barbier à la statue d'Esculape, & lui coupa sa barbe d'or; prétextant pour raison, qu'Apollon son pere étant sans barbe, il convenoit que le fils

le fût aussi. Ce trait d'histoire m'en rappelle un autre arrivé de nos jours, & que je tiens du chevalier de Maisin.

Il y a en France une maison illustre qui porte le nom de Lévi, qui prétend sortir de la tribu d'Israël qui portoit ce nom. Le marquis de Lévi, capitaine de vaisseau de guerre, aborda pendant les dernieres guerres, dans une petite ville d'Espagne qui tenoit le parti des ennemis. Il y débarqua quelques soldats, l'obligea à contribuer. Il alloit se rembarquer, lorsqu'un soldat lui raconta qu'il avoit vu dans une église une figure d'argent de la hauteur de quatre à cinq pieds. Ce marquis fut tenté de se saisir d'un aussi riche trésor. Il alla à l'église, demanda à voir la statue; & s'informa qui elle représentoit. On lui répondit que c'étoit sainte Magdelaine, Juive de naissance, au commencement de la religion nazaréenne. *Messieurs*, dit le marquis aux prêtres: *je suis charmé que vous m'apprenies des nouvelles de ma cousine. Je suis, tel que vous me voyez, de race Juive, & fort allié de la sainte dont vous gardez le portrait. Ainsi, je vous prie de ne point trouver mauvais que j'emporte cette statue en France, où j'aurai soin de lui faire bâtir*

un temple digne d'elle. A ces mots il se saisit de sa chere cousine, & la fit transporter dans son bâtiment. En arrivant en France, il eut ordre de la cour, qui avoit été instruite de sa conduite, de renvoyer sa cousine en Espagne à ses frais & dépens : & s'il n'eût pas eu autant de protection qu'il en avoit, il eût été entiérement perdu.

Quoique l'action de cet officier François ne soit point une offense à la divinité, elle étoit toujours très-criminelle, puisqu'il manquoit à un point essentiel de sa religion, en violant le respect qu'elle l'obligeoit d'avoir pour leurs saints. Ceux qui sont nés dans une religion, & qui, la croyant véritable, en violent certains principes, & se jouent de leur foi, s'acheminent à grands pas à ce malheureux étourdissement qui conduit à l'athéisme. Un homme n'est en droit de blâmer un principe, & d'agir en conséquence, qu'autant qu'il le croit faux.

Porte-toi bien, mon cher Isaac, & prosperes dans toutes tes affaires.

De Paris, ce.....

LETTRE

LETTRE XXXII.

Aaron Monceca *à* Jacob Brito.

JE fus avant-hier chez un Juif Vénitien nouvellement arrivé dans cette ville, & dont la réputation y fait beaucoup de bruit. Il vend des phosphores & des essences qu'il distile pour des causes différentes. Il en a pour blanchir la peau, & d'autres pour la rendre unie. Il a plusieurs machines pour des expériences physiques qui sont très-curieuses. Mais ce qui attire chez lui la foule du monde, & excite le plus la curiosité, c'est l'idée qu'on a conçue de lui. On le croit un grand cabaliste; l'on assure dans tout Paris qu'il possede à fond cette science. La curiosité & l'envie de m'éclaircir d'une chose dont j'ai toujours douté, a occasionné la connoissance que j'ai faite avec lui. Je lui ai demandé s'il étoit vrai qu'il sût l'art de prévoir les choses futures, & qu'il eût la puissance de commander aux esprits? Il m'a avoué franchement que toute sa science consistoit dans ses expériences chymiques. *J'ai*, m'a-t-il dit, *en*

tendu parler toute ma vie de cabaliſtes ; & quelque recherche que j'aie faite pour en connoître quelqu'un, il m'a été impoſſible. J'ai parlé à bien des gens que le public croyoit exceller dans cette ſcience, ils m'ont tous avoué qu'ils n'étoient point fâchés qu'on leur crût ce talent, par l'intérêt & le profit qu'ils en retiroient ; mais qu'au vrai tout leur ſavoir ſe réduiſoit, ainſi que le mien, à quelques compoſitions chymiques, dont les effets étoient connus de peu de gens.

J'ai eu, mon cher Brito, autant de ſoin de m'inſtruire de la vérité de la cabale, que ce Juif Vénitien. J'ai trouvé auſſi peu de réalité que lui dans tous les contes qu'on en débite avec une ferme aſſurance. La bonne philoſophie m'avoit déja convaincu que la ſcience de lire dans l'avenir étoit réſervée à Dieu ſeul ; il ne me reſtoit d'incertitude que ſur le prétendu pouvoir qu'on donne aux cabaliſtes ſur certains génies toujours prêts à leur obéir.

J'ai examiné en vertu de quoi les ſectateurs de la cabale s'attribuoient cette puiſſance ſur les eſprits. J'ai trouvé leurs raiſons ſi foibles & ſi pitoyables, que j'ai placé leur art au rang de l'aſtrologie judi-

ciaire. Peut-on pouſſer le ridicule plus loin que de prétendre que par l'arrangement de certaines lettres, par la prononciation de quelques mots, on peut faire changer de face aux choſes humaines, en arrêter le cours, & s'attribuer une puiſſance égale à celle de l'auteur de la nature.

Dans toutes les religions il y a un nombre de gens qui ſont avides de la réputation d'avoir commerce avec les eſprits. Il en eſt pluſieurs qui s'attribuent le droit & le pouvoir de les exiler des lieux où ils font leur réſidence. Le peuple nazaréen eſt fort perſuadé de la puiſſance des genres : & les prêtres de cette religion s'attribuent ſur les démons un pouvoir deſpotique. Ils aſſurent qu'ils les connoiſſent tous par leurs noms & ſurnoms ; qu'ils ſavent quand & dans quelle occaſion ils ont le droit de s'emparer de la maiſon, & quelquefois du corps d'un particulier. Le bas peuple & les génies foibles donnent dans tous ces égaremens : à force d'entendre débiter des hiſtoires de poſſeſſion & d'obſeſſion ; il en eſt pluſieurs qui croient être poſſédés, & qui deviennent attaqués d'une folie dont on leur renouvelle ſans ceſſe l'idée.

Tous les livres de religion, chez les

nazaréens, ſemblent la continuation des *Amadis*. On n'y voit qu'enchanteurs, que ſorciers, que démons, que diableries. Au jugement d'un de leurs pontifes (1), la vie de leurs ſaints eſt écrite avec moins de dignité que celle des anciens philoſophes payens par Diogène Laërce. Que peut dire en effet un homme de bon ſens, lorſqu'il lit les folies que fait un démon pour tenter un ſolitaire dans le déſert (2)? Que peut-il penſer lorſqu'il voit dans un autre endroit qu'un moine s'amuſe à brûler avec un flambeau les pattes du démon (3). Quel ridicule ne trouve-t-il pas dans une grande quantité d'autres livres, bizarre ramas de toutes les folies & extravagances que peut produire le déréglement de l'eſprit humain (4)?

Ces contes pernicieux ſont approuvés par les prêtres nazaréens : ils ſont même les inventeurs de la plûpart. Leur vanité eſt flattée de la réputation qu'ils ont de

(1) Le Cardinal Beſſarion.

(2) *La tentation de S. Antoine.*

(3) *Vie de S. Dominique.*

(4) *Exorciſme des religieuſes de Louviers, hiſtoire de Madelaine de la Palu*, &c.

chaſſer ces prétendus démons. Ils compoſent pour leurs exorciſmes, une eau dans laquelle ils mettent un peu de ſel (1). Après pluſieurs grimaces & contorſions qu'ils font ſur le vaſe qui contient cette eau miraculeuſe, ils chantent quelques airs, prononcent quelques paroles qui perfectionnent la vertu du charme. Ils réſervent enſuite cette eau pour chaſſer tous les malins eſprits. Ils prétendent que les démons ſont obligés de fuir dès qu'ils en ſont touchés.

Quand un homme eſt atteint de la folie démoniaque, & frappé d'une erreur auſſi pernicieuſe, les prêtres guériſſent un menſonge par un autre. La même prévention qui cauſe l'extravagance des miſérables qui croient être poſſédés, leur perſuade que le remede qu'on leur donne eſt infaillible : leur mal ceſſe, par le calme qui revient dans leur imagination, & qui ſuccede à l'égarement dans lequel la crainte l'avoit plongée. Ainſi ils ſont toujours le jouet de leurs préjugés : leur repos & leur tranquillité en ſont une ſuite néceſſaire.

Quelque étonnant que ſoit l'aveuglement

(1) L'eau-bénite.

du peuple, de recevoir avidement l'impreſſion de pareilles chimeres, on en eſt moins ſurpris lorſque l'on conſidere que ces erreurs ſont conſacrées par la foi & par la religion. Les temples nazaréens ſont remplis de monumens qui tranſmettent d'âge en âge les hiſtoires de ces ſortiléges.

Il y a dans une ville peu éloignée de Paris (1), une chandelle miraculeuſe ſurnommée *le flambeau ſans fin*, qu'on montre dans certain jour au peuple, & qu'on prétend ne s'éteindre jamais & ne point ſe conſumer. Elle eſt enfermée dans un long tuyau, ne déborde que d'un pouce de cet étui : en ſorte qu'on eſt toujours le maître de la tirer à la même hauteur lorſqu'elle eſt brûlée juſqu'à l'embouchure de l'étui ; & d'en mettre une autre à ſa place lorſqu'elle eſt conſumée. Quelque viſible que ſoit cette mommerie, il ſeroit dangereux d'en parler ouvertement devant les gens qui ſont perſuadés de la vérité de ce miracle. On s'attireroit leur mépris, peut-être même leur haine : tel nazaréen pardonneroit une offenſe ſenſible, qui n'entendroit point plaiſanterie ſur la réalité du miracle de la ſainte chandelle.

1) Amiens.

L'hiſtoire qu'on raconte de ce flambeau miraculeux, eſt fondée ſur la prétendue délivrance d'un nazaréen, qui s'étoit donné au diable. Cet homme, nommé Chriſtofle, las d'avoir bien de la peine, fort peu d'argent, & de travailler perpétuellement dans ce monde, prit le parti d'être moins bien dans l'autre, & plus commodément dans celui-ci. Il entendoit tous les jours ſon paſteur parler de la grande puiſſance du démon & du nombre de gens qui ſe donnoient à lui. Ce prêtre s'enrhumoit à force de raconter tous les mauvais eſprits qu'il avoit vus lui-même ſe prêter à l'envie criminelle de bien des particuliers. Ces diſcours perſuaderent le pareſſeux Chriſtofle; il voulut, avec l'aide de l'enfer, avoir de l'argent, & ſe débarraſſer des ſoins que lui donnoit le travail où il étoit obligé de s'occuper une partie de la journée. Il appella pluſieurs fois le diable; mais ſoit qu'il eût pour lors d'autres affaires, ſoit qu'il prévît ce qui lui arriveroit, il ne s'empreſſa pas d'accourir à la voix de Chriſtofle. Cependant, laſſé de toutes les prieres que lui faiſoit l'avide nazaréen, il vint un jour dans la maiſon, & lui apparut ſous la forme d'un fort beau ſapajou. *Que veux-tu de*

moi, lui dit-il? *Depuis long-tems tu m'appelles. Parle : que puis-je pour ton ſervice? Monſeigneur*, lui répondit Chriſtofle, *on dit que votre grandeur diſpenſe les biens & les richeſſes à ſon gré. Je lui ſerois fort obligé ſi elle vouloit m'accorder quelque part dans ſes faveurs. Mais que me donneras-tu?* lui demanda le diable. *Hélas, monſeigneur!* répondit Chriſtofle, *je n'ai rien : je ſuis un pauvre charpentier qui vis de mon métier. Je vais*, lui dit Belzébut, *te donner pendant trente ans autant d'or que tu en pourras ſouhaiter. Mais après ce tems, j'ai beſoin d'un charpentier dans l'infernal ſéjour, pour quelque réparation que je prévois qu'il y aura à faire à mon palais, ainſi je viendrai moi-même te chercher à la fin de notre bail.* Chriſtofle & le diable ſignerent mutuellement leur engagement. Cela fait, Belzébut-ſapajou fait une gambade, & paſſe par la cheminée. Le nazaréen ſouhaite ſix mille piſtoles, & ſix mille piſtoles auſſi-tôt ſe trouvent dans ſes poches. Il quitte ſon rabot & ſon ciſeau, & achette une maiſon. Les ſix mille piſtoles conſumées, ſix mille autres ſont demandées, & ſix mille nouvelles il obtient. Cette ſomme eſt employée en meubles & en vaiſſelle. Dès qu'elle fut

consumée, un autre souhait. A peine est-il formé, qu'aussi-tôt il est exécuté. Jamais diable ne fut plus exact : & Christofle fort content de sa bonne-foi, n'approuvoit pas ceux qui le taxoient d'en manquer.

Quinze ans du bail s'étoient déja écoulés, lorsqu'un soir le nazaréen, donnant à souper à quelques-uns de ses amis, (car depuis sa fortune, il n'en manquoit pas) ordonna à sa servante de descendre à la cave, & d'aller chercher d'un certain vin qu'il réservoit pour les bonnes occasions. Jeanneton obéit. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle apperçut sur un tonneau un grand homme habillé de noir, qui lui ordonna d'aller avertir son maître de venir lui parler, & de ne point différer, ou de se résoudre d'avoir le cou tordu en présence de tous ceux avec qui il étoit. La servante fort étonnée vint apprendre à Christofle de quoi il s'agissoit. Au portrait qu'elle lui fit, il se douta que le grand homme noir étoit le diable. Il se munit de son contrat, bien résolu de lui faire voir qu'il anticipoit le bail de quinze ans. *Eh bien*, dit le phantôme, dès qu'il fut entré dans la cave, *je viens t'avertir que tu n'as plus qu'une heure à vivre. Monseigneur*, répondit Christofle,

votre grandeur ſe trompe de quinze ans. Voici mon contrat. Combien t'ai-je promis de vie? dit Belzébut. *Trente ans*, reprit Chriſtofle. *Et bien*, repartit le démon, *quinze ans de jours, & quinze ans de nuits, n'eſt-ce pas là le compte? C'eſt notre façon de ſupputer; & pour te complaire, nous n'irons pas changer la maniere de calculer les années infernales.*

Chriſtofle fort ſurpris, remonta dans la ſalle où étoient ſes amis. Ils lui demanderent le ſujet de ſa triſteſſe & de ſon accablement. Il leur apprit ſa malheureuſe ſituation. *Ayez bon courage*, lui dit un prêtre Normand, qui, par bonheur, ſe trouva parmi les convives, *deſcendez à la cave, & dites au démon de prolonger votre vie de la durée de cette chandelle.* Chriſtofle alla préſenter ſa requête au démon, qui pour lui donner des preuves qu'il étoit bon diable dans le fond, quoiqu'il ſupputât les années autrement que dans ce monde, lui accorda ſa demande. Le nazaréen rapporta la chandelle au prêtre, qui, ſans perdre de tems, la plongea dans l'eau-bénite, pour que le diable ne pût point s'en ſaiſir, & l'éteignit enſuite. Ce trait, auquel Belzébut ne s'attendoit pas, rendit toutes ſes ruſes inutiles.

Il rentra dans l'infernal séjour par un trou profond qu'il forma en retournant aux enfers, & dont on n'a jamais pu sonder la profondeur. Le nazaréen fit une longue pénitence de son crime. La chandelle bénite fut remise entre les mains des moines ; & elle leur a rapporté plus d'argent que Christofle n'en avoit tiré du diable Sapajou.

Examine la crédulité du peuple ; & juge si les excès où son imbécillité le fait tomber, doivent être attribués à sa seule ignorance, ou à la fourberie de tous ceux qui le trompent & l'abusent.

Porte-toi bien, & donne-moi, si tu le peux, quelques nouvelles galantes de Gènes.

De Paris, ce.....

Fin du premier Volume.